

NOOSPHERE

NOOSPHERE

Revue trimestrielle éditée par
l'Association des Amis de Pierre Teilhard de Chardin
114, rue de Vaugirard 75006 PARIS

Tél. : 01 42 84 13 71

Courriel : secretariat@teilhard.fr

Directeur de publication : Hilaire Giron

Rédacteur en chef : Jacques Masurel

Comité de rédaction : Hilaire Giron, Gérard Donnadieu, Jacques Masurel,
Jacques Printz, Père Jean-François Petit, Alex Wang, Mercè Prats et Jean-
Philippe Selles

Comité d'honneur

Alexandre Adler, Michel Camdessus, Pierre Giorgini,
Étienne Klein, Thierry Magnin, Bertrand Vergely

ADHÉSION ET ABONNEMENT

Je souhaite adhérer à l'Association des Amis de Teilhard de Chardin
et/ou m'abonner à la revue **Noosphère**.

Nom

Prénom

Adresse

Code Postal

Ville

Tél.

Courriel

Abonnement à la revue avec adhésion :	<input type="checkbox"/> 83 euros
Adhésion seule :	<input type="checkbox"/> 45 euros
Abonnement seul :	<input type="checkbox"/> 38 euros
Adhésion bienfaiteur (<i>avec revue</i>) :	<input type="checkbox"/> à partir de 100 euros

Un reçu fiscal vous sera envoyé.

Bulletin à retourner accompagné du règlement par chèque à l'adresse suivante :
Association des Amis de Pierre Teilhard de Chardin
114, rue de Vaugirard, 75006 PARIS

Commission paritaire : 0519G81651

Sommaire

▶ ÉDITORIAL

- Avoir raison avec Raymond Aron... 5
Hilaire GIRON

▶ LA PAGE TEILHARD

- Amour Infini 8
Yves Garçon

▶ LA CHRONIQUE D'ACTUALITÉ

- Sortir du cléricanisme 10
Gérard Donnadiou

▶ LE GRAND ENTRETIEN

- L'histoire des guerres du vingtième siècle
peut-elle nous éviter les risques de dérive des conflits aujourd'hui? 15

▶ HISTOIRE ET SOCIÉTÉ

- La paix, cette vieille lune 33
Marc Bressant

- Le trafic maritime au cœur de la Noosphère 42
Léonard Lièvre

- La solidarité, ses différentes facettes au sein de la vie en société 50

▶ SCIENCE ET TECHNOLOGIES

- Le dernier colloque de Teilhard: The unity of knowledge 49
Jacques Printz

SPIRITUALITÉ ET RELIGION

- Le Symbole de la Lumière dans l'*Union Créatrice*
avec Pierre Teilhard de Chardin 59
Jean-Marie Mermaz

- Pierre Teilhard de Chardin et Paul Claudel 69
par le Frère François Cassingena-Trévedy, osb

- ▶ À LIRE ET À VOIR 82

- ▶ ANNONCE 95

Association des Amis de Pierre Teilhard de Chardin

SAINT-LÉGER ÉDITIONS

© 2018, TOUS DROITS RÉSERVÉS.

Éditorial



Avoir raison avec Raymond Aron...

Hilaire GIRON

Président de l'Association des Amis de Pierre Teilhard de Chardin

Qui ne connaît l'adage célèbre qui courrait dans les milieux de la gauche intellectuelle au cours des années 1970 : «*Il vaut mieux avoir tort avec Sartre que raison avec Raymond Aron*». Un adage bien sûr imbécile, car il disqualifie la raison, le seul outil pourtant qui soit à notre disposition pour penser la complexité du monde, pour substituer à cette raison la passion triste du ressentiment et de la violence. Ainsi, les postmarxistes, successeurs de Sartre comme Deleuze, Althusser, Bourdieu, Foucault, sont pour la plupart restés figés sur la description d'un monde et de l'histoire plaquée sur le réel de manière mécanique et abstraite dont les résultats ont été catastrophiques. Ce qui se passe aujourd'hui au Venezuela de Maduro ne fait que le confirmer. En revanche, les héritiers de Aron, tels François Furet, Claude Lefort, André Glucksmann, Jean-Claude Casanova et Bénédicte Renaud-Boulesteix ont toujours fait preuve de pragmatisme, de sens des nuances, refusant d'enfermer la réalité dans un système du monde construit à priori. Pour Bénédicte Renaud-Boulesteix, philosophe aronienne, adopter une approche prudente des événements,

c'est déjà être aronien : «*le pragmatisme aronien donne droit à l'inédit et l'imprévisibilité de l'histoire et des passions humaines. Il s'exprime par la prise en compte d'une réalité telle quelle.*»¹

Il est alors intéressant de rapprocher cette attitude toute en mesure et en équilibre de Raymond Aron, lui qui refusait de se situer à droite ou à gauche sur l'échiquier politique au prétexte, disait-il, qu'il ne voulait pas être hémiplogique, de ce qu'écrivait Pierre Teilhard de Chardin dans «*La place de l'homme dans la nature*» au sujet de la formation de la noosphère.

Teilhard insiste sur la dialogique de la compression caractérisée par la totalisation et la personnalisation : «*Une situation de fait, l'incoercible totalisation humaine et son mécanisme en 3 points : la compression ethnique par saturation de la planète, l'organisation économique-technique des sociétés et l'augmentation concomitante de conscience, de sciences et de rayon d'action*», dit-il. Ceci se traduit par une augmentation de la température psychique

1. Cf, Article de *Libération* de Philippe Douroux, 2 juillet 2017

qui accompagne automatiquement un meilleur arrangement social. Et Teilhard va plus loin. Il s'exprime sur l'idée de démocratie, approche biologique de la politique pourrait-on dire dans l'essence de l'idée de démocratie : « *Qu'est ce qui se cache derrière l'idée de démocratie ? L'homme n'est pas une cire souple et fixe mais un corps en évolution, il s'agit d'un mouvement évolutif cosmique...* Il poursuit : *nous rentrons tout juste dans une seconde phase de compression et c'est elle qui, dans la mesure où elle commence à pénétrer notre conscience remue au fond des âmes le monde trouble des aspirations démocratiques*². Teilhard associe totalisation à socialisme et personnalisation à libéralisme, « *conflit plus vif que jamais* dit-il *qui ne cesse d'opposer entre elles deux formes de démocratie, libérale et socialiste, dont la conjugaison définit biologiquement l'essence et le propre de l'anthropogénèse*. Il s'agit d'un grand dessein : la planétisation humaine. Autrement dit, Teilhard voit dans la conjugaison et la contradiction des deux la seule solution d'avenir. Ce duo-pôle est à la source des progrès de la noogénèse comme d'autres le sont pour les progrès de la vie (la biogénèse) ou de la matière (la cosmogénèse). Dans cette analyse, qui remonte à 70 ans, on peut affirmer que Teilhard est Aronien avant l'heure.

Or, du fait des interactions nombreuses des activités humaines, le changement est permanent et incarne une constante de l'Évolution qui se

réalise dans la douleur. Le phénomène est le même dans la nature. L'homme fait partie de cette nature et constitue avec elle un macro-éco-système qui se caractérise par des adaptations successives et difficiles pour assurer sa survie.

Teilhard dans *L'Avenir de l'Homme*, exprime parfaitement la difficulté du changement : « *La souffrance, la guerre, le vice, un moment, assoupis, renaissent d'âge en âge avec une virulence croissante. La recherche même du progrès ne fait qu'exaspérer ces maux, vouloir changer, c'est tendre à ruiner l'ordre traditionnel péniblement établi. Quel est le novateur qui n'a pas rouvert la source des larmes et du sang ? Il est évident que le monde est le résultat d'un mouvement!* » et plus loin, il continue : « *Le progrès n'est pas ce que le vulgaire pense, le progrès n'est pas immédiatement la douceur, ni le bien-être, ni la paix, il n'est pas le repos. Il n'est même pas la vertu. Essentiellement, le progrès est une force et la plus dangereuse des forces. Il est la conscience de tout ce qui est et de tout ce qui peut.* »

On peut affirmer que Teilhard est visionnaire.

Il est inutile de détailler les événements que nous vivons aujourd'hui, tant au niveau national qu'international. Les tensions sont plutôt en croissance dans les rapports avec la Russie, notamment avec l'Ukraine, la Chine dans la compétition avec les États-Unis, la faiblesse de l'Europe vis-à-vis de la montée aux extrêmes, sans compter le conflit Israël-Palestine qui renforce l'antisémitisme mondial en augmentation dans de nombreux pays d'Europe. Ce qui est nouveau et je crois

2. Tocqueville fait pratiquement la même observation que Teilhard dans « la démocratie en Amérique »

que ce n'est pas arrivé depuis longtemps, ce sont les profanations et les vandalismes des églises en France. Ils se sont multipliés, 978 actes recensés par le Ministère de l'Intérieur en 2017.

À la veille des prochaines élections européennes du mois de mai prochain, à l'observation de ces évolutions géopolitiques, auxquelles il conviendrait d'ajouter la question climatique, « brexit or not brexit », détricotage des traités entre pays, reprise des développements nucléaires, les enjeux liés aux choix pour la Paix deviennent considérables. Ce qui fait dire à Pierre Servent, dont vous lirez l'entretien qu'il a accordé à NOOSPHERE, qu'il est urgent de « *poursuivre la construction de l'Europe à marche forcée pour construire la Paix* », de participer aux élections européennes et de s'engager sur « l'humanisme de raison » de Raymond Aron. Mais, si nous voulons, nous impliquer au niveau national, participer au grand débat lancé par le Président de la République, pour sortir de l'impasse chaotique de cette période récente désastreuse que nous traversons, devient un devoir de conscience pour contribuer à une sortie positive de cette crise. Il s'agit de plonger dans « *le monde trouble des aspirations démocratiques* » dont parle Teilhard pour être partie prenante de l'émergence de conscience permettant de construire l'humanité. Mais rien n'est écrit d'avance.

Oui, le mouvement convergeant de l'évolution s'accélère ! Il convient de prendre de la hauteur par rapport à l'instantanéité de l'information divulguée sans discernement par les réseaux sociaux et les médias. Ce sont

sans doute des maladies de jeunesse de la construction de la Noosphère qui est le cerveau pensant balbutiant de l'Humanité en gestation. Teilhard affirme, en écho à son expérience de la Grande Guerre, que cette augmentation de la température psychique doit conduire à un meilleur arrangement social. Faisons en sorte qu'il ait raison.

Pour vous aider à mieux comprendre ce qui est en cours vous trouverez dans ce numéro un remarquable article de Marc Bressant qui fait en quelque sorte écho à celui de Pierre Servent en décrivant les multiples tentatives de protection de la paix qui ont fleuries depuis fort longtemps. Indirectement Léonard Lelièvre, un grand spécialiste des questions maritimes, donne un exemple très concret de la puissance des forces d'évolution qui traversent le monde. Pour sa part Jacques Printz, nous fait découvrir un aspect méconnu des capacités d'anticipation de Teilhard. La rubrique *Spiritualité et religion* accueille pour sa part Jean-Louis Mermaz qui établit une audacieuse comparaison entre la Trinité et les couleurs fondamentales, tandis le Père Cassingena-Treverdy rapproche Teilhard et Claudel.

Avec toute la rédaction, il me reste à espérer que ce numéro répondra à vos attentes.

Hilaire.giron@teilhard.fr

La Page Teilhard

Amour Infini

La Science moderne nous révèle des «infinis», qui se répondent deux à deux; ainsi l'infiniment grand et l'infiniment petit; l'infiniment complexe et l'infiniment simple, élémentaire.

La phénoménologie évolutionniste pourrait bien nous révéler un autre duo d' «infinis», à savoir, en regard de l'infinie violence potentielle de notre Monde, l'infinie bienveillance du Créateur.

En effet, paradoxalement, notre Monde parfois terriblement violent paraît être en mesure de nous révéler un Dieu infiniment bienveillant, infiniment épris de ce qu'il fait advenir.

La longue épopée de l'Évolution est marquée par la violence et la mort, dès ses débuts, bien avant que l'Homme y fasse son entrée.

Mais la pensée évolutionniste, et particulièrement l'œuvre de Pierre Teilhard de Chardin, nous révèle aussi que l'Univers est d'abord marqué en son tréfonds par deux attributs fondamentaux de Dieu: un maximum d'autodétermination (*Dieu fait le Monde se faire* Tome III, p. 39), et une propension, une tension vers l'Unité qui se manifeste par la convergence vers Oméga (*Seigneur, faites-nous un!* Tome XIII, p. 142 – Tome XII page 132).

Ces attributs, modalités de son évolution dans la Liberté et l'Amour, la Création va en expérimenter les

chances et les risques, par des essais et des tâtonnements de chaque instant.

Événements cosmiques d'une infinie violence, puis fautes humaines aux conséquences parfois infiniment graves, scandent l'Histoire du Cosmos.

Le Dieu Créateur n'est pas le dirigeant lointain de ce drame; il ne peut être que le partenaire attentionné et solidaire de chacune de ses étapes.

Pour nous accompagner dans cette réflexion, mettons en résonance deux extraits de Pierre Teilhard de Chardin avec la première strophe d'un bel hymne cistercien pour la fête du Sacré-Cœur:

« Non, Dieu ne se cache pas, j'en suis sûr, pour que nous le cherchions, pas plus qu'il ne nous laisse souffrir pour augmenter nos mérites. Bien au contraire, penché sur la Création qui monte à lui, il travaille de toutes ses forces à la béatifier et à l'illuminer. Comme une mère, il épie son nouveau-né. Mais mes yeux ne sauraient encore le percevoir. Ne faut-il pas justement toute la durée des siècles pour que notre regard s'ouvre à la lumière ?

Nos doutes, comme nos maux, sont le prix et la condition même d'un achèvement universel. J'accepte, dans ces conditions, de marcher jusqu'au bout sur une route dont je suis de plus en plus certain, vers des horizons de plus en plus noyés dans la brume.

Voilà comment je crois. » [Comment je crois – 1934 – Tome X- page 152]

Ou encore :

« *Mon Dieu, faites pour moi, dans la vie de l'Autre, briller votre Visage. Cette lumière irrésistible de vos yeux, allumée au fond des choses, elle m'a déjà jeté sur toute œuvre à poursuivre, sur toute peine à traverser. Donnez-moi de vous apercevoir, même et surtout, au plus intime, au plus parfait, au plus lointain de l'âme de mes frères...* » [Le Milieu Divin – 1927 – Tome IV – page 185]

Et pour ce qui est de l'hymne cistercien «*Nous ne savons pas ton mystère*»

*Nous ne savons pas ton mystère,
Amour infini ;
Mais tu as un cœur, Toi qui cherches
le fils perdu,
Et tu tiens contre toi cet enfant difficile,
qu'est le monde des humains.*

Strophe qui fait écho à ce que déclarait le jésuite Georges Coyne (Directeur de l'observatoire astronomique du Vatican) dans une conférence donnée en 2006 à l'Université de Floride: «*Dieu œuvre avec l'univers. L'univers possède en lui-même une certaine vitalité, tout comme un enfant. On discipline un enfant, mais on s'efforce de conserver et d'enrichir son caractère individuel et sa passion vitale. Un parent se doit de permettre à l'enfant de devenir adulte, de devenir capable de faire ses propres choix, de tracer son propre chemin dans la vie. C'est ainsi que Dieu traite avec l'univers*». [Georges COYNE, La fertilité de l'univers: science et religion,

La documentation catholique, N° 2362, 16 juillet 2006, p.682]

La phénoménologie évolutionniste peut se révéler ainsi un terrain intarissable pour la contemplation. À travers son épopée, elle nous révèle un Créateur bien différent de certains modèles anthropomorphiques qui prévalent jusqu'à nos jours. Cette phénoménologie nous présente un monde en mouvement, immense, ample, relativement autonome, et en tension vers l'unité. Son Créateur ne peut être que magnanime, bienveillant et partenaire.

Jésus de Nazareth, il y a 2000 ans, se démarquait déjà de certains courants prophétiques de son temps, en révélant un Dieu à l'œuvre, et attentif au Créé dès le temps présent.

Tout ceci est bien cohérent et la spiritualité évolutionniste s'avère être une ressource des plus utiles pour les hommes du XXI^e siècle.

*Texte préparé par Yves Garçon,
groupe de Troyes*

La Chronique d'actualité

Sortir du cléricalisme

Gérard Donnadieu

L'Église catholique est en souffrance. La révélation des abus sexuels, abus de conscience, abus de pouvoir commis par de nombreux prêtres et religieux en divers points du monde fait peser sur le clergé une lourde suspicion. La situation de l'Église de France est certes moins désastreuse que celle des églises d'Irlande, des États Unis, du Chili, d'Australie, mais même chez nous, des hiérarchies épiscopales ont été trop souvent tentées de cacher les faits et de sous-estimer la souffrance des victimes.

La situation est aujourd'hui si grave que le pape François a éprouvé le besoin d'en prendre à témoin, dans une *Lettre au Peuple de Dieu* (du 20 août 2018), l'ensemble des fidèles. Un fait sans précédent dans l'Église ! Ce n'est plus seulement à ses frères dans l'épiscopat que le pape s'adresse, comme il en va dans une encyclique, mais à l'ensemble des catholiques et même des chrétiens. « *L'ampleur et la gravité des faits exigent que nous réagissions de manière globale et communautaire* » écrit-il et il ajoute : « *Il est impossible d'imaginer une conversion de l'agir ecclésial sans la participation active de toutes les composantes du peuple de Dieu* ».

Pour le pape, la source du mal se trouve dans le cléricalisme, cette manière déviante de concevoir l'autorité dans l'Église. De quoi s'agit-il exactement ?

Pour échapper aux injonctions d'un État devenu intrusif, les théologiens avaient forgé dès le Moyen Âge le concept d'Église comme « *société parfaite* », c'est-à-dire n'ayant pas besoin d'autre fondement que celui qui lui vient directement de Dieu. Il en résultait une conception dualiste de l'Église entre église enseignante et église enseignée, les clercs s'y trouvant placés sur un piédestal, en quelque sorte sacratisés et de ce fait insoupçonnables. Certains ont même pu croire que cela garantissait l'Église de toute faute ou acte criminel, d'où leur volonté de préserver à tout prix cette image, alors même qu'ils avaient connaissance de fautes et en connaissaient les victimes, perçues alors comme des témoins gênants, voire des ennemis. Le statut spécifique du prêtre, personne sacrée, n'était pas pour faciliter les choses, d'autant que les abus sexuels étaient le plus souvent commis au sein d'une relation de confiance mettant en cause des personnes encore jeunes ou fragiles

qui avaient elles-mêmes beaucoup de peine à comprendre ce qui leur arrivait.

C'est tout cet ensemble de relations de connivence, d'habitus, de comportements complaisants, de hiérarchies corporatistes se validant entre elles que le pape François englobe sous le vocable de cléricalisme. Il y voit le produit « *de petites élites engendrant une scission dans le corps ecclésial... une attitude tendant à sous-évaluer la grâce baptismale que l'Esprit Saint a placée dans le cœur de notre peuple* ». Et pour lui, la réponse devient simple : « *Dire non aux abus, c'est dire non, de façon catégorique à toute forme de cléricalisme* ». Mais la tentation de cléricalisme est vivace et suit le clergé comme son ombre. La perspective du pouvoir dans une société masculine attire également des hommes appartenant à des groupes à risque et le phénomène se nourrit alors de lui-même. Dans ces conditions, comment sortir de ce cléricalisme qui gangrène à des degrés divers les Églises du monde entier ?

Le problème étant systémique, la solution doit l'être aussi ; c'est-à-dire qu'elle doit être globale, interactive et autorégulatrice. Elle doit faire intervenir un plus grand nombre de parties, c'est-à-dire augmenter la diversité. Elle doit, aux différents niveaux d'organisation, mettre en place des instances de régulation fonctionnant sur une logique de transparence. Elle doit enfin se doter d'organes de recherche et d'anticipation faisant appel à toutes les compétences disponibles dans le peuple de Dieu, en particulier chez les laïcs, pour répondre aux évolutions du monde. Ainsi, trois axes de réforme se

dessinent pour sortir l'Église catholique de ce cléricalisme mortifère.

– **Passer d'une organisation hiérarchique et pyramidale à un modèle plus horizontal et collégial**

Cette réforme ne présente en elle-même aucun obstacle doctrinal ou théologique mais se heurte simplement aux habitudes prises par les fonctionnaires de la Curie et aux intérêts de quelques hiérarques. Il faut d'abord instaurer une vraie collégialité entre le Siège romain et les évêques du monde entier. Voulu par le concile Vatican II, cette collégialité suppose de décloisonner et moderniser les rouages de la Curie pour en faire des organes d'exécution au service des décisions stratégiques prises par le pape en lien avec le collège des évêques. Cela éviterait bien des erreurs de décision et surtout de communication. En regroupant entre eux certains dicastères, en simplifiant certains services, en remettant de l'ordre dans la Banque du Vatican, en créant un groupe de travail formé de quelques cardinaux proches, le pape François semble avoir pris la mesure de l'enjeu.

Décentraliser l'administration de l'Église en donnant aux conférences épiscopales nationales, voire continentales ou sous-continentales, davantage de pouvoirs. Là aussi, il semble bien que le pape François ait l'intention d'aller dans ce sens.

Enfin, faire largement appel au mécanisme synodal, c'est-à-dire au rassemblement à Rome d'un groupe significatif d'évêques, représentatifs de l'épiscopat mondial et venus débattre

d'un problème particulier. Prévu par le concile Vatican II pour faire vivre la collégialité, ce mécanisme synodal a été peu utilisé par Paul VI et Jean-Paul II, alors que François semble vouloir en faire un abondant usage puisqu'il en a déjà réuni deux : sur la famille et la jeunesse. Et l'on a vu, avec la publication en 2016 d'*Amoris laetitia*, d'excellentes retombées concernant la famille.

– **Accroître la diversité du personnel ecclésiastique, à la fois dans sa composition, son origine et sa formation**

Quel naturaliste averti ne connaît le *principe de variété requise* du mathématicien et biologiste Ross Ashby ? Un principe qui se transpose aisément aux systèmes sociaux et veut que si ceux-ci sont trop homogènes dans leur composition humaine, ils perdent aussitôt en flexibilité et en créativité. Or tel est bien le cas de l'Église dont le clergé est composé d'hommes mâles, célibataires, souvent de même origine sociale (classes moyennes supérieures) et passés par le même moule de formation. En rétablissant le diaconat permanent, le concile Vatican II avait procédé à une timide ouverture : des hommes mariés et en charge de famille pouvaient désormais venir épauler les prêtres dans le service de l'Église.

Faut-il aller plus loin ? Le manque criant de prêtres et de responsables de communauté (les presbytres de la primitive église) militent pour le rétablissement de l'ordination d'hommes mariés qui a été de règle durant le premier millénaire de l'Église et que les Églises orientales ont conservé. Le

pape François ne semble pas y être opposé, au moins pour certains territoires où la pénurie de prêtres est devenue dramatique. Ceci bien sûr ne suppose pas l'abandon du célibat consacré dont le **maintien indispensable**, pour une partie des prêtres, prendrait alors une grande valeur symbolique et de témoignage.

Reste enfin à reconnaître la place des femmes dans l'Église. Sans elles et leur engagement le plus souvent bénévole, la plupart des services d'église (catéchèse des enfants, service de l'autel, préparation liturgique, chorale, etc.) ne fonctionneraient pas. Pourquoi alors, à l'image de ce qui a été fait pour les hommes, ne pas rétablir un diaconat féminin qui a existé dans la primitive Église³ et qui perdure encore aujourd'hui dans certaines Églises orthodoxes. Faut-il aller encore plus loin ? Pourquoi pas ! Mais plutôt que d'ouvrir aux femmes l'ordination à la prêtrise selon le modèle existant qui deviendrait alors unisexue (comme le voudrait les idéologues du genre), pourquoi ne pas imaginer un sacerdoce féminin distinct qui serait différent et complémentaire de celui des hommes. On afficherait ainsi en même temps le caractère fondateur de l'altérité sexuelle et la nécessité de l'alliance des sexes pour bâtir l'Église de Jésus-Christ. Les matériaux

3. Saint Paul, soi-disant misogyne, fait porter et commenter à Rome son épître la plus longue et la plus savante (l'Épître aux Romains) par une femme, Phœbé, qu'il présente comme étant diaconesse de l'église de Cenchrées, port oriental de Corinthe, en précisant qu'elle doit accueillir comme une «*sœur dans le Seigneur d'une manière digne des saints*» (Ro, 16, 1-2)

symboliques ne manquent pas dans le Nouveau Testament pour imaginer un tel sacerdoce, à commencer par la place donnée à Marie, mère de Dieu (*théotokos*) et mère de l'Église, ou encore le rôle joué par Marie-Madeleine, la première à avoir vu le Ressuscité et "*apôtre des apôtres*" selon Thomas d'Aquin.

– **Impliquer les laïcs chrétiens compétents dans la recherche théologique et morale**

Voici dix-huit siècles, la foi chrétienne a su se dire dans la pensée la plus performante de l'époque: la philosophie grecque. Aujourd'hui, la pensée la plus performante est celle qui dérive de la raison scientifique. Cette dernière est indispensable pour penser les questions concernant un cosmos en évolution et vieux de 14 milliards d'années, pour penser la nature de la Nature avec ses savants équilibres biologiques et écologiques, pour penser l'anthropologie et l'avenir de l'Humanité avec les neurosciences et les TIC (technologies de l'informatique et de la communication). L'Église doit-elle reprendre à nouveaux frais ce dialogue entre la raison et la foi?

Le pape Benoît XVI le souhaitait et c'est pourquoi il avait encouragé la réception par l'Église catholique de la riche pensée de Teilhard de Chardin, ce précurseur incompris, prophète d'un christianisme pour le xx^e siècle. Le pape François marche incontestablement sur ses traces lorsqu'il cite Teilhard dans son encyclique *Laudato si*.

Reste la question de la morale chrétienne qui doit devenir compréhensible sans cesser d'être exigeante.

Malgré la prédication libératrice de saint Paul, l'Église catholique a en effet hérité pour partie de la morale de la Loi du judaïsme, morale à base d'interdits et d'obligations, de permis et de défendu. Or, dans une société de plus en plus complexe, affrontée à des questions inimaginables dans la société agraire de la Palestine du 1^{er} siècle, il est impossible d'éclairer de cette manière les choix et décisions que doivent prendre les hommes. Il n'est plus possible de leur imposer un chemin pré-tracé car "*le chemin se construit en marchant*" selon une formule de saint Jean de la Croix! Il faut leur proposer au contraire une orientation, le sens de la marche et seulement quelques balises sur la route.

En matière sociale, économique, politique et maintenant écologique, l'Église catholique a su réaliser ce travail depuis l'encyclique *Rerum Novarum* de Léon XIII à la fin du xix^e siècle jusqu'à l'encyclique *Laudato Si* du pape François en 2015. Mais dans les domaines plus traditionnels de la morale interpersonnelle, sexuelle, familiale, ce travail reste à faire. Et le fait qu'il ne le soit pas hypothèque gravement la crédibilité du message de l'Église catholique et sa réception. En insistant, comme il le fait dans son exhortation sur la famille *Amoris laetitia*, sur la miséricorde plutôt que sur la lettre de la loi, le pape François semble avoir compris l'importance de ce défi. Mais on a pu mesurer en même temps l'ampleur des oppositions rencontrées jusque dans la Curie par de telles dispositions.

* * *

On notera que toutes les propositions que je viens de faire pour décléricaliser l'Église catholique présupposent, pour être mises en œuvre, de s'appuyer sur une vision prophétique capable d'inscrire le vieux message chrétien dans le temps d'aujourd'hui, mais aussi de faire davantage confiance au *peuple de Dieu* inspiré par l'Esprit Saint pour trouver et mettre en musique les bonnes réponses, ce que l'on appelle en théologie le *sensus fidelium*.

Il est révélateur que Teilhard de Chardin, voici 70 ans, ait pressenti tous ces défis sans en expliciter, bien entendu, les implications pratiques. Dans une lettre adressée le 7 octobre

1929 à l'abbé Christophe Gaudefroy, brillant minéralogiste et collègue de Teilhard à l'Institut catholique de Paris, il lui écrivait⁴ : "*Il m'a parfois semblé que, dans l'Église actuelle, il y a trois pierres périssables dangereusement engagées dans les fondations : la première est un gouvernement qui exclut la démocratie ; la deuxième est un sacerdoce qui exclut et minimise la femme ; la troisième est une révélation qui exclut, pour l'avenir, la Prophétie*". Avec 90 ans d'avance, Pierre Teilhard de Chardin se montre une nouvelle fois un étonnant précurseur !

4. Pierre TEILHARD DE CHARDIN, *Lettres inédites*, Le Rocher, 1988, p.80

Le grand entretien



L'histoire des guerres du vingtième siècle peut-elle nous éviter les risques de dérive des conflits aujourd'hui ?

Pierre SERVENT, natif de Montpellier, après sa formation à l'Institut des Sciences Politiques de Paris et un DEA d'histoire contemporaine, s'est orienté vers le journalisme, d'abord à La Croix puis au Monde. Passionné par la stratégie militaire et le géopolitique, il est réserviste dans l'armée de terre ce qui le conduit dans différents théâtres d'opération, dans les Balkans, en Afghanistan et en Afrique, comme officier. Il en garde le sens du concret des conflits et de la guerre avec toute la complexité que cela représente, loin des modèles idéologiques simplistes de certains intellectuels et politiques parisiens. Il devient conseiller pour la communication et les relations avec le Parlement au cabinet de Charles Millon au ministère de la Défense. Il est à cette occasion le premier porte-parole du ministère, la voix de la "Grande muette". Son expérience et sa passion le conduisent à devenir un spécialiste des questions de stratégie défense. Il est ainsi sollicité régulièrement pour de nombreuses émissions de radio et de télévision. Écrivain, il a publié un certain nombre d'ouvrages sur la défense.

Hilaire GIRON – Vous avez un parcours atypique. Après une période de journalisme et des reportages au Liban avec la guerre du Golfe, vous vous orientez vers le milieu politique des relations internationales, des tensions et des équilibres fragiles et vers les problèmes de défense nationale, notamment auprès du Ministre de la Défense. Comment passez-vous du rôle d'observateur journaliste au cœur du ministère de la Défense ?

Pierre SERVENT – Depuis l'enfance, les questions militaires m'intéressent. Sans doute cela a-t-il un lien avec le fait que mes deux grands-pères, ont fait la guerre de 14-18. Et pour des raisons que j'ignore, contrairement à mes trois frères, cela m'a tout de suite intéressé, passionné. J'avais 7-8 ans et j'ai « bombardé » mes grands-pères de questions sur cette Guerre. Je ne comprenais pas pourquoi les hommes (tous mortels...) mettaient un tel soin à se détruire mutuellement. Il y avait derrière tout cela,

d'une façon balbutiante, la question du « mal ». Une foule de questions me venaient en regardant notamment les objets rapportés de la guerre : décorations, obus, poilus en régule... Par la suite, je suis devenu un officier de réserve très actif. Tant qu'à se poser des questions sur le « mal » autant aller à sa rencontre pour le voir et le combattre dans ses oripeaux contemporains. J'ai aujourd'hui le grade de colonel (Orsem) et j'ai servi sur plusieurs théâtres d'opérations : Balkans, Afghanistan et Afrique. Je suis allé jusqu'au bout de la logique de curiosité de mon enfance par rapport à ce que Gaston Bouthoul nommait : « Le phénomène Guerre ». Ce qui est très intéressant avec les questions de défense et les questions militaires, c'est qu'il faut bien sûr réfléchir à la géopolitique, la géostratégie, etc., mais il faut aussi « *délivrer* », c'est-à-dire passer à l'action, prendre un risque, car agir c'est toujours prendre un risque. J'aime beaucoup la devise des Forces spéciales françaises : « Penser et faire autrement ». Voilà, à mon très modeste niveau, j'essaye de « penser et de faire autrement », sous mon képi militaire d'officier de réserve et avec mon chapeau civil de spécialiste des questions de défense et de stratégie.

Quand je suis devenu journaliste à *La Croix* (1980-1986), au service politique, j'ai pris en plus dans ma besace les questions de défense avec leur inévitable dimension internationale. C'est pour *La Croix* que je suis parti comme « envoyé spécial » au Liban, en 1983 et 1984 ; notamment, au moment de l'attentat contre les Français et les

Américains, les tout premiers attentats du Hezbollah. Je dirais donc que se manifestait en moi un goût prononcé pour la réflexion intellectuelle, l'envie de comprendre les choses (par l'esprit) – ce qui m'avait conduit à Sciences Po et à être thésard en Histoire militaire – mais j'étais également animé d'une méfiance vis-à-vis d'un système français « intellectuel » très idéologique, ayant tendance, à mes yeux, à décoller et à voir la réalité à travers des jardins taillés à la française, de belles allées rectilignes... Or, la guerre, vous le savez, Clausewitz le disait, « *C'est le brouillard de la guerre* », et, pour comprendre ce brouillard, pour le saisir, presque physiquement, il faut aller sur le terrain. Il faut confronter sa pensée aux désordres de la réalité. Aussi – en quarante ans – ai-je arpenté un certain nombre de théâtres de guerre, comme journaliste ou comme officier de réserve pour me confronter au réel : Liban, Golfe (1^{ère} guerre), Bosnie-Herzégovine, Macédoine (pendant la guerre du Kosovo), Afghanistan, Mali, Côte d'Ivoire, etc.

Mais pour revenir à mes deux grands-pères, l'un est revenu de la Grande Guerre antimilitariste et l'autre, très militariste. Cela m'a donné très tôt du goût pour l'histoire comparée... et celui de la prudence intellectuelle. Ils n'ont pas servi dans les mêmes unités, mais à partir d'une même réalité, la guerre, ils en ont tiré des enseignements très différents. L'idée maîtresse qui s'est inscrite en moi, c'est qu'il faut sur ces sujets faire un travail dialectique. Je ne suis pas du tout philosophe de formation mais on dit que la philosophie, c'est *d'argumenter contre soi-même*

(j'aime bien cette expression), et j'ai donc cherché à *argumenter contre moi-même, contre mes idées trop simples* en allant sur le terrain : la réalité brute, l'épaisseur humaine, « le sang et les larmes » obligent à sortir mentalement du confort mental des salons ou des studios parisiens. C'est donc un marqueur fort chez moi. Après *La Croix*, où j'ai été très heureux, j'ai rejoint le service politique, puis étranger du *Monde* (1986-1995). Je dois dire qu'au *Monde* j'ai eu parfois des frictions intellectuelles avec certains de mes petits camarades dont beaucoup venaient de l'extrême-gauche. Ils étaient, selon moi, très marqués par cette formidable envie idéologique de décoller, d'être hors sol, de penser à travers des matrices toutes faites. Leur problème, selon moi, c'est qu'ils me donnaient le sentiment d'emblée de « savoir » avant même d'avoir cherché à comprendre avec une certaine humilité... Ils ne prenaient pas suffisamment en compte la pesanteur des choses. Ils ne se mettaient jamais à la place des décideurs dont ils critiquaient féroce-ment les décisions. Ce qui m'intéressait, par exemple, quand j'étais journaliste politique, c'était de comprendre quelles étaient les marges de manœuvre des responsables politiques avant de porter un jugement sur leur action. Ce n'était pas la tendance générale. J'ai d'ailleurs rassemblé toutes ces réflexions dans un livre : *La trahison des médias*, Bourin éditeur (2007), qui n'a pratiquement eu aucune couverture de Presse...

Pour en venir à votre question sur le passage en cabinet ministériel, j'y ai vu une continuité par rapport à

ma curiosité originelle et mon envie constante d'engagement : je me suis tellement penché sur le sujet que je suis *tombé* [volontairement] dedans... En 1995, je bascule donc dans le cabinet du ministre de la Défense Charles Millon. Je suis conseiller du Ministre en charge de la Communication et des Relations avec le Parlement, et également porte-parole (le premier de ce ministère). L'engagement politique au service d'un ministère régalien me tentait. Peut-être aussi la curiosité journalistique de passer de l'autre côté du miroir du pouvoir. Toujours est-il que je me retrouve au sein du cabinet du ministre de la Défense à un moment de très grande transformation : passage à l'armée de métier, passage en Bosnie-Herzégovine d'une position de casques bleus immobiles à celles de casques verts combattants, reprise des essais nucléaires, etc. Ce fut une expérience passionnante (et épuisante...) qui n'a fait que m'arrimer encore plus à cette envie de comprendre comment se passent les choses dans l'intime de la prise de décisions, et d'y avoir un modeste rôle. Vous l'aurez compris, le complexe me passionne ; l'idéologie m'écœure. Je ne comprends pas que l'on cherche à enserrer la réalité dans les bornes tristes d'une idéologie ou d'un confortable prêt-à-penser. C'est pourtant une très lourde chape en France.

Après quarante ans de navigation au sein de ces milieux, aujourd'hui écrivain, conférencier et consultant Défense d'un certain nombre de médias, je poursuis mon chemin en tentant d'expliquer simplement les choses complexes et de resituer

l'épaisseur humaine des événements en les déformant le moins possible dans mes analyses, écrits et commentaires. Voilà, c'est donc un peu ma particularité, le fait d'être à cheval sur plusieurs mondes.

J'ai été également professeur à l'École de guerre pendant vingt ans, j'ai fait l'IHEDN, j'ai donc navigué dans ces différents univers et je suis assez fondamentalement un *Américain* de ce point de vue. Si je vous dis cela, c'est qu'en tant que journaliste du *Monde*, j'ai été lauréat d'une fondation qui travaille sur le lien transatlantique (*La German Marshall Fund*). Il y a des choses que je n'aime pas chez nos amis américains, mais ce que j'apprécie chez eux, c'est la fluidité des parcours, la transversalité, le refus du cantonnement et du cloisonnement. Ils travaillent beaucoup moins que nous en silos étanches. Et je me suis aperçu finalement, sans toujours le vouloir, que j'ai déroulé une vie professionnelle « à l'américaine », jamais les deux pieds dans le même sabot, dans le public et le privé, comme civil et comme militaire, dans le monde des médias et dans celui de l'entreprise, etc.... Tout cela, ce sont des choix personnels, le fruit de nombreuses discussions avec mon épouse sur ces orientations, le bonheur des rencontres, l'envie de trouver de nouveaux espaces professionnels, de nouveaux défis. Je ne les regrette pas car je me suis enrichi de ces différentes vies.

HG – Je rebondis sur deux points que vous avez cités, et en pensant d'ailleurs à l'un de vos livres, *Les Présidents et la guerre*, vous dites que Jacques

Chirac est resté ce lieutenant qu'il était en Algérie et qu'il était imprégné de ce comportement dans son gouvernement vis-à-vis de son entourage. Je pense à ses rapports notamment avec l'Amiral Lanxade. Il a été un peu violent dans ses réactions avec lui. J'ai noté ce point et je réagis à votre insistance sur l'expérience de l'homme de terrain.

PS – C'est vrai que Jacques Chirac a été très marqué par ses années de jeune lieutenant en Algérie, avec une vie d'officier de terrain dans une « guerre » rude – qui d'ailleurs ne s'appelait pas une guerre à l'époque parce qu'elle se passait dans des départements français –⁵. C'est vraiment quelqu'un qui a la fibre militaire, qui aime cela, qui communique avec cet univers. Il est resté dans sa tête très « lieutenant » de l'armée de terre, avec effectivement parfois un regard critique sur la marine, et sur l'amiral Lanxade ; qu'il a trouvé en arrivant à l'Élysée au poste de CEMA, et qui était pour lui l'artisan d'une posture onusienne que François Mitterrand avait installé en ex-Yougoslavie, et qui apparaissait à Jacques Chirac, chef des armées, comme un modèle de passivité et d'inertie. Son jugement sur l'amiral Lanxade était sans doute injuste (j'ai beaucoup d'estime pour cet officier général) mais il estimait que la posture française dans les Balkans n'était pas assez celle qu'aurait acceptée un « terrien ». Il a explosé de colère littéralement, en 1995, en découvrant la vulnérabilité de nos casques bleus pris en otages par les milices serbes de Bosnie.

5. Voir mon livre: *Les présidents et la guerre*: Perrin/ 2017.

J'ai suivi tout cela de l'intérieur du ministère de la Défense et j'ai attendu vingt-cinq ans pour raconter un certain nombre de choses dans mon livre *Les présidents et la guerre* (Perrin). Je sais qu'aujourd'hui il est très à la mode de raconter ses « mémoires » quinze jours après sa sortie du gouvernement ou d'un cabinet ministériel. Pour ma part, j'ai attendu un quart de siècle, un délai de décence par rapport à mes responsabilités. Le lecteur trouvera dans ce livre beaucoup de choses intimes vues de l'intérieur de la machine du pouvoir. Je crois que c'est très instructif car non-manichéen. Dans le refus de la France d'entrer en guerre en 2003 aux côtés des Américains en Irak – cette campagne funeste de Bush dont on paie encore les pots cassés aujourd'hui – il y a bien sûr du côté du président Jacques Chirac, le fait qu'il avait derrière lui une très longue expérience politique : quarante ans de vie politique, deux fois premier-ministre, deux fois président. C'est un personnage très intéressé par les questions internationales, notamment l'Extrême-Orient, depuis longtemps. C'est quelqu'un qui a pratiqué le russe dans sa jeunesse et était encore capable de le comprendre en 1995... Je raconte une anecdote où un officier qui l'accompagne en Russie, s'aperçoit que Chirac corrige l'interprète russe à la volée. Il n'était plus capable de parler la langue mais il pouvait suivre ce qui était traduit. Pour revenir à son refus de suivre Bush dans sa « croisade » en Irak, il y a bien sûr toute cette expérience internationale qui entre en jeu, mais également sa propre expérience de jeune officier en Algérie, conscient de l'extrême dangerosité de ce genre

d'intervention ; d'autant plus que pour l'Irak, l'attaque américaine était fondée sur un mensonge d'État (La pseudo existence d'armes de destruction massives).

Ce qui était frappant chez le président Chirac c'est qu'il avait conservé à l'Élysée cette fibre militaire, manifestant à son entourage militaire (aides de camp ; officiers de son état-major particulier), une attention très forte à leurs parcours militaires, leurs promotions, leurs grades, leurs décorations etc. Il est arrivé lui-même jusqu'au grade de colonel de réserve et il rêvait d'être le premier général de brigade de réserve...

HG – Vous l'incarnez un peu, en ce sens où vous êtes un « réserviste actif », fortement engagé avec l'armée de métier. Est-ce encore possible aujourd'hui ? Peut-on avoir deux vies comme les vôtres ?

PS – Oui, même si en France cela reste toujours assez compliqué d'être Réserviste. Dans les pays anglo-saxons, la vie du réserviste opérationnel est inscrite dans le rythme de la société. En France, les choses ont progressé : en même temps que l'armée s'est professionnalisée, la réserve opérationnelle s'est professionnalisée. Aujourd'hui, l'armée d'active ne fonctionnerait pas sans la réserve. Vous allez dans n'importe quel état-major, vous allez tomber sur des réservistes. Si vous allez voir les forces *Sentinelle* ou *Vigipirate*, vous aller trouver des réservistes. L'année dernière, il y a eu deux épisodes terroristes, l'un au Louvre et l'autre à Orly : deux terroristes ont été

mis hors de combat, ils ont été tués par des réservistes opérationnels qui dans la vie civile étaient peut-être garagiste ou agriculteur. Dans des patrouilles de trois/cinq hommes, il peut y avoir un ou deux réservistes. Aujourd'hui, la réserve est opérationnelle, intégrée, entraînée. Quand vous discutez avec le directeur général de la gendarmerie, quand vous lui demandez combien il a d'effectifs, il répond qu'il en a 50 000. 50 000, c'est 25 000 d'active et 25 000 de réserve. Quand il y a eu la traque des frères Kouachi, un de mes camarades, jeune lieutenant de réserve de gendarmerie a commandé un peloton qui a participé à l'encercllement. Donc, aujourd'hui – au contraire d'hier – la France a une réserve tout à fait employée et opérationnelle ; bien plus que ce que j'ai connu dans ma jeunesse. Aujourd'hui, les réservistes sont moins nombreux qu'auparavant mais ils sont totalement intégrés dans les forces armées. Si vous les croisez en tenue vous ne pourrez pas faire la distinction entre un militaire d'active et un réserviste. C'est donc une révolution qui n'est pas très connue. Mais, encore une fois, ce n'est pas simple d'être, comme le disait Winston Churchill à propos des réservistes, deux fois citoyens : une fois au regard de la société civile, une fois au regard du monde militaire.

HG – Vous avez aussi évoqué Clausewitz qui a montré après les guerres napoléoniennes la montée aux extrêmes qui est très difficile à combattre, en disant que le politique est de moins en moins armé pour se battre contre cette montée aux

extrêmes idéologiques. On pense notamment au djihad évidemment, sans interlocuteur possible pour trouver des compromis.

PS – C'est la particularité du djihad : c'est un totalitarisme qui n'admet que l'écrasement ou la soumission de l'autre. C'est la quintessence de la négation de l'Altérité. On est très loin, par exemple, du terrorisme de l'OLP (Organisation de Libération de la Palestine) dans les années 70 – sachant que je dénonce toutes les formes de terrorisme –, c'était un *terrorisme politique* destiné à faire mal à Israël pour le contraindre d'aller à la table des négociations. Encore une fois, je ne justifie certainement pas cette méthode, mais cela a débouché sur des discussions, des accords, notamment les Accords d'Oslo etc. Avec le djihadiste sunnite incarné par Al Qaïda et Daech, nous sommes confrontés à un système totalitaire (comme le nazisme, le maoïsme, le communisme), qui refuse complètement la différence et la complexité du monde. Leur message est : soit tu me ressembles, soit je t'enlève ton identité et ton visage – donc je te décapite – ta face n'a pas à exister si elle entend se différencier de la mienne, reflet de « mon dieu ». À l'origine d'Aqmi (Al Qaïda au Maghreb islamique), il y avait un mouvement qui s'appelait le GSPC (Groupe salafiste de prédication et de combat) qui venait d'une scission avec le GIA algérien à l'époque de la grande guerre civile d'Algérie. Les combattants du GSPC ont migré vers le nord du Mali, ils se sont fait un trésor de guerre en pratiquant à haute intensité des

enlèvements de touristes. Ils ont créé le GSPC. Il affichait la couleur : « Groupe salafiste de prédication au combat » : « groupe » (de combat), « salafiste » (sunnisme fanatique), « prédication » je prêche la « vraie » parole, et si tu ne te convertis pas, je te tue au combat. Le programme était affiché... C'est là la difficulté, il n'y a pas de négociation ni de marge de manœuvre politique avec les totalitarismes. Et le drame est qu'ils estiment « travailler » pour Dieu. C'est la légitimation suprême de leurs crimes abominables : il n'y a pas de négociations possibles puisqu'ils sont « en mission pour dieu. »

HG – C'est bien ce que dit Clausewitz : il n'y a pas de solution politique envers ce genre de conflit.

PS – On l'a vu avec le nazisme, cela s'est terminé par une capitulation. Il n'y avait pas d'autre issue possible face à un régime abject et totalitaire. Le salafodjihadisme est de même nature.

HG – Sur un plan plus général, lors de votre conférence à laquelle j'ai assisté dernièrement quand on s'est rencontré, vous avez cité (cela m'a un peu impressionné) à partir de votre livre *Cinquante nuances de guerre*⁶, cette violence qui apparaît dans le langage, qui précède même la violence physique tout court. Que pouvez-vous en dire aujourd'hui ? Je ferai même un rapprochement malheureusement à notre échelle, avec les Gilets Jaunes. Il y a eu une montée haineuse, absolument ahurissante.

6. éd. Robert Laffont, 2018.

PS – Je cite Freud qui disait que le premier homme qui, au lieu d'envoyer une pierre pour tuer un adversaire, a jeté une insulte, est « l'inventeur de la civilisation ». C'est une formule profonde et assez amusante dans la forme que j'aime bien. C'est l'idée que, dès lors que l'on commence à dématérialiser la violence, l'étape d'après pourrait être éventuellement d'arrêter de s'injurier, de se retrouver autour d'une table et de discuter. Finalement, la civilisation, c'est discuter et construire ensemble. C'est considérer que la différence de l'autre n'est pas une menace mais un atout pour grandir ensemble. C'est l'idée également de réguler les conflits par le droit et des instances ad-hoc. Si on a un conflit, que l'on ne se comprend pas, il faut se rencontrer, se respecter et se parler. Il faut arrêter de s'insulter et de s'envoyer des cailloux dans la figure... Aujourd'hui, mon sentiment est que l'on commence à s'insulter et après on balance des cailloux, on casse la figure des policiers et des gendarmes. Certes, je ne veux pas réduire le mouvement des gilets jaunes à cela. Mais il y a dans l'air cette violence, cette volonté latente « d'en découdre », comme je dis dans mon dernier livre. Et cette envie « d'en découdre », plutôt que de « coudre » des relations, est dans l'air ambiant de notre monde. La violence en France participe d'un schéma de violence que l'on retrouve à l'international, comme s'il y avait un pourrissement de l'air ambiant, avec un très grand paradoxe : c'est que d'un côté, vous avez dans le monde une grande attente d'harmonie, de fraternité – dans le sens où il y a le sentiment de très nombreux êtres

humains que le système virtuel (internet etc.), qui est remarquable par bien des aspects, dessèche l'homme – et d'un autre côté, vous avez une envie de « barbarie » et de « tyrannie » comme je l'analyse dans mon livre. La difficulté, c'est qu'il y a globalement plus d'envie d'en *découdre* que de *coudre*. Encore une fois, le fait de s'injurier, de lancer des propos orduriers contre le président de la République (mais quels crimes a-t-il commis pour mériter ce torrent de boue ?), contre son épouse (qui a passé sa vie à enseigner), le fait d'agresser des élus, chez eux, devant leurs familles, etc., traduit une montée du niveau moyen de la violence ordinaire. Je connais bien tous les processus révolutionnaires en France pour les avoir beaucoup étudiés à Sciences Po. On retrouve en France cette frange ordurière, populacière, vulgaire dont une partie des difficultés sont plus inhérentes à leur propre personnalité – qu'ils révèlent dans ces moments de libération des instincts les plus primaires – qu'aux « tares » de notre pays (le premier parmi les pays riches en matière de redistribution sociale...). Je ne confonds pas ces dérives mortifères avec l'ensemble du mouvement des Gilets jaunes; avec les réelles difficultés d'une partie de nos compatriotes. Et je pense que le soutien de beaucoup de Français, quel que soit leur niveau social, va justement à la compréhension du fait que certains de nos compatriotes, notamment des femmes (souvent seules avec enfants), rencontrent de vraies difficultés et ont un sentiment d'abandon de la part de la République. Il y a une exigence de dignité et de fraternité qu'il

faut savoir écouter. Ce ne sont donc pas ces personnes que je dénonce, mais ceux qui pensent que la violence va résoudre leurs difficultés. Quelle erreur ! D'autant, qu'au bout d'un certain moment, les objectifs tangibles d'amélioration de la vie s'effacent derrière l'envie toujours plus prenante de détruire, d'attaquer, d'insulter, de briser. Il y a une adrénaline de la violence et de la révolution, surtout avec le relais des réseaux sociaux. Demain, pour certains, le président de la République pourrait annoncer le SMIC à 4 000 euros, huit semaines de vacances pour tous, une voiture à Noël pour tout le monde, cela ne changerait rien ! C'est ce phénomène que j'analyse dans *Cinquante nuances de guerre* : il y a une odeur de sang dans l'air et nos instincts primaires, primitifs, nos cerveaux reptiliens, se rappellent des époques anciennes, teintées de sang. Il faut lutter contre la barbarie qui monte par la fraternité, la culture, la spiritualité.

Face à cela, tout ce qui fait civilisation – philosophie, culture, grande spiritualité des religions – les soufies, par exemple, que j'aime énormément, moi qui suis chrétien, et que je lis régulièrement; Rûmî qui est extraordinaire d'ampleur spirituelle; c'est-à-dire tout ce qui nous tire vers le haut, qui crée une tension par rapport à cet instinct primitif, doit être renforcé. Mais cela est souvent balayé par la médiocrité de certains débats sur les plateaux. C'est un peu prétentieux de dire cela, mais pour moi c'est la négation de tout ce que j'aime depuis que je suis journaliste, que j'écris et que je réfléchis, c'est-à-dire soupeser les choses avec

délicatesse, apporter des éléments de compréhension, écouter, être prudent... et savoir, parfois, se taire. Mais je dois dire que vous obtenez de nos jours infiniment plus de succès éditoriaux en *hystérisant* le débat qu'en essayant de faire œuvre pédagogique et fraternelle. C'est la réalité de ce monde à cran, sous tension. Mais encore une fois, nous baignons dans une atmosphère paradoxale et schizophrénique, parce que je suis convaincu – je le vois en France et à l'étranger – qu'il y a une demande de fraternité qui monte. À la fin de mon livre, dans le chapitre *Comme une envie de France et d'Europe*, je reviens sur ce beau thème de la fraternité, je cite un livre d'entretiens qui a été fait par un journaliste (François Le Roux) avec un évêque, les travaux de philosophes de culture musulmane, etc. Et puis, c'est dans notre devise, il faut nous battre pour la fraternité.

HG – Précisément, vous citez notre devise, et au fond, elle est extrêmement remarquable. C'est ce qu'on appelle le tiers inclus : si l'on reste au niveau des deux premiers termes : égalité et liberté, il y a un conflit structurel permanent entre ceux qui privilégient l'égalitarisme quitte à perdre la liberté et ceux qui privilégient le libéralisme quitte à laisser se creuser les inégalités. Notre devise trouve la résolution de sa contradiction dans le tiers inclus : la fraternité. C'est-à-dire que le tiers inclus est extrêmement important pour sortir de la contradiction stérile. Qu'en pensez-vous ?

PS – Absolument. D'ailleurs c'est bien ce que l'Église a développé. La

sainte Trinité, l'un des fondements de la chrétienté, est le début de la complexité. À partir du moment où vous passez à trois, vous êtes nécessairement dans la relation, dans le flux au lieu d'être dans le statique ou le face-à-face stérile. La relation, c'est une façon de détruire la barbarie qui est en nous et de rompre avec ce que René Girard développe très bien dans ses livres (Notamment dans : *Des choses cachées depuis la fondation du monde*), la violence mimétique, le bouc-émissaire, etc. Et donc, la Trinité est une des merveilles de la religion chrétienne, cette Trinité qui indique justement que la relation que Dieu propose à l'Homme est une vraie relation, un vrai face-à-face d'amour, et non l'exigence d'une soumission à un catalogue réglementaire qui asservit et détruit la relation.

HG – En vous écoutant, je suis tenté de faire un rapprochement entre votre volonté de compréhension du monde et celle de Pierre Teilhard de Chardin. Vous avez en quelque sorte une sorte de fondation de votre pensée sur la guerre, tout du moins sur l'expérience de la guerre et de la différence. Or, Teilhard a fondé sa philosophie sur la guerre de 14 où il était brancardier. Il a vu dans cette conflictualité forte, un monde meilleur en train de naître. Autrement dit, un peu comme Hegel, la guerre est structurelle, non pas normale mais génératrice d'une confrontation qui va vers un degré supérieur d'intégration. Est-ce que vous avez un peu cette expérience analogue ?

PS – Non, j'ai trop de respect pour les anciens combattants de 14-18

pour m'aventurer ainsi en comparant ma très modeste expérience à celle, terrible, des poilus la Grande Guerre. Je considère que je suis un bon spécialiste de 14-18. Je fais beaucoup d'émissions sur France 2 depuis longtemps, j'ai une collection importante de souvenirs 14-18 (soldats allemands et français) dont la base vient de ce que mes grands-parents ont rapporté du front (et que j'apporte souvent sur les plateaux de télévision parce que pour moi ces objets sont vivants et rappellent leur quotidien). Mais vraiment, jamais je ne me comparerai jamais aux poilus, ni à Teilhard de Chardin. En revanche, ce qui est vrai, c'est que le fait d'avoir fait des opérations extérieures ou d'avoir été journaliste sur des théâtres de guerre, cela vous introduit un peu dans le mystère de la guerre. Cela vous déporte tout de suite pour comprendre le pire et le meilleur de l'Homme en situation de conflit.

C'est très frappant de voir, quand vous êtes militaire, que quand vous arrivez sur un théâtre d'opérations, les gens ne se comportent plus comme ils le faisaient à Paris, même pour des choses banales. Par exemple, je suis allé plusieurs fois en Bosnie et je devais rappeler à l'ordre souvent mes chauffeurs qui roulaient comme des malades, sous prétexte qu'ils étaient sur un théâtre de guerre. Sur une des grandes allées de Sarajevo, les MP américains (Police militaire) avaient mis des contrôleurs de vitesse parce qu'il y avait des tas de morts par accident de la route. C'est bien sûr anecdotique mais cela montre que là où est la guerre tout est démesure, même dans les choses les plus simples. Tous les

repères changent, raison pour laquelle il est très important d'avoir un commandement solide, une éthique de commandement dans les opérations de combat ou d'interposition, parce que ce sont des univers où, tout d'un coup, l'environnement est en train de bouger. Vous tombez sur un charnier, des familles massacrées, des gens qui étaient pères chez eux jusqu'au déclenchement d'une guerre civile et qui deviennent des tueurs. Mais, je n'ai jamais vécu de choses vraiment horribles. Là où je me suis fait tirer dessus le plus, c'est en tant que journaliste et non en tant que militaire (quand j'étais au Liban à Beyrouth, dans les bas quartiers du Hezbollah, je n'étais pas visé directement mais je me trouvais dans des zones où il y avait des échanges de tirs entre milices). Le modeste parallèle que je peux établir avec les guerres de haute intensité, c'est que sur des théâtres de guerre dans des pays déconstruits, l'homme est très décapé. Et il est décapé pour le meilleur et pour le pire. Je suis allé en Afghanistan à plusieurs reprises mais la mission importante pour moi était en 2002. Aujourd'hui encore, si je retrouve par hasard un camarade d'active ou de réserve qui était avec moi à Kaboul, on tombe dans les bras l'un de l'autre. Il y a une fraternité très forte. C'est un lien fort qui permet d'avoir une toute petite idée de la solidarité dans les tranchées entre camarades de tranchées.

HG – Teilhard disait d'ailleurs : « Le front m'ensorcelle », en montrant la fraternité des hommes qu'il y avait pendant la guerre de 14. Vous semblez avoir vécu cette expérience ?

PS – Oui parce que... (silence)... Dieu ne souhaite pas du tout soumettre l'Homme à la souffrance etc. Il n'y a pas du tout de punition, ni de caractère sublime de la souffrance, certainement pas. Dieu veut que nous soyons épanouis, que nous construisions notre identité dans ce dialogue avec lui. Le Christ est venu apporter « une bonne nouvelle ». Mais, l'autre vérité est que Dieu est présent dans la souffrance, la difficulté ou le fait de se retrouver dans des univers où la violence est quand même très présente, ne serait-ce que par les armes que l'on porte (Je suis entraîné au tir de combat, je n'ai jamais eu à m'en servir en opération, une fois la question s'est posée pendant quelques secondes). Il y a en situation extrême, une dimension forte, celle de « *Band of brothers* » qui augmente avec l'intensité de ce qui est vécu et le contact avec la mort possible. Les sentiments qui nous lient les uns aux autres, c'est quelque chose de fort. J'ai toujours en tête le visage de ceux avec qui j'étais, je les revois. Dire que nous sommes des *frères d'arme* – je parle de ce que j'ai vécu – c'est un peu exagérer, surtout que ceux avec qui j'étais étaient des vrais combattants, des soldats professionnels, des gens pour lesquels j'ai une immense admiration. Mais on a été ensemble, on a vécu ces choses fortes. Cela nous lie. Et puis, il m'est arrivé de me poser rétrospectivement des questions en me demandant si j'avais été sur le théâtre à ce moment-là, comment j'aurais réagi, etc. Mais vraiment, je n'ose pas du tout me comparer à l'expérience de 14-18, sur laquelle je réfléchis finalement depuis l'enfance et qui reste

un mystère. Comment ces hommes ont-ils pu tenir dans ces conditions, avec cette omniprésence de la mort? C'était atroce! Bien sûr, c'était une autre génération, c'étaient des terriens, des paysans pour beaucoup, c'était aussi une époque où la mortalité infantile était épouvantable... Les adultes étaient déjà des survivants! Ce qui est tragique, quand vous regardez des photos de combattants allemands et français (j'ai beaucoup de documentations, de photos et de documents originaux), c'est que si vous intervertissez mentalement les casques entre ces belligérants... ce sont les mêmes. Je veux dire par-là que ce sont des hommes qui étaient faits pour partager leur vécu, discuter de leur famille, taper le carton, mais pas faits pour s'entretuer. Ils ont tous la même tête de paysan, sympathiques. Certains ont bien des têtes de scrogneugneu mais si vous les mettiez ensemble à une table, ils fraterniseraient. Cette guerre fut un suicide européen. C'est une sensation que je n'ai pas du tout pour la guerre 39-45, où il y avait le mal absolu avec le nazisme: il fallait le détruire.

HG – On a même vu des films sur la fraternité de Noël entre les différents militaires.

PS – Si j'avais été officier à l'époque, je ne suis pas sûr que j'aurais fraternisé parce qu'il y avait aussi la très grande dureté de l'occupation belge et des départements du nord où le commandement allemand a été ignoble. Le Boche, à l'époque, était quand même le Boche... Il y avait quand

même quelque chose de très fort dans cette perception, et tout ce que les hussards de la république avaient construit dans l'esprit de la Revanche sur 1870... Vous voyez, je peux être paradoxal dans mon approche: afficher un pacifisme bon teint pour 14-18 et expliquer que j'aurai été sans doute un officier très accroché à ses devoirs pour la Patrie...

HG – On termine le centenaire de la guerre de 14, l'aspect commémoratif a été fortement mené par le général Irastorza qui était le président de la mission du centenaire. Que pensez-vous du principe de commémoration ?

PS – Je suis un tout petit peu partie prenante puisque nous avons fait beaucoup d'émissions avec France 2 autour des différentes cérémonies et émissions spéciales. Je trouve globalement que cela a été très réussi, d'abord parce que cela a été très décentralisé. Vous avez eu énormément d'événements au niveau des scolaires, des plus jeunes, à travers des travaux de tous types. Je trouve que c'était très bien monté. Joseph Zimet, le responsable de la mission, le général Irastorza, toutes ces personnes ont eu un investissement colossal et remarquable. J'ai évoqué dans les émissions à la télévision, des initiatives individuelles qui ont été prises dans la foulée pour mettre une plaque à tel endroit pour une opération méconnue, par exemple l'opération sur « le Mont Sans-Nom » en Champagne. Globalement, c'était donc très réussi. Il faut saluer également le travail de recueil de témoignages auprès des

familles qui a permis de sauvegarder des milliers de documents et de photos tout à fait remarquables. Pour ma part, j'ai trouvé très bien l'itinérance mémorielle du président de la République, exceptionnelle et rarissime (cela ne s'est jamais fait), à une critique près, c'est que le président a voulu optimiser son temps et donc en a profité pour voir des élus et essayer de régler d'autres problèmes. Cela a peut-être nuit à la lisibilité de cette belle démarche.

HG – De mélanger un peu les genres...

PS – Oui. Et puis il y a eu cette inepte polémique sur Philippe Pétain, que l'on ne peut d'ailleurs pas imputer au chef de l'État qui a dit sur le sujet des choses mesurées et censées. Quand on parle d'envie d'en découdre, cela s'applique à tous les sujets: il y a des personnes qui ont un état d'esprit d'« ayatollah »... Je suis un spécialiste de Pétain puisque c'était mon thème quand j'étais thésard en Histoire (*Sur le thème: Le mythe de Pétain à Verdun, 1916-1940*, qui est devenu un livre qui s'appelle *Le mythe Pétain* (Payot) qui a été republié récemment aux Éditions du CNRS), et puis j'ai fait pas mal d'émissions sur le sujet. Évidemment, le Pétain de la première guerre mondiale est inattaquable. D'ailleurs, il est pour moi très au-dessus d'un Joffre et d'un Foch. Et donc, de dire qu'il ne faut pas l'inclure dans un hommage collectif sur 14-18 à cause de ce qu'il a fait après à Vichy, c'est un anachronisme majeur. On ne peut justement pas comprendre le ralliement massif des Français à Pétain en juin 1940,

sans mesurer à quel point Verdun, et surtout 1917 avec le redressement de l'armée française après les mutilations, ont fait de ce général, notamment à gauche, une icône nationale. Et donc, il est totalement anachronique de ne pas comprendre que l'histoire se descend et ne se remonte pas. En plus, comme l'a très bien dit Serge Klarsfeld dans *Le Monde*, en matière d'hommage au maréchal Pétain de la Grande Guerre, le président Macron a fait bien moins que certains de ses prédécesseurs. Il n'a pas fait fleurir la tombe de Pétain à l'île d'Yeu. Mais nous avons-là un exemple de ces envies françaises de stigmatiser, de mettre au pilori. J'étais sur un plateau avec un jeune historien, c'était hallucinant, à deux doigts d'être traité de partisan de Vichy, parce que j'expliquais que les crimes du Pétain de 1940-1945 ne pouvaient effacer sa marque laissée dans l'histoire de la Grande Guerre. Une autre camarade historienne, qui a fait comme moi le cycle supérieur d'histoire contemporaine après Sciences Po, Isabelle Veyrat-Masson, qui était juste en face de moi pendant cette émission, était tout à fait sur la même ligne. Elle a lu un texte extrêmement élogieux de De Gaulle sur Pétain pour le cinquantième anniversaire de Verdun, Emmanuel Macron n'en a pas dit le dixième... Ce qui n'a empêché certains « bonnes âmes » de lui chercher querelle. Étrange époque !

HG – De par vos centres d'intérêt sur les relations internationales et votre analyse rigoureuse des événements, vous êtes historien. Or, vous avez commis également un roman :

Le Testament Aulick. Quelle est l'origine pour votre désir d'expression romanesque ? C'est plutôt original et inattendu par rapport à ce que l'on perçoit de votre personnalité ?

PS – Je pourrais vous dire que cela vient de loin, que quand j'étais adolescent, j'avais commencé à écrire un roman qui se passait en 14-18 avec des jumeaux français séparés par la guerre, l'un du côté allemand et l'autre du côté français. L'idée d'écrire un roman me trotte dans la tête certainement depuis longtemps. J'ai voulu faire ce roman pour plusieurs raisons. Auparavant, pour certains ouvrages, je me suis parfois senti bridé par le caractère rigoureux que j'essaie de mettre dans mes livres. Je ne pouvais aller au bout de certaines intuitions faute de preuves solides. La forme romanesque permet à certains moments d'aller plus loin, c'est-à-dire d'exploiter une intuition ; de travailler un moment d'histoire avec une liberté totale puisqu'on invente des personnages. En 2010 ou 2011, je me disais que les Français étaient aveugles et ne se rendaient pas compte de ce qui se passait dans le monde, les tensions, la montée du terrorisme islamique, etc. Il y avait comme une espèce d'illusion dans l'air, un côté « gentils bisounours » avec l'idée que le mal ne pouvait pas frapper la France. Or, je pressentais que la montée de certaines menaces (le terrorisme venant du salafisme) finirait par nous toucher : c'est ce qui s'est passé à partir de 2014. Je pensais que nous n'étions pas préparés à faire face au mal. Or, je pense que quand on a la chance d'être citoyen dans un

pays libre, il faut se préoccuper des questions de défense et de sécurité, et ne pas dire « ce n'est pas mon problème » ou « de toutes façons, je serai du côté des gentils... ». Par ailleurs, je suis passionné depuis longtemps par une autre période de l'Histoire que je connais bien et que je travaille, à savoir l'entre-deux-guerres (et la Seconde guerre mondiale) avec l'émergence du nazisme qui reste un mal absolu que nous n'avons fini de disséquer.

HG – Conséquence de 1918 aussi, avec les Traités de Versailles.

PS – Oui, effectivement, le Traité de Versailles n'a certainement pas aidé à la réconciliation. Pour autant, l'arrivée des nazis au pouvoir n'était pas une fatalité. Mais pour continuer sur cette époque, ce qui m'énervait dans pas mal d'émissions, c'est la simplicité des raisonnements permettant de se ranger instantanément dans le camp des « bons » compte tenu de l'horreur absolue de ce à quoi a conduit le nazisme. Ici encore, nous butons selon moi sur un anachronisme : partir de la fin, remonter le temps et proclamer : Ah mais bien sûr, comment pouvait-on être nazi ? » C'est si simple quand on connaît la fin de l'histoire. Le Troisième Reich, c'est une vraie interrogation sur le mal, une plaie béante pour l'humanité. Mais la réponse au « pourquoi ? » n'est pas aussi facile que celle qu'on aimerait faire en se retranchant derrière l'idée que c'étaient des *monstres*. Non, il n'est pas nécessaire d'être un *monstre* pour faire des choses *monstrueuses*... Donc mon roman tente de descendre le fil de l'Histoire, côté

allemand, entre 1918 et 1945. C'est pour cela que mon personnage principal est un jeune catholique bavarois, qui n'est pas du tout antisémite. Il est francophile et francophone et il n'a rien d'un *monstre*. Et pourtant, de glissement en glissement, diplomate du Reich à Budapest, il va se trouver en situation de cautionner l'extermination des Juifs. Il va connaître cette évolution alors même que l'un de ses camarades de combat de 14-18 – qui est un antisémite forcené et qui est entré très tôt au parti nazi – va suivre le mouvement exactement inverse pour se retrouver dans la résistance à Hitler. En effet, quand ce camarade antisémite va être confronté directement en Ukraine à l'extermination des juifs, par la SS, il va se rendre compte de ce que donne la traduction concrète de ses idées nauséabondes. Il ne va pas le supporter et il va se révolter contre la barbarie. Entre les deux amis, il y a là un mouvement en ciseaux entre l'antisémite qui rabâchait (« C'est la faute des Juifs ») et qui va vers la Résistance allemande (pour finir par se faire exploser la tête pour échapper à la Gestapo ; j'ai repris là la figure d'un grand résistant allemand, le général Von Tresckow qui se suicide ainsi après l'échec de l'attentat du 20 juillet 1944 contre Hitler), et son camarade qui, lui, suit un mouvement exactement inverse. Donc, vous ne serez pas surpris, car même à travers un roman, c'est toujours pour moi l'occasion de poser la question de la complexité de la vie, de la difficulté des choix éthiques, hier comme aujourd'hui, le plus loin possible des idées simplistes de notre temps gavé de virtuel. Dans ce roman,

nus ne naviguons pas dans le virtuel, mais dans une situation de guerre, ou d'entre deux guerres, de tension, de guerre civile, où il faut faire des choix. Quel choix faites-vous aujourd'hui ? Est-ce celui du compassionnel, du lacrymal, du premier degré, du conformisme de pensée...

HG – ... émotionnel plutôt...

PS – Émotionnel, mais compassionnel aussi. Donc dans ce roman, je tente de répondre à plusieurs questions importantes pour moi. Comment devient-on nazi quand on est un jeune Bavarois catholique « normal » mais que l'on a été détruit intérieurement par la guerre de 14-18 et par la défaite ? Pour le faire sentir avec ses tripes, j'ai inventé des scènes de combat qui sont un concentré de tout ce que j'ai lu et vu pendant cinquante ans sur le sujet. Vous prenez un jeune de vingt ans dans la rue, vous l'équipez, lui donnez une arme et vous lui dites, voilà le jeune qui est en face de toi, qui te ressemble malgré son casque différent, tu vas le tuer... La guerre va devenir sa matrice. Il est propulsé dans un engrenage. C'est ce que décrit très bien Ernst Jünger, dans *Orages d'acier* : La guerre engloutit et emboutit l'homme comme des obus.

HG – Ernst Jünger a effectivement magnifiquement écrit sur la guerre de 14 comme Bernanos et Teilhard. Il avait l'expérience du front, de la mort et de la multitude des disparus ...

PS – Je constatais que notre société française était complètement

angélique, hors-sol, finalement dans le même état d'esprit que dans l'entre-deux-guerres, et même durant « La drôle de guerre » (1939-1940). Avec cette idée que l'on pourra passer entre les gouttes... Pendant la « drôle de guerre », vous avez des scènes stupéfiantes qui sont racontées par un agent secret polonais qui s'est réfugié en France après l'écrasement de son pays par les nazis. Il a vécu l'effondrement de son pays, des opérations militaires très dures, des massacres commis par les nazis (bientôt suivis par ceux des Soviétiques). Il arrive en France, pensant trouver un pays en guerre, en alerte, sur le qui-vive... Mais non ! Les Français sont complètement inconscients du danger. Ils continuent à vivre, rire, s'amuser comme avant. Ce Polonais les voit se goberger aux terrasses de café. Il est consterné. « Ne savent-ils pas ce qui leur pend au nez ? », se demande-t-il. Je suis très patriote, j'adore la France, mais je dirais que notre principal défaut national est la légèreté. Cela fait partie aussi du charme français, mais la légèreté dans notre histoire nous a fait connaître bien des déconvenues. Un exemple parmi d'autres : j'ai pendant longtemps milité pour que la France se dote d'une réserve opérationnelle puissante et efficace, notamment pour faire face, un jour, à des attaques sur notre sol. Je n'étais pas le seul à mener ce combat, y compris au sein de l'armée. Mais cela a été vain. Cela n'a jamais intéressé grand monde. Dans les émissions de télévision où j'en parlais, on me regardait avec indifférence ou commisération. Et puis, en 2015, soudainement parce que nous étions

durement frappés par le terrorisme, en catastrophe, le gouvernement se décidait à créer la Garde nationale (qui regroupe les réserves de la défense et de la police) et à renforcer les effectifs. Si tard... Trop tard ?

HG – En fait, n'y a-t-il pas un manque de conscience de la nation et de la patrie ?

PS – Nous baignons dans une culture individualiste forcenée, mais avec des soubresauts puisque le Français est patriote. Quand on voit l'Arc de Triomphe profané, vous avez des Gilets Jaunes qui se mobilisent pour protéger la tombe du Soldat inconnu. On se retrouve confronté à la violence urbaine, celle de ronds-points où certains s'arroge un droit de contrôle sur la liberté d'autrui. Quand vous voyez ce boxeur (où sont les belles valeurs du sport...), qui a été champion de France, qui a eu les honneurs, qui a porté le drapeau tricolore au travers du corps certainement quand il a été champion, cogner un gendarme à terre, c'est contraire à toutes nos valeurs, et il y a des personnes pour l'applaudir... Nous sommes dans une période de dérèglement des valeurs, et c'est préoccupant.

HG – N'est-ce pas le signe d'une problématique sociétale d'évolution douloureuse de l'humanité vers une intégration planétaire inéluctable ? Le pire côtoie le meilleur et se manifestent des forces de résistance qui s'opposent à ce phénomène d'union nécessaire si nous voulons survivre.

Nous sommes dans un processus écologique global. Nous ne formons plus qu'un seul macro-éco système planétaire. Qu'en pensez-vous ?

PS – Exactement.

HG – Je reviens à l'international. Vous avez analysé les relations avec les États-Unis et la Chine, en particulier, qui posent vraiment question, désengagement des États-Unis des règles internationales, notamment. Cette situation n'est-elle pas inquiétante avec des risques de transformation des conflits en guerres ?

PS – Je suis désolé de me citer, mais comme j'essaie d'avoir un peu une continuité intellectuelle dans ce que j'écris, dans *Extension du domaine de la guerre*, sorti en 2016, je mettais en avant l'émergence de ceux que j'appelais « *Les personnages messianiques autoproclamés* » : Poutine, Erdogan, Xi Jinping, Maduro, Duterte, etc. Ces grands *tyrans* ont été rejoints par Trump, Bolsonaro, Mohamed Ben Salman, etc. Ces personnages incarnent cet appétit croissant d'une partie des populations pour des personnages tyranniques qui leur disent : « Ne vous en faites pas, je vais m'occuper de vous. Nous serons les premiers ». C'est que je nomme le retour au tribalisme et au tripal (l'instinct prime sur la raison). C'est l'« *America First!* », de Trump. Nous sommes collectivement face à cette montée des égoïsmes internationaux, avec éventuellement la possibilité de *deal* momentanés entre États en fonction des intérêts du moment. Mais cela est réversible,

instable. Un coup les Russes et les Turcs sont amis, un coup ils sont ennemis ; les Turcs sont nos alliés dans l'Otan mais deviennent chaque jour un peu plus des adversaires SUR toutes une série de dossiers... La période est à la fragmentation. Et dans le même moment, les instances internationales, qui font dialoguer et qui travaillent aux « coutures de paix », sont profondément déstabilisées. C'est vraiment un retour à...

HG – ... aux années trente ...

PS – ... aux années trente, et même, à l'avant 1914, c'est-à-dire la montée des nationalismes, cette forme de vision impériale belliciste. Regardez les tensions entre la Perse et les Saouds pour la domination sur le Levant, par exemple. Vous avez cela dans l'air du temps, couplé à un phénomène très grave qui est celui des « *fake news* », dans le sens où une partie des populations veulent des *fake news*, sont demandeurs de contre-vérités rassurantes et mobilisatrices contre *les autres*... Une porte-parole de Trump avait inventé le concept de « vérité alternative », mais aussi un autre concept pour appeler un mensonge... On revient alors à la problématique qu'on a caressée tout au long de notre entretien ; c'est un problème d'éthique, de morale, de rapport à la vérité, d'expertise et de prudence intellectuelle dans le traitement de sujets complexes.

HG – Il n'y a plus de vérité, d'objectivité... tout est relatif... ?

PS – Voilà. Mais pour terminer sur une note plus positive (encore que...), parce que tout cela est quand même facteur de tension et de guerre potentielle, il faut savoir aujourd'hui, selon moi, que ce qui freine le plus le recours à la guerre frontale et massive entre États, ce n'est pas la morale, l'éthique et les valeurs, mais ce sont les intérêts économiques puisque les économies mondiales sont imbriquées. Et c'est aussi le fait que les chefs d'État, même belliqueux, savent que les guerres modernes coûtent très chères. Par rapport à 14-18 – même si déjà à l'échelle de l'époque cette guerre a coûté très chère – c'est aujourd'hui totalement démultiplié à cause de la sophistication des moyens. Il suffit de regarder le coût d'un missile de croisière, d'un avion de combat, etc. Quand vous voyez les budgets, notamment celui des États-Unis avec 700 milliards de dollars par an, la Chine qui arrive derrière avec 190 milliards de dollars, l'Arabie Saoudite avec 90 milliards de dollars, la Russie avec 56 milliards de dollars, la France avec 37 milliards d'euros (je n'ai pas le chiffre en dollars)...

Dans ce paysage désolé, l'Union européenne représente le dernier espace de paix, le dernier îlot de vertu dans un monde de brutes. C'est un îlot qui est attaqué à l'extérieur par un certain nombre de pays, et qui est même attaqué par l'intérieur par des érosions. Il n'empêche que cette Union européenne, malgré ses défauts, est un rempart contre la barbarie : elle a d'ailleurs été fondée, à l'origine, par un certain nombre d'hommes politiques chrétiens, pour qui la fraternité,

l'altérité, le partage (de souveraineté) étaient fondamentaux.

HG – Justement, l'accord d'Adenauer et de Gaulle du 08 juin 1962 est exemplaire pour cette réconciliation. Quels seraient les accords de ce type dans le monde d'aujourd'hui, et entre qui et qui ?

PS – Vous avez entièrement raison, les peuples sont blasés aujourd'hui. Cet accord de Gaulle et Adenauer avait été largement relayé par les chaînes de télévision, les radios et la presse écrite de l'époque. Macron essaie de faire des choses symboliques et fortes, en allant à Athènes pour faire un magnifique discours sur l'Union européenne, ou encore à la Sorbonne ; en signant une prolongation du traité de l'Élysée avec Angela Merkel. C'est d'ailleurs l'un des rares chefs d'État européens aujourd'hui capable d'articuler une pensée européenne. D'ailleurs, nos partenaires reconnaissent cela à la France. C'est ce que j'appelle « l'envie de France » à l'international. Parfois, cela agace nos partenaires, mais c'est la France qui est capable porter ce discours ; et Emmanuel Macron pouvait d'autant plus le faire qu'il incarnait ce renouveau et cette France qui allait enfin se réformer. Malheureusement, tout cela est en train d'être mis à bas depuis que la France s'est embrasée. C'est désolant et j'y vois la progression de cette envie d'en découdre par

rapport à ceux qui veulent coudre de la relation et de la fraternité.

HG – Dernière question, quelles sont les chances de faire avancer l'Europe de la Défense ?

PS – C'est une « utopie directrice » parce que la conscience de l'Europe est encore loin. Donc, il faut converger aujourd'hui avec pragmatisme vers une Europe rassemblant les pays, qui, de par leurs expériences historiques, savent ce que les conflits signifient et qui ont des armées aptes à combattre. Il faut avancer à marche forcée parce que c'est absolument indispensable pour la Paix.

HG – C'est une belle conclusion, je vous remercie.

Pour aller plus loin



https://www.teilhard.fr/un_dossier_la_construction_de_l_europe_0

Teilhard.fr / dossiers / les dossiers de Noosphère

Histoire et société

La paix, cette vieille lune

Marc Bressant

Diplomate et homme de médias, l'auteur a derrière lui une carrière littéraire couronnée par le prix Giono en 2003 pour L'anniversaire et par le grand prix du roman de l'Académie française en 2008 pour La dernière conférence⁶.

**L'homme n'est ni bon, ni mauvais.
Il est dangereux.**

Joseph Brodsky

Le 30 mai 1914, quelque trois cents députés français et allemands, socio-démocrates pour la plupart, se retrouvent dans la ville de Bâle pour partager leurs inquiétudes face à la situation internationale et marquer leur volonté de tout faire pour empêcher une guerre.

Sur les photos, les visages sont tendus, mais l'atmosphère est cordiale. En vérité, personne ne croit que l'irréparable puisse arriver. Non seulement une guerre européenne n'aurait aucune justification, mais chacun des participants sait qu'avec les progrès vertigineux des armements un tel événement risquerait d'entraîner une destruction totale du continent.

Un mois plus tard, un archiduc autrichien est assassiné à Sarajevo, un mois encore et l'Europe plonge dans un carnage sans précédent. L'atroce

ironie de ce scénario a occulté l'immense chemin qu'avaient accompli les idées pacifistes en Europe durant le quart de siècle qui a précédé 14-18. Sans ces progrès, une réunion telle celle de Bâle et les rencontres qui suivirent entre parlementaires français, allemands et européens pour tenter jusqu'au bout d'enrayer la catastrophe auraient été inimaginables.

Parmi les dégâts collatéraux de la première guerre mondiale, il faut donc compter l'idéologie pacifiste qui avait réussi à fédérer des forces importantes et très diverses aux quatre coins de l'Occident. Jamais plus, en effet, cette mobilisation n'eut lieu à une telle échelle et avec un tel enthousiasme.

Après 1918, la création de la Société des Nations fit naître de grands espoirs. Jamais pourtant ne revint la ferveur populaire qu'on avait connue avant 1914. Encore sous le coup de quatre années d'inimaginables horreurs, l'opinion était arc-boutée sur un *non à toute nouvelle guerre* qui ne parvint pas à s'incarner dans des organisations de masse transnationales, et

7. Voir son dernier livre *Un si petit territoire* que nous présentons dans la rubrique « A lire ».

qui déboucha finalement sur Munich et la suite.

Au lendemain de la seconde guerre mondiale, les initiatives en faveur de la paix et pour le désarmement ne manquèrent pas, et une fois au moins, en 1968, elles débouchèrent sur un formidable succès, la signature du Traité de non-prolifération nucléaire. Mais, sauf dans l'immédiat après-guerre, jamais les peuples dans leurs profondeurs ne donnèrent l'impression de se sentir vraiment concernés.

Aujourd'hui la réalité est là, terrible : la Paix n'est plus un sujet de préoccupation dans notre monde ! Alors qu'une douzaine de pays ont les moyens de détruire la planète avec leur arsenal nucléaire et que nombre d'États disposent d'armes chimiques ou bactériologiques, et désormais informatiques, dont nul ne peut prévoir les effets qu'entraînerait leur emploi.

Pourquoi la Paix s'est-elle popularisée à la fin du XIX^e siècle, et comment depuis lors la Guerre est-elle peu à peu redevenue une fatalité contre laquelle les hommes n'envisagent même plus de se battre ? Tel est le sujet de ces quelques réflexions.

La *guerre à la guerre* est une vieille histoire. Dès le XVII^e siècle, à la suite notamment de la Guerre de Trente ans où périt plus du tiers de la population allemande, des voix fortes ont plaidé pour la mise en place de mécanismes permettant de prévenir et d'enrayer les conflits armés. C'est en 1713 qu'un diplomate français, l'abbé de Saint-Pierre, propose la création à Amsterdam d'un *Conseil des puissances européennes* chargé de régler

les conflits entre États. Et en 1795, en pleine tourmente révolutionnaire, Kant publie un *Projet de Paix Perpétuelle* qui marquera les esprits.

Après l'interminable carnage des guerres napoléoniennes, les réflexions se multiplient sur le sujet tandis que se créent un peu partout en Europe des sociétés de pensée et des associations qui disent l'horreur de la guerre et proposent des voies pour en juguler la venue. Convergent en ce sens les exhortations de certains courants religieux qui rappellent sur tous les tons le *tu ne tueras pas* du décalogue, les emportements de générations romantiques, mais aussi les froides analyses des économistes démontrant l'anachronisme et le coût délirant des opérations militaires alors que s'ouvre la voie d'un progrès technique indéfini des sociétés humaines.

Il faut toutefois attendre les années 1848-49, marquées par une série de révolutions démocratiques d'un bout à l'autre de l'Europe, le *printemps des peuples* ainsi que les historiens ont nommé cette période, pour que ces aspirations prennent une vraie visibilité⁸.

En août 1849 s'ouvre à Paris un Congrès de la Paix coprésidé par Victor Hugo et l'archevêque de la capitale. Y assistent plus de deux mille délégués européens ainsi qu'une poignée d'Américains. Déclarations enflammées et projets plus ou moins irréalistes se succèdent sans déboucher sur

8. Pour en savoir plus, lire : N.J. Chaline *Empêcher la Guerre, Le pacifisme du début du XIX^e siècle à la veille de la seconde guerre mondiale*, Encrage Édition, 2015

des initiatives concrètes. Les milieux politiques et l'opinion observent avec une certaine ironie ces efforts pour endiguer un fléau jugé aussi vieux que le monde. Puis l'ordre monarchique se réinstalle sur le continent, renvoyant aux calendes tous ces projets idéalistes.

C'est à la fin des années 1860, à la lumière des guerres sanglantes menées en Crimée, en Italie ou au Mexique, et face à la brusque émergence d'une armée prussienne sans rivale, que les idées pacifistes vont enfin aboutir en Europe à une mobilisation d'une partie de la classe politique et à la sensibilisation d'une fraction de la population.

En 1867, un Congrès pour la Paix se réunit à Genève. Venu de tout le continent, six mille délégués y sont présents. L'année suivante, un second Congrès se tient à Berne. Des personnalités politiques connues, tel Jules Ferry pour les Français, y participent activement. Les congressistes discutent, notamment, de la mise en place de mécanismes d'arbitrage obligatoire entre les États. Ils évoquent aussi la création d'une Confédération européenne sur le modèle suisse tandis qu'est lancé un journal *Les États-Unis d'Europe*.

La guerre franco-allemande met en sommeil ces projets. Reste que le combat en faveur de la Paix est désormais sur la place publique. Dans la plupart des pays se créent des associations pacifistes réunissant un public croissant, et elles tissent entre elles tout un réseau de contacts. Par ailleurs, apparaissent syndicats et partis socialistes, qui dès l'origine exhortent à la

fraternité des travailleurs *de tous les pays du monde* face à l'exploitation patronale.

En 1889, un Congrès universel de la Paix se tient à Paris en marge des cérémonies qui fêtent le centenaire de la Révolution Française à l'ombre de la Tour Eiffel. S'y retrouvent la plupart des associations pacifistes européennes. Les grands axes des combats à mener, arbitrages obligatoires entre États, désarmements coordonnés, création d'un droit international, etc..., sont posés. Dès lors, ils vont figurer à l'ordre du jour des nombreuses rencontres qui se succéderont sur ces sujets jusqu'à 1914.

Cette même année 1889 est aussi la date de publication d'un ouvrage qui va devenir la bible du pacifisme. *Waffen nieder!* traduit en français par *Bas les Armes*⁹, est un roman écrit par Bertha von Suttner, une aristocrate autrichienne héritière d'une longue lignée de généraux, soudain touchée par la grâce pacifiste. Traduit en toutes les langues, vendu à des millions d'exemplaires, il sera pour la cause l'équivalent de ce que *La case de l'oncle Tom* avait été pour l'abolition de l'esclavage.

Après la parution de ce roman qui raconte avec un grand réalisme les souffrances causées par la guerre, l'auteur devient une personnalité emblématique. D'une énergie indomptable, parfaite polyglotte, charismatique, elle sillonne l'Europe en clamant l'horreur de la guerre et en articulant infatigablement des propositions pour venir à bout de ce fléau. Seule femme invitée aux conférences interétatiques

9. Réédité par les éditions Turquoise en 2015

sur la Paix organisées à La Haye en 1899 et 1907, elle apparaît dans des sondages effectués par les journaux comme la femme la plus connue en Europe après la reine Victoria.

Par le démenti sanglant qu'elle lui infligeait, la guerre de 14-18, qui éclate trois semaines après la mort de Bertha von Suttner, a expédié son existence et jusqu'à son nom dans les poubelles de l'Histoire. Et tel a été aussi peu ou prou le destin du mouvement pacifiste qui avait pourtant drainé des foules considérables et passionné tant de personnalités connues durant les années 1890-1914.

Parmi ces personnalités figure, bien sûr, Alfred Nobel. Le père de la dynamite avait monté un fabuleux empire industriel aux quatre coins du monde. Ses explosifs avaient été mis au point à l'intention des constructeurs de routes, de voies ferrées ou de ports. Mais les militaires ne mirent pas longtemps à s'emparer de ces immenses avancées technologiques.

Paradoxe : Alfred Nobel est un humaniste convaincu et un fervent contempteur de la guerre. Le hasard lui fait rencontrer Bertha von Suttner, et ils vont devenir non seulement des amis proches, mais des complices autour de la cause de la paix.¹⁰ Tous deux, pourtant, n'ont pas la même approche. Certes, ils sont persuadés que la fin de la misère et de l'inculture est une condition du basculement du monde vers une ère de Paix définitive. Mais l'Autrichienne croit en la puissance

de la raison, du verbe, de la mobilisation la plus large possible au sein d'institutions puissantes. Le pragmatique Suédois, lui, pense – pas seulement parce qu'il est un producteur de dynamite... – que c'est le progrès des armements qui rendra la guerre impossible tant les ravages qu'elle causerait seraient inacceptables par les États et les peuples. Une préfiguration de la doctrine de l'équilibre de la terreur formulée bien plus tard, à l'ère nucléaire.

Bertha avait espéré qu'il laisserait sa fortune aux organisations pacifistes. Mais Nobel n'est pas suffisamment convaincu du bien-fondé de leur approche. Finalement, il choisit d'affecter toute sa fortune à la création de quatre prix annuels richement dotés dans les domaines auxquels il porte le plus d'intérêt personnel : chimie, physique, médecine et littérature (car il sera toute sa vie un écrivain honnête). Par admiration et affection pour Bertha, juste avant sa mort en 1896, il fonde un cinquième prix pour récompenser celui qui aura le plus fait pour la promotion de réunions sur la paix, ou pour la suppression ou la réduction des armées permanentes.

Grâce à ces deux personnages hors du commun, chaque année le 10 décembre la Paix se glisse par effraction dans tous les médias du monde à l'occasion de la remise solennelle du Nobel de la Paix à Oslo. Ce lieu avait été préféré par le fondateur à Stockholm, capitale du pays dont il était citoyen, mais dont il n'aimait guère le passé guerrier. Même si le choix des récipiendaires est loin d'être toujours convaincant puisqu'on y trouve, par

10. Imhaus (Patrick) *Alfred, Bertha et la Paix*, avant-propos de Bernard Epifanic, Connaissance de la Suède, 2017

exemple, Kissinger ou Arafat, au moins est-il rappelé au monde que la Paix est une valeur essentielle.

Pour en revenir à ces années anciennes qui virent le début de l'attribution des prix Nobel, dont celui de 1905 à Bertha von Suttner, il importe de prendre la mesure de la mobilisation en faveur de la paix qui se fit alors dans tous les pays et dans bien des secteurs de l'opinion. Partout se créent des associations, des sociétés, des ligues, qui comptent des effectifs importants, organisent des réunions, publient des journaux. À l'intérieur des parlements, des partis politiques, des mouvements associatifs ou des églises, des sections pacifistes voient le jour. Bien entendu, ce processus se traduit aussi par de nombreuses réunions internationales. Tous les ans, par exemple, depuis le premier tenu à Paris en 1889, un Congrès international de la Paix, rassemblant des milliers de délégués, se tient dans une grande ville européenne, et même en 1904 à Boston.

Le thème de la paix est suffisamment populaire pour que les gouvernements s'en mêlent de plus en plus près. Depuis les années 1860, certes, des conférences diplomatiques s'étaient tenues sur ce qui peu à peu forma un droit de la guerre, de la création de la Croix-Rouge et la signature d'une convention sur la protection des blessés et des prisonniers jusqu'à l'interdiction de certains armements.

C'est bizarrement le jeune Tsar de toutes les Russies, Nicolas II, qui est à l'origine d'une initiative autrement spectaculaire. Dans un mémorandum publié en août 1898, il invite les

puissances à se réunir pour « mettre un terme aux armements incessants et rechercher les moyens de prévenir les calamités qui menacent le monde entier ». Le pape Léon XIII appuie cette démarche qui, dit-il, s'inscrit dans la défense des valeurs auxquelles est attachée toute la chrétienté

Les chancelleries travaillaient alors avec plus de célérité qu'aujourd'hui. Neuf mois plus tard s'ouvre à La Haye une Conférence diplomatique à laquelle sont représentés tous les États à part entière d'Europe et d'Amérique, mais aussi la Perse, la Chine ou le Japon. Réduction des armements et arbitrages internationaux sont les deux points principaux à l'ordre du jour. Même si un Acte final est signé ainsi que plusieurs conventions ponctuelles, les avancées sont modestes. Une Cour internationale d'arbitrage est créée à La Haye et diverses dispositions précisent et améliorent le droit de la guerre.

Une seconde Conférence se réunit en 1907 qui va adopter une convention sur les droits et devoirs des belligérants, définir le statut de neutralité, remettre en forme tous les textes précédemment adoptés sur les prisonniers, les blessés, les civils ou les armements prohibés.

Les résultats ne sont évidemment pas à la hauteur des espérances. Le point capital de la réduction ou même de la limitation des armements a été soigneusement laissé à l'écart des discussions par la volonté des plus grandes puissances.

Somnambules, comme les a qualifiés l'historien Christopher Clark, les principaux gouvernements européens

marchèrent en moins de six semaines vers le plus grand conflit de l'Histoire. Et les fragiles garde-fous adoptés par les conférences de La Haye sur la Paix volèrent en éclats dès l'origine avec le viol de la neutralité belge et les exécutions de civils par les armées allemandes. Un peu plus tard l'interdiction des gaz et des bombardements aériens fut allégrement bafouée.

Reste que juste avant ce cauchemar, un quart de siècle durant, une forte minorité de la population européenne, y compris dans la classe politique, a eu claire conscience de l'horreur de la guerre et se battit courageusement pour en disqualifier la perspective.

Amère tragicomédie de l'Histoire, vingt ans plus tard, c'est le pacifisme à tous crins des Français et des Anglais qui encouragea et facilita les menées belliqueuses de Hitler.

Après le traité de Versailles aux effets désastreux que l'on sait, la mise en place de la SDN, puis en 1928 le pacte Briand-Kellog, ratifié par 63 pays, qui avait mis la guerre hors la loi, paraissaient pourtant avoir démontré que le pacifisme pouvait devenir autre chose qu'un combat sans cesse perdu. L'installation de régimes autoritaires en Europe après la crise de 29 en décida autrement, et, paradoxe cruel, le *plus jamais ça* des démocraties déboucha sur l'exact opposé du résultat souhaité.

On aurait pu penser que les horreurs infiniment plus terribles encore de la seconde guerre mondiale allaient redonner de la vigueur aux combats pour la paix. D'autant qu'un élément radicalement nouveau était intervenu avec l'apparition des armements

nucléaires. On avait pu en voir quasiment en direct les effets monstrueux à Hiroshima. C'est du reste avant tout sur l'interdiction de ces armes que portèrent désormais les luttes pacifistes.

Les initiatives en faveur du désarmement nucléaire furent nombreuses juste après la guerre, certaines initiées par ceux qui, comme Einstein, avaient contribué à la mise au point des premières bombes atomiques. Mais la guerre froide entraîna presque immédiatement les grandes puissances dans une telle course aux armements qu'aucune mobilisation populaire ne pouvait ni la faire dérailler ni même la ralentir.

Il y eut bien en avril 1950 une initiative spectaculaire qui mobilisa des centaines de millions de citoyens à travers le monde. À l'instigation de scientifiques comme Joliot-Curie, l'*Appel de Stockholm* exhortait les États en termes véhéments à «interdire l'arme atomique». Le texte obtint en France près de quatre millions de signatures, dont, aux côtés de tous les intellectuels communistes ou progressistes du moment, des personnalités aussi diverses que Pierre Benoît, Maurice Chevalier ou encore le tout jeune Jacques Chirac. Le déclenchement deux mois plus tard de la guerre de Corée, puis l'annonce triomphale de la mise au point de la bombe H soviétique reléguèrent dans l'ombre ce qui fut la dernière véritable mobilisation populaire mondiale en faveur de la Paix.

Par une terrible ironie, le pacifisme était ainsi devenu l'un des éléments de la politique d'influence du Kremlin, et il en garda longtemps la marque indélébile.

Il fallut la crise de Cuba en 1962, où l'on crut que l'équilibre de la terreur allait s'effondrer avec l'installation chez Castro de missiles soviétiques pointés sur les États-Unis, pour que la possibilité d'une catastrophe planétaire apparaisse évidente aux dirigeants politiques comme à l'opinion mondiale.

Tourné dans ce sillage, le *Docteur Folamour* du cinéaste Kubrick donna au public une illustration définitive de la folie furieuse en marche en lui faisant frôler une fin du monde éminemment plausible.

La crise de Cuba avait montré aux dirigeants des deux Grands que le cataclysme n'avait été bloqué in extremis que par l'existence d'un duopole nucléaire rendant possible un ultime dialogue, en l'espèce salvateur. C'est forts de cette conviction qu'Américains et Soviétiques réussirent à imposer en 1968 sous l'égide de l'ONU la signature d'un Traité de Non-Prolifération Nucléaire par lequel les pays ne possédant pas la bombe s'engageaient à ne pas chercher à en produire. Traité quelque peu bancal qui réserve l'armement nucléaire aux cinq pays qui en étaient déjà dotés. Seuls l'Inde, le Pakistan et Israël refusèrent de signer.

Surveillées de près par les cinq puissances nucléaires, ces dispositions ont dissuadé un certain nombre de pays qui en auraient eu les moyens de se lancer dans la course au nucléaire militaire. Mais la dissymétrie des engagements de chacun n'était pas tenable sur le long terme. Comme l'on sait, les cinq pays nucléaires sont au fil des années devenus une douzaine, parmi lesquels seule la Corée du Nord s'est

officiellement retirée du traité. Tous engagés à un degré ou à un autre dans des affrontements régionaux, les nouveaux venus ont toutes chances d'être encore moins poussés que les cinq puissances nucléaires « officielles » à se montrer raisonnables.

Les accidents intervenus dans le nucléaire civil à Tchernobyl et Fukuyama ont donné une minuscule idée de ce que signifierait l'usage d'une seule bombe où que ce soit dans le monde.

Depuis le traité multilatéral de 1968, conscients de l'énormité des risques, et soucieux aussi de contenir leurs budgets, Américains et Soviétiques ont signé de nombreux accords bilatéraux – SALT, START et autres – limitant, puis amorçant une décrue de leurs arsenaux respectifs. L'un d'eux, signé en 1987, au début de la perestroïka, était particulièrement important puisqu'il prévoyait l'élimination contrôlée des missiles à moyenne portée, processus qui fut mené à son terme. C'est ce traité FNI dont le président Trump, face à la mise au point vraisemblable par Moscou d'armes interdites, a pris la décision historique de sortir en janvier 2019, relançant avec fracas la course aux armements.

En juillet 2017, on aurait dû se réjouir de la signature dans le cadre des Nations-Unies d'un Traité interdisant toutes les armes nucléaires, par 122 voix sur 192. Malheureusement les non-signataires sont précisément les puissances nucléaires et leurs alliés de l'OTAN et d'ailleurs... Beau succès moral, donc, salué par l'attribution la même année du Prix Nobel à l'ICAN, la nébuleuse d'institutions qui ont porté

avec courage et obstination ce projet jusqu'au bout. Mais, hélas, rien d'autre qu'un rappel solennel à l'opinion mondiale que la planète est au bord d'une catastrophe. Contrairement à la tragédie climatique qui demandera sans doute quelques décennies pour dérouler jusqu'au bout ses conséquences mortelles, cette catastrophe-là peut éclater à tout instant.

Bien entendu, le mot *paix* n'est pas tombé dans les oubliettes. Mais il ne désigne plus désormais qu'une fin de partie dans un conflit local ou régional: la paix au Vietnam, en Yougoslavie, en Irak, en Irlande.... Une paix dont chacun sait le caractère fragile et précaire, et qui souvent apparaît aux réalistes comme à peine plus qu'une trêve.

C'est la Paix avec une majuscule qui est sortie de nos esprits. La Paix comme une utopie, un état sans doute impossible à atteindre, mais qui n'en constitue pas moins une ardente obligation pour tous les humains épris de raison et d'éthique. Trop de désillusions épouvantables ont jalonné la vie de la planète depuis les beaux temps d'un pacifisme qui semblait devoir s'imposer de soi avec les immenses progrès de la technique et de l'éducation. Par ailleurs, l'accroissement continu de la puissance des armements a abouti à ce que la guerre n'apparaisse désormais pas plus maîtrisable par les hommes qu'une monstrueuse éruption volcanique ou la chute d'un astéroïde!

La réalité, c'est que chacun s'est résigné à une telle situation. Terrible régression à laquelle n'arriveraient pas à croire Bertha von Suttner, Nobel, Jaurès et tant d'autres, convaincus

voilà plus d'un siècle que l'humanité trouverait bientôt en elle la force d'en finir avec cet immémorial fléau.

Bref, la Paix est redevenue une vieille lune à qui parfois quelques esprits chimériques se prennent à rêver.

POST-SCRIPTUM

Après avoir lu cet article, Jacques Masurel m'a indiqué, par la note ci-après, que sans être nécessairement en désaccord avec mon approche pour le moins pessimiste, il jugeait souhaitable d'introduire dans le débat quelques éléments d'espoir.

Il a, bien sûr, raison. Comme lui, je suis convaincu qu'il nous faut garder en tête des réflexions comme celles de Teilhard de Chardin qu'il cite ci-après. Ou bien de Spinoza: *la paix n'est pas l'absence de guerre, c'est une vertu, un état d'esprit, une volonté de bienveillance, de confiance, de justice*. Je pense aussi comme lui que, malgré les suites à ce stade peu encourageantes de l'application par les États du Traité de Paris sur le climat, les initiatives fortes qui se multiplient de la part des collectivités locales ou bien la mobilisation imprévue des jeunes en faveur de la lutte climatique, commencent à faire bouger les lignes.

M.B.

Tout cela peut paraître bien inquiétant. Pour ne pas désespérer il nous faut voir plus loin. Un penseur comme Teilhard de Chardin peut nous y aider:

«La raison dernière pour laquelle les hommes laissent voir encore aujourd'hui – en ce moment même – une si pénible

impuissance à s'accorder, la raison pour laquelle entre eux la guerre paraît toujours si menaçante, ne serait-ce pas, au fond, qu'ils n'ont pas encore suffisamment exorcisé en eux le démon de l'immobilisme ? Le malentendu secret qui les oppose, à toutes les tables de conférence, ne serait-ce pas, tout simplement, l'éternel conflit de la stabilité et du mouvement ? Le schisme entre une moitié du monde qui bouge et une autre qui ne veut pas avancer ? La foi en la paix : elle n'est possible, elle n'est justifiable, ne l'oublions pas, que sur une terre où domine la foi en l'avenir, la foi en l'homme.¹¹ »

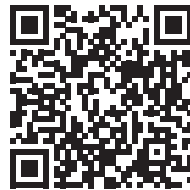
Nous aimerions ajouter à ce lumineux témoignage de foi en l'avenir qu'aujourd'hui, le défi global que représente pour l'humanité le réchauffement climatique va sans tarder l'obliger à dépasser le jeu des palabres officielles pour construire une nouvelle forme de cohésion, une véritable paix. Une paix qui ne sera pas comme on aurait tendance à le croire le contraire

de la guerre mais une forme sublimée de celle-ci.

Bilatéralisme, multilatéralisme et maintenant ce que l'on pourrait nommer une forme de cohésion tendue, cimentée par la volonté commune de surmonter un défi collectif.

Jacques Masurel,
rédacteur en chef de Noosphère

Pour aller plus loin



https://www.teilhard.fr/etre_artisans_de_paix

Teilhard.fr / dossiers / histoire et société

11. T 5 - Avenir de l'homme page 196

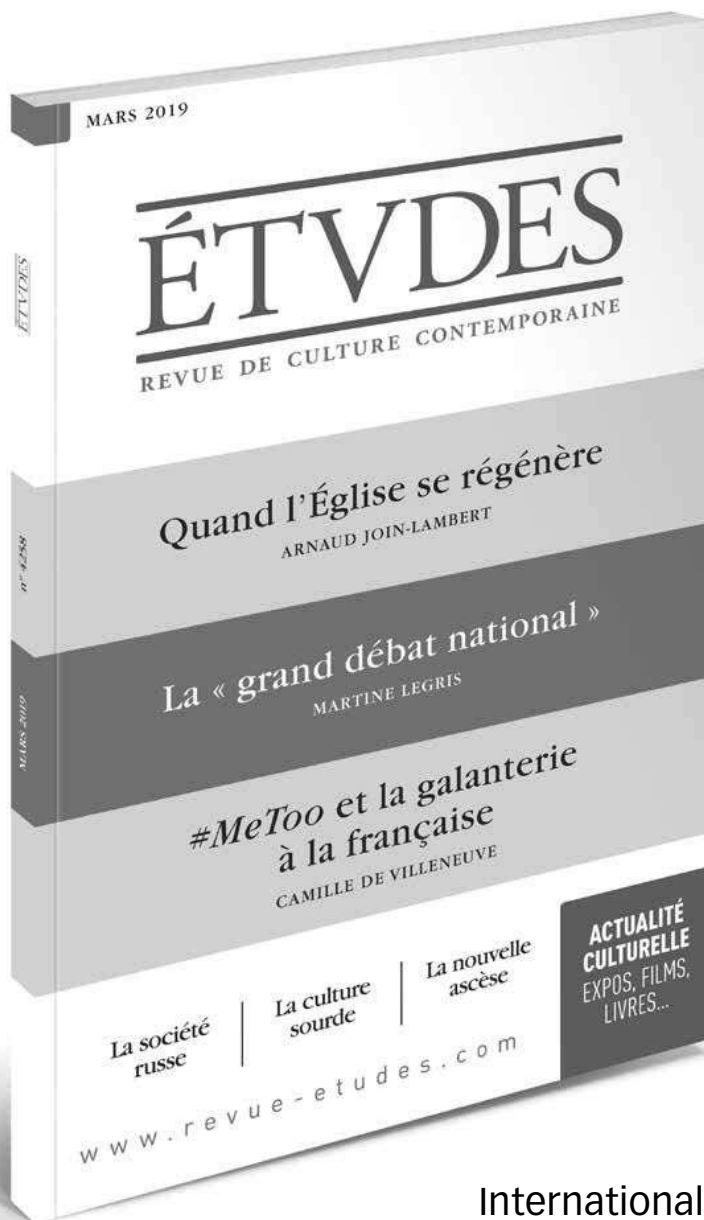
DÉCOUVREZ LA REVUE

ÉTUVDES

REVUE DE CULTURE CONTEMPORAINE

Revue intellectuelle
fondée en 1856
par les Jésuites
et dont l'audience
et l'influence
dépassent largement
les cercles
catholiques,
ÉTUDES mérite
d'être connue plus
que de nom !

MARS 2019



International,
Société, Culture, Religion...
Les grands sujets d'aujourd'hui
et de demain sont chaque mois dans **ÉTUDES**

Retrouvez-nous en librairie ou sur www.revue-etudes.com

Le trafic maritime au cœur de la Noosphère

Le trafic maritime est un bel exemple de la Noosphère en action telle que l'a décrit Pierre Teilhard de Chardin. Des routes toujours plus nombreuses que l'homme trace à la seule force de sa pensée et de son esprit d'aventure, de découverte, d'échanges et de progrès.

Quand le père Pierre Teilhard de Chardin embarque dans les années trente à bord d'un paquebot pour emprunter le Canal de Suez et rejoindre la Chine, 5000 bateaux de commerce passent chaque année par cet axe maritime entre Méditerranée et Mer Rouge. Un chiffre record pour l'époque.

En 1948 la Compagnie du Canal de Suez annonçait fièrement franchir la barre des 8000 navires. Aujourd'hui, on en compte près de 18000 sur un canal qui a du être élargi et même doublé en 2015 pour permettre une meilleure fluidité d'un trafic qui ne cesse d'augmenter. Le phénomène est le même à Panama, où l'autre canal de Ferdinand de Lesseps a permis cette année à 14000 coques de relier l'Atlantique au Pacifique. Elles n'étaient que quelques centaines il y a un siècle.

Il circule à l'heure actuelle sur toutes les mers du globe un peu plus de 93000 navires de commerce. Une flotte impressionnante de navires gaziers, céréaliers, pétroliers, vraquiers et autres ferries et caboteurs en tous genres qui sillonnent la planète environ 15 millions de fois

par an. On compte parmi eux près de 5000 portes-conteneurs transportant quelques 750 millions de conteneurs remplis de marchandises. Au total, on estime à 1,6 millions le nombre de liaisons effectuées en un an par ces seuls cargos. Ce va-et-vient quotidien et régulier augmente chaque année un peu plus et chaque année densifie un peu plus la toile d'araignée que représente le trafic maritime autour de la planète.

En 2019, un observateur qui resterait perché une journée entière sur le plateau de La Hague, en Normandie, pourrait voir passer sur la ligne d'horizon plus de 800 navires. Des bateaux de commerce « montants » ou « descendants » le « rail des Casquets », un dispositif de séparation du trafic maritime mis en place pour réguler la navigation en Manche. Il y a un siècle, ce même observateur n'aurait vu passer au cours de cette même journée que quelques dizaines de navires... et encore, si le temps le permettait. Il y a 500 ans, il aurait dû patienter un ou deux mois pour en voir évoluer quelques unités, à la belle saison uniquement. Il y a 2500 ans, une voile ou deux, probablement tous les trois à

quatre ans, se risquaient sur ce même horizon.

« MEMBRANE PENSANTE » ET VIVANTE

Ce flux en constante progression et accélération ne pouvait laisser indifférent le formidable observateur qu'était le père Teilhard de Chardin. Habitué très tôt à naviguer d'Europe en Chine, de Chine en Afrique et d'Afrique en Amérique, le scientifique et ecclésiastique souligne d'ailleurs très vite dans ses écrits et à plusieurs reprises cet « étonnant système de routes marines qui se forme sous nos yeux .../...qui enserrent chaque jour d'avantage la face de la Terre ».

Porté par une vision géniale et prophétique de l'homme et de sa place dans l'Univers, il s'est toujours refusé à n'y voir que de simples « voies utilitaires et commerciales ». Dans un formidable élan dynamique qui caractérise toute sa pensée, il décrit ce qu'il appelle des « pulsations éthérées » qui ne sont, selon lui, rien de moins que la « création d'un véritable système nerveux de l'humanité ». Et il n'a pas tort : ses mots tombent justes et raisonnent d'une troublante et rationnelle évidence, pour peu que l'on prenne un peu de recul.

Je me souviens étant jeune et étudiant avoir lu quelques phrases de Pierre Teilhard de Chardin dans un ouvrage philosophique lui étant consacré. J'avais entendu parlé de lui dans un cercle familial puisque mon grand-oncle, Max Bégouën, était son ami

autant que l'un de ses admirateurs, mais j'ignorais au fond presque tout de sa pensée.

Ses mots résonnèrent pourtant d'une vibration particulière et tout à fait nouvelle chez moi. Leur association, inhabituelle et originale à mes yeux, me parut non seulement puissante et poétique mais aussi et surtout lumineuse. Je n'avais sans doute pas bien compris alors toute la signification des écrits de ce jésuite pas comme les autres, un peu ardu pour le jeune homme que j'étais, mais à la fin des années quatre-vingt, à l'heure des tous premiers balbutiements d'Internet, je me souviens que sa description de cette « membrane pensante » recouvrant la Terre m'avait frappé. Elle devait durablement me marquer.

UN PROCESSUS EN MARCHÉ

Journaliste depuis plus de 25 ans, écrivant dans bien des domaines d'activités et notamment pour un journal spécialisé dans l'actualité du commerce maritime (Journal de la Marine Marchande), je peux dire en effet qu'elle n'a cessé de me poursuivre et de s'imposer à moi en bien des aspects de ma vie professionnelle.

En reportage sur le port du Havre ou sur le pont du Queen Mary 2 traversant l'Atlantique, sur la passerelle d'un ferry écrasé par la lumière de Méditerranée ou sur celle d'un cargo enserré dans les glaces de la Mer du Nord, partout cette image d'une toile en train de se tisser d'un point à l'autre de la terre grâce à la curiosité, l'opiniâtreté

et à l'ingéniosité des hommes s'est imposée à moi. Une toile sensible qui se construit en même temps qu'elle disparaît dans les éphémères sillons d'écume blanche que laisse derrière lui chaque navire. Traces fragiles et donc quasi invisibles.

Mais une toile d'une force dynamique considérable qui, grâce aux moyens de communication modernes, est enfin bien matérialisée et éclaire donc d'un jour nouveau la vision prophétique de Teilhard. Une simple visite sur les cartes maritimes en ligne ou les sites spécialisés permet en effet de constater en temps réel, toutes ces routes et ces navires qui se croisent. Un processus d'échanges et de rencontres en mouvement, en réalité fort ancien, qui remonte aux toutes premières embarcations néolithiques, et que l'on appelle commerce international. Un processus que nous pouvons trouver, comme le souligne Teilhard, « naturel et banal », occupé que nous sommes dans notre quotidien, mais qui ne l'est évidemment pas. Car ce réseau de voyages, de visites, de rencontres au fil de routes toujours plus longues et régulières ce sont ces « pulsations éthérées » décrites par Teilhard de Chardin et qui font battre le cœur de la Noosphère.

IMPERCEPTIBLES PIROGUES...

Appréhender la pensée de Teilhard nous pousse inévitablement à faire un voyage spatio-temporel. C'est au fond zoomer et dézoomer dans le temps et l'espace, un peu comme nous le ferions au cours d'une recherche sur

Google Earth, pour mieux constater et comprendre l'évolution de l'homme à travers les âges. Tentons un instant l'aventure.

Il y a 10 000 ans, les premiers mouvements maritimes furent à l'image de la vie, timides et fragiles, similaires à ceux d'une plante en formation ou d'un être qui vient de naître. Vu de l'espace, ils sont imperceptibles et il frémissent seulement le long des côtes entre continents et îlots. Comme la pointe d'une feuille qui sort par à-coups de sa coque ou un cil qui se déploie au coin de l'oeil, les premières embarcations, de simples pirogues taillées dans des troncs d'arbres, se muent lentement et difficilement pour porter deux ou trois, bientôt quatre ou cinq hommes, d'un littoral visible à un autre. Et alors qu'au fil des millénaires qui passent, le nombre de pirogues augmentent, que leurs lignes s'effilent, les distances parcourues progressent. L'homme fend les vagues plus efficacement et se déplace plus loin et plus souvent. Vu du ciel, les îlots côtiers attirent alors l'homme comme l'aimant fait converger à lui les minuscules particules d'une limaille de fer. La mer Méditerranée, pour ne prendre que notre « Mare Nostrum », en plus d'être une réserve alimentaire indispensable à la survie des populations qui la bordent, devient aussi une force d'attraction essentielle et fondamentale en terme de communication entre les hommes.

Ce sont les premiers fils d'une toile naissante qui se tendent lentement et ils jettent les bases, déjà, des premiers

liens commerciaux. A la fin de l'époque préhistorique, le corail trouvé sur les plages du sud de l'Italie comme du nord de l'Afrique ou de ceux l'actuelle Turquie, fascine les hommes qui le recherchent et s'en servent déjà comme une monnaie d'échanges.

Plus tard, dès le Ve millénaire AVJC, les peuples néolithiques se passionnent aussi pour l'Obsidienne. Voilà « l'or noir » de l'époque, pierre volcanique tranchante comme du verre, brillante comme de l'eau et sombre comme l'inconnu que l'on va extraire sur l'île de Pantelleria mais aussi à Lipari ou encore en Sardaigne. Grâce à l'Obsidienne les premières liaisons maritimes, aussi régulières que possible, se construisent, pirogue après pirogue.

Il faut atteindre le IVe millénaire AVJC pour que l'homme réussisse à passer le cap de ce simple et timide cabotage primitif. Poussé par une soif grandissante de navigation et de découverte, il construit des bateaux à coque plate, mués par une voile. De quoi caboter un peu plus efficacement, un peu plus longtemps et un peu loin. On transporte alors de l'huile, du vin, du blé...

Au troisième millénaire AVJC une étape décisive est franchie, celle des bateaux charpentés à coque « sombre et creuse, remplie de richesses » comme le décrira plus tard, non sans jalousie et agacement, Homère dans l'Odyssée. Ils sont véritablement les premiers navires de commerce de l'Histoire et ont les cales remplies de matières premières en tous genres

comme de produits manufacturés, des cargaisons de 100 à 150 tonnes, énormes pour l'époque. Grâce à ces navires, les phéniciens donnent naissance aux premières grandes routes du commerce international maritime. Ils relient alors Beyrouth, Sidon, Tyr et Byblos, leurs ports d'attache, à Rhodes, Chypre, Malte, la Sicile, la Sardaigne, Carthage, le sud de la Gaule et même la côte Atlantique espagnole, au delà des « colonnes d'Hercule » (détroit de Gibraltar), à 4000 km de leur point de départ. De là, ils ouvrent au VIIIe siècle AVJC d'autres routes commerciales en Atlantique, dont celle de l'Étain, vers la Cornouaille anglaise et la Bretagne, ou de l'Or vers la Corne de l'Afrique. Épopée formidable qui nécessitait trois années de navigation et qui reposait sur une pratique commerciale « à l'aveugle ». Après avoir repéré un littoral habité et à portée d'atteinte, les navigateurs orientaux déposaient à la fin de la journée leurs marchandises sur le sable d'une plage puis regagnaient, la nuit tombée, leurs navires. Au petit matin, ils retournaient sur la plage voir ce qui en échange de leur marchandise avait été déposé. Si le troc ne satisfaisait pas à l'une ou l'autre des parties, rien n'était touché et chacun retournait, sans jamais se croiser, à sa base pour une nuit supplémentaire. Sans échanger un mot ou un regard, par tâtonnement et par un échange bien compris, la transaction était ainsi affinée, la confiance s'installait et le lien commercial se nouait. Et voilà comment la « Mare Nostrum », est devenue, petit à petit, un carrefour commercial, une toile reliant les continents entre eux.

TOUT S'ACCÉLÈRE

Comme au temps des premières pirogues, rien n'arrête la dynamique bien vivante du voyage et de la découverte. Au XVI^e siècle, une nouvelle étape décisive dans l'accroissement des liaisons maritimes est franchie. Tout s'accélère encore. Si les navires restent à voile, ils sont plus gros, plus imposants et naviguent plus aisément de nuit. Ils relient ainsi l'Europe à l'Amérique, à l'Afrique et à l'Asie avec des cargaisons pouvant avoisiner les 1500 tonnes. Avec eux, la toile du commerce international fixe des points et des lignes sur tous les continents. C'est le temps des premiers « traités de nautique » tels que celui de l'espagnol Pedro de Medina, « Arte de navegar », que l'on enseigne d'un bout à l'autre de l'Europe et des Nouveaux Mondes.

La gestion des marchandises, la comptabilité des chiffres, l'idée d'accroissement et finalement l'élaboration d'une vision mathématique du monde s'imposent et modifient déjà la société des hommes, où qu'ils se trouvent. Le prudence qui caractérise plus que jamais l'homme moderne donne aussi naissances aux premières assurances et permet une vision toujours plus rationnelle des échanges internationaux.

C'est alors qu'à l'instar des premiers Phéniciens, de grands marchands s'enrichissent et ont pignons sur ports. Ils établissent aux quatre coins du globe des « chargés d'affaires » pour s'assurer de la bonne circulation et commercialisation de leurs

marchandises. Là encore, la confiance entre les hommes est véritablement la seule garantie d'un commerce qui reste la proie de bien des aléas. Pourtant, le « grand négoce » acquiert une telle puissance et une telle force qu'il devient digne des plus grandes charges et honneurs. L'armateur est anobli par les monarques où qu'il se trouve. Le normand Ango devient le conseiller et ami de François I^{er} et il se dit aux abords des falaises de Dieppe que son pouvoir est plus étendu que celui du roi de France.

Le Grand Négoce par voie maritime n'est pas seulement vu comme un facteur d'enrichissement ou un levier de rayonnement, il est aussi un moteur de la connaissance et de l'intelligence. Il permet la découverte de nouvelles terres, de nouvelles routes, de nouvelles richesses, de nouveaux savoirs. L'homme part à la conquête du globe pour mieux le comprendre. Le XVIII^e siècle devient celui des grandes découvertes, biologiques, archéologiques, paléontologiques, minéralogiques, ethnologiques... que sais-je encore.

Nouvelle accélération au XIX^e siècle avec l'apparition de la vapeur qui fait faire au commerce maritime un boum sans précédent. C'est l'âge de fer du trafic maritime qui ouvre des possibilités nouvelles sur des routes nouvelles, toujours plus rapides et par presque tous les temps. La notion de navigation saisonnière disparaît pour laisser place à une nouvelle dimension, celle de la vitesse. Plus rapide, la navigation maritime est dopée par une mécanisation de

plus en plus régulière et fiable qui permet à toujours plus de bateaux d'être construits dans une même année. Plus de vitesse et plus de navires, c'est un réseau d'échanges qui se resserre et donc plus d'hommes et de marchandises transportées. Un flux qui se densifie et se complexifie, qui s'accélère surtout au début du XX^e siècle sous les yeux et les pieds du voyageur que fut Teilhard de Chardin dans les années 30, quand il embarquait à bord d'un paquebot capable, au mieux d'emporter, un millier de passagers.

LE FEU DE L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE

Aujourd'hui, au moment où j'écris ces lignes, les portes-conteneurs transportent 20 000 « boîtes » en une seule cargaison et certains paquebots embarquent près de 8000 personnes sur un même trajet. Des bateaux qui bientôt seront en partie mués par des turbines à « vent », sorte de voiles rigides, ou bien même, plus révolutionnaire encore, par leur propre déplacement grâce à l'énergie des bulles d'air qui se forment sous leur coque. Des ingénieurs y travaillent comme d'autres, dans le port du Havre, spécialistes en Intelligence Artificielle, réfléchissent à faire gagner quelques secondes à un conteneur qui ne met déjà que 3 minutes et 12 secondes à être débarqué et traité par les services douaniers et portuaires. Conteneur qui vient du bout du monde après s'être rempli goutte à goutte de marchandises, comme le ru gonfle la rivière et la rivière gonfle l'océan. Puis, arrivé à bon port, le voilà qui se vide, une

nouvelle fois, goutte à goutte, pour s'écouler et imprégner d'autres canaux de distribution.

Et c'est ainsi qu'en quelques jours seulement, l'objet que je commande en ligne auprès d'un vendeur que je ne connais pas, à l'autre bout du monde, au Japon, arrive sans hésitation à ma porte après avoir fait vibrer mon téléphone portable et traversé trois océans et deux mers. Ainsi, à l'instar des Phéniciens du premier millénaire AVJC, la confiance entre l'acheteur que je suis et un vendeur que je ne connaîtrais jamais s'est établie et une transaction s'est effectuée à « l'aveugle ». Le tout sur la seule foi d'une réputation en ligne, elle même évaluée par de parfaits inconnus...

Imagine t-on, depuis les premières pirogues chargées de quelques branches de corail, la somme de pensées, d'intelligences, de réflexions, d'efforts et d'énergie qu'il a fallu à l'homme pour en arriver là et rendre cela possible ? Elle est colossale autant que silencieuse et brillante comme le fut la première feu maîtrisé par l'homme il y a 400 000 ans.

Ce feu, au cœur des cavernes comme aujourd'hui des salles des machines, a permis au fil du temps à l'homme que nous sommes de se réchauffer, de s'éclairer, de se signaler, de se protéger, de communiquer, de confectionner pour finir par lui donner l'énergie nécessaire pour se mouvoir sur terre, sur mer et dans les airs.

C'est ce même feu dont le génie de Pierre Teilhard de Chardin nous

parle comme aucun autre: «L'homme depuis les premières traces d'outils et de feu que nous connaissons n'a jamais cessé de tisser, peu à peu, par dessus la vieille Biosphère, une membrane continue de pensant tout autour de la Terre: la Noosphère.»

Sur terre comme sur mer, dans les airs comme dans l'espace, la science, petite sœur de la pensée, elle même fruit de l'intelligence et de la sensibilité humaine, est en mouvement et en marche au sein de cette Noosphère. Et elle ne s'arrêtera pas...

Léonard Lièvre

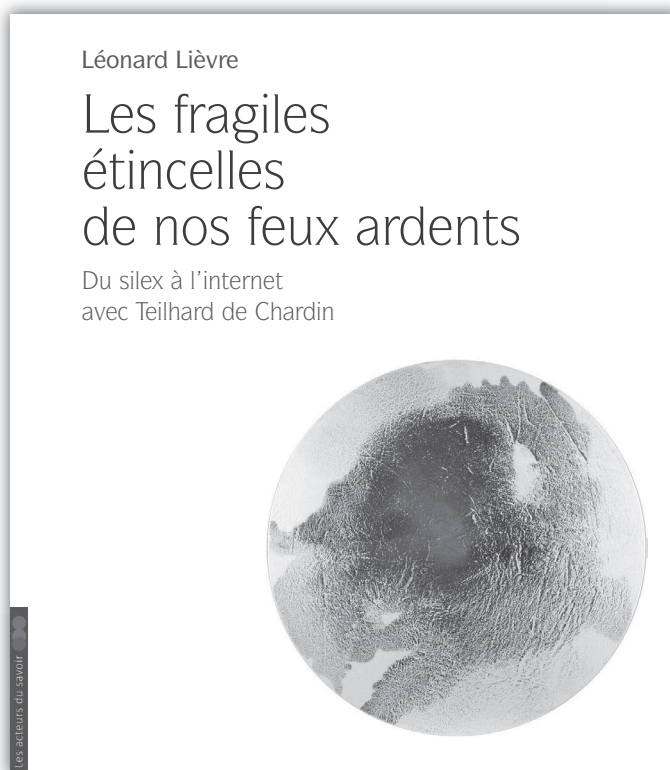
Pour en savoir plus



https://www.teilhard.fr/comprendre_la_noosphere_de_pierre_teilhard_de_chardin

Teilhard.fr / dossiers / histoire et société

En vente en toutes librairies, le livre de Léonard Lièvre



La solidarité, ses différentes facettes au sein de la vie en société

Il y a quelques mois, un groupe de réflexion de l'antenne parisienne de l'association des Semaines Sociales de France (SSF) s'est intéressé à la question: «**La solidarité peut-elle devenir un facteur de développement de la société?**»

Question banale et réponse positive évidente. La solidarité est une forme d'union, l'union fait la force, et la force peut faire évoluer la société. La solidarité est donc bien l'un des facteurs du développement social. Le chrétien arrive à la même conclusion, mais par une autre voie puisque la solidarité est l'une des composantes de l'Amour et que, dans le monde, l'Homme ne peut progresser que par l'Amour.

Dès les premières réunions, le groupe a compris qu'il était impossible de répondre à la question, tant étaient différentes les perceptions personnelles et spontanées de chacun des partenaires. Un sondage, effectué auprès d'une centaine de personnes, a conduit aux mêmes conclusions.

Le groupe a ainsi été conduit à la conclusion que la solidarité entre partenaires se devait d'être abordée au travers de deux filtres simples: d'une part, absence/présence de contrat, et d'autre part, égoïsme/altruisme de la relation. Quatre formes de relations

sont alors apparues, au sein desquelles émergent les conséquences des prises de décision relatives à la solidarité.

Les travaux du groupe de réflexion sont disponibles sur le site www.teilhard.fr, dans la rubrique **DOSSIERS / Economie et Société**. Six documents sont disponibles en téléchargement:

- 1- Fondements de la solidarité et critères de classement.
- 2- Investissement solidaire, facteur de développement de la société.
- 3- Naissance de la solidarité selon le droit, du "Bien commun" originel à l'impôt de solidarité.
- 4- Solidarité au sein des différences culturelles.
- 5- Prise en compte de la solidarité dans les instances internationales.
- 6- Développement de la solidarité dans la Création.

Chantal Amouroux

Pour en savoir plus



https://www.teilhard.fr/la_solidarite_peut_elle_etre_un_facteur_de_developpement_0

Science et technologies

Le dernier colloque de Teilhard :

The unity of knowledge,
Columbia University, 27-30 octobre 1954

Jacques Printz,

*Professeur Émérite du Cnam, Professeur associé à l'Université Catholique de Lille,
Professeur invité aux Facultés Jésuites, Centre Sèvres, Paris – Chaire Teilhard
de Chardin.*

1954

Cette dernière année pleine de la vie de Teilhard débute avec la parution d'un opuscule intitulé *Un sommaire de ma perspective « phénoménologique » du monde – Point de départ et clef de tout le système*. Il figure dans le Tome XI des Œuvres Complètes, *Les directions de l'avenir*. C'est un texte dense de cinq pages daté de New York, 14 janvier 1954.

En exergue, Teilhard nous rappelle un élément fondamental de son credo : « Il existe, se propageant à contre courant à travers l'Entropie, une dérive cosmique de la Matière vers des états d'arrangement de plus en plus centro-complicqués (ceci en direction ou à l'intérieur d'un « Troisième Infini », l'Infini de complexité, aussi réel que l'Infime et l'Immense). Et la conscience se présente expérimentalement comme l'effet ou propriété spécifique de cette

Complexité poussée à des valeurs extrêmes. »

Il ne sait pas encore que quelques mois plus tard, fin octobre, il va rencontrer quelques uns des plus grands savants qui nous ont aidé à repenser de fond en comble notre compréhension de la nature et à mathématiser la complexité qui fait son entrée dans la science avec l'invention des ordinateurs.

On ne reviendra pas sur l'importance de la complexité pour Teilhard, mais dans son milieu il est le seul à en percevoir l'importance. 38 ans plus tard, dans une allocution au colloque *The emergence of complexity in Mathematics, Physics, Chemistry and Biology*, Académie Pontificale, 27-31/10/1992, Jean-Paul II déclarera : « L'émergence du thème de la complexité marque probablement, dans l'histoire des sciences de la nature, une étape aussi importante que le fut l'étape à laquelle a été attaché

le nom de Galilée, alors qu'un modèle univoque de l'ordre semblait devoir s'imposer. La complexité indique précisément que, pour rendre compte de la richesse du réel, il est nécessaire de recourir à une pluralité de modèles¹²». Quel magnifique hommage posthume rendu à Teilhard!, mais personne ne parlera de Teilhard à cette occasion.

Cette « clef de tout le système » s'inscrit dans la logique du *Phénomène Humain*, puis dans celle de l'ultime tentative de publication, *La place de l'Homme dans la Nature*, également avortée, dont elle est la quintessence pour éclairer ce « Milieu divin » dont Teilhard nous parle sans relâche. Ce que nous propose Teilhard est un mode de raisonnement, une inférence qui précède l'assentiment pour reprendre les termes de John Henry Newman, le « Grand Cardinal » dont Teilhard connaît les œuvres depuis son séjour à Hastings. D'abord le phénomène, les faits, puis les conséquences logiques du phénomène.

L'assentiment pour reprendre les termes de Newman dans la *Grammaire de l'assentiment*, est ce sentiment d'évidence qui transcende le raisonnement. Pour donner un exemple que Newman n'a pas connu mais qui a impressionné le jeune Teilhard, prenons le cas de l'« hypothèse » atomique qui cesse d'être une hypothèse au début du xx^e siècle. Personne n'a jamais vu un atome, ils sont trop petits, de l'ordre de 0,1 nanomètre;

12. Jean-Paul II pense certainement ici à la domination de la néo-scholastique qui au final a fini par éteindre toute initiative, à laquelle Teilhard s'est heurté de façon frontale dans sa jeunesse.

un millilitre d'eau contient 33 mille milliards de milliards de molécules d'eau H₂O qui elle-même compte 18 nucléons. Même avec un microscope à « effet tunnel » nous ne voyons pas les atomes. Ce que nous voyons, à notre échelle, est une interprétation d'une entité que nous assimilons à un atome par un effet d'amplification. Si l'amplification n'est pas fidèle, ce que nous « voyons » est un leurre. Certains phénomènes macroscopiques comme le mouvement brownien ou l'effet photoélectrique sont totalement inexplicables sans cette hypothèse atomique. L'assentiment est donc le fruit d'un raisonnement, et inversement, sans raisonnement, pas d'assentiment, juste de la crédulité, un autre nom pour la magie. L'accumulation des données expérimentales fait que la probabilité que l'hypothèse atomique soit fautive est tellement petite qu'elle équivaut à une certitude dans notre monde. Les nombres correspondants ont été qualifiés d'« inaccessibles » par le mathématicien Émile Borel, dans ses livres *Le Hasard*, 1911, et *Les Nombres inaccessibles*, 1952, une grande figure du calcul des probabilités.

Ce que Teilhard pratique, sans le dire explicitement, est une des modalités de l'inférence fondée sur des modèles. Pour être intéressant, un modèle doit posséder deux caractéristiques principales : 1) Il doit permettre de décrire exactement la réalité physique qui lui a donné naissance ; et surtout : 2) Il doit permettre de faire des prédictions vérifiables. Lorsque de Broglie écrit, en intégrant deux formules découvertes indépendamment : $E = m \times c^2 = \hbar \times \nu$ qui établissent la dualité onde/particule,

ce n'est pas qu'une simple combinatoire, cela signifie que l'on va pouvoir observer des interférences avec des faisceaux d'électrons, et du coup faire des microscopes électroniques. L'hypothèse de Broglie est un modèle.

Dans un modèle, il y a donc trois choses : 1) une phénoménologie c'est-à-dire des faits, 2) une description qui est une traduction en langage mathématique, suivant en cela le précepte de Galilée « Le grand livre de l'Univers est écrit en langage mathématique », et 3) une interprétation capable de prédire, c'est-à-dire nous permettre de « VOIR » ce que sans le modèle nous n'aurions jamais vu.

Dans son langage à lui, rapporté par un de ses biographes¹³, von Neumann disait, en forme de boutade, que : « Il y a probablement un Dieu car beaucoup de choses sont plus simples à expliquer s'il y en a un que s'il n'y en a pas ». Dans le *Phénomène Humain*, les trois dernières lignes de l'ouvrage disent : « En présence de tant de perfection dans la coïncidence, même si je n'étais pas chrétien, mais seulement homme de science, je crois que je me poserais la question. », et pour Teilhard une façon de renouveler l'idée « vieille et traditionnelle de la révélation » comme il nous le dira en conclusion de son opuscule de 1954. Un pur assentiment, dans le langage de la science d'aujourd'hui.

13. N. Macrae, *John Von Neumann: The Scientific Genius Who Pioneered the Modern Computer, Game Theory, Nuclear Deterrence, and Much More*, 1999; la citation est à la page 379.

LA DÉCOUVERTE DU COLLOQUE *THE UNITY OF KNOWLEDGE*

C'est une histoire étonnante qui mérite d'être comptée succinctement.

Teilhard de Chardin a croisé John von Neumann à l'occasion d'un colloque organisé pour le deuxième centenaire de l'Université Columbia où Teilhard était *Lecturer*, en même temps qu'à Harvard, deux institutions prestigieuses de la Ivy League. Le colloque était consacré à *The unity of knowledge*, thème qui lui était cher. Teilhard allait décéder quelques mois plus tard, le 10 avril 1955; quant à von Neumann, les prémisses du cancer qui allait le tuer étaient peut-être déjà là, cancer diagnostiqué durant l'été 1955. Il décédera le 8 février 1957 à l'âge de 53 ans, après s'être converti au catholicisme.

Gérard Donnadiou, ignorait cette conversion mais il avait le souvenir de cette rencontre que pour ma part j'ignorais, nous en avons parlé dès nos premiers contacts. Je connaissais le thème de cette conférence remarquable car son texte figure dans les Œuvres complètes de von Neumann¹⁴, mais sans mention du colloque de Columbia, ni bien sûr de Teilhard, et encore moins de sa conversion au catholicisme.

Savoir ce qui avait ou aurait pu se passer entre eux, si tant est qu'il se soit même passé quelque chose, était une vraie bonne question, mais en l'absence d'information précise, un moteur de recherche avec comme mots clés

14. Dans le Vol. VI, sous le titre *Method in the physical sciences*.

Teilhard de Chardin / von Neumann va donner des milliers de références inexploitées dont certaines peuvent même nous conduire vers des sites hautement fantaisistes ou tout simplement des fausses pistes¹⁵. Cela montre que les analyses de textes à partir de moteurs de recherche qui fonctionnent sur des mots clés n'atteignent pas la sémantique, ce que l'on sait depuis longtemps. Il y a de nombreuses expressions synonymes qui signifient la même chose qui par définition leur échappent, sans parler de figures stylistiques plus complexes comme les oxymores. Ce qui m'intéressait était de savoir ce qu'ils auraient pu se dire compte tenu de leurs trajectoires respectives, sachant par ailleurs qu'ils s'ignoraient l'un l'autre. Teilhard était interdit de publication, donc ses idées ne circulaient que dans son réseau de relations, quant à von Neumann il avait des réponses aux questions et/ou interrogations de Teilhard, compte tenu de son spectre de préoccupations particulièrement large dont certaines comme la

15. Juste pour donner un exemple, je suis tombé sur un site <https://sniadecki.wordpress.com/les-scientistes/> où on peut lire ces propos incroyables : « Teilhard de Chardin (1881-1955), fanatique de l'aliénation à la toute puissance de la Bombe », et un peu plus loin : « La perte d'humanité et de sens chrétien du Père jésuite Teilhard de Chardin a été fort bien analysée par Bernard Charbonneau dans son ouvrage *Teilhard de Chardin, prophète d'un âge totalitaire*, paru en 1963 que nous vous invitons à lire également à cette occasion, etc. ... ». Pour qui connaît un tant soi peu Teilhard, c'est de la haute fantaisie, mais ça se trouve sans aucune difficulté. C'est du même acabit que les propos de D. de Gramont sur Teilhard dans *Le christianisme est un transhumanisme*.

complexité et l'énergie recoupaient celles de Teilhard, bien que dans des registres différents ; mais encore fallait-il qu'elles puissent lui être posées. Ses études sur la complexité et l'architecture des ordinateurs – après son grand ouvrage de 1944 sur la théorie des jeux et l'économie – qui allaient l'occuper jusqu'à sa mort, étaient pour la plupart classifiées, donc inaccessibles. Les conférences Macy's qui s'étaient déroulées de 1946 à 1953 à New York, avant l'arrivée de Teilhard, avec von Neumann et Wiener comme figures centrales, avaient peut-être été portées à la connaissance de Teilhard, car en large recouvrement avec ses préoccupations, mais il n'y en a pas trace dans ses écrits accessibles, et le nom de von Neumann n'y est pas mentionné, alors que celui de Wiener l'est dans ses derniers écrits.

Ce n'est que très récemment, à partir d'une information précise via l'article de J-P. Dupuy paru dans le N°33 de la revue *Teilhard aujourd'hui*, mars 2010¹⁶, dont G. Donnadiou s'est souvenu entre temps, que je suis allé chercher une référence sur l'université Columbia avec la mention "*Unity of knowledge/science*", et que j'ai pu précisément cibler le colloque de 1954, également mentionné dans le livre de Jacques Arnould, *Teilhard de Chardin*, et identifier les participants, dont von Neumann, Bohr, Weyl et quelques autres gros calibres, mentionnés par J. Arnould, sans plus. Jean-Pierre Dupuy, bon connaisseur de la cybernétique et

16. **Introuvable** sur le Net, mais disponible sur papier à l'Association des Amis de Teilhard de Chardin.

des travaux de von Neumann, et de son génie protéiforme, s'était posé la question: qu'ont-ils pu se dire durant ces quatre jours?! Mais aucune mention des actes du colloque.

À partir de là, j'ai pu me procurer sans difficulté le livre *Pursuing the unity of science*, publication récente de 2016, avec en sous-titre *Ideology and scientific practice from the Great War to the Cold War*, qui mentionne ce colloque, grâce auquel j'ai pu cibler précisément l'éditeur des actes du colloque de 1954, Lewis Leary, inconnu jusqu'alors, et pu trouver un libraire aux États-Unis, vendeur de livres d'occasion – mon exemplaire est un livre de bibliothèque qui a été déclassé, avec la fiche de ses 8 lecteurs, dont le dernier en 1978!!! – dans lequel il y a toutes les communications des conférenciers de ce colloque, dont celle de von Neumann *Method in the physical sciences* replacée dans son contexte.

L'article de J-P. Dupuy qui parlait de von Neumann a été l'élément déclencheur, mais sans la mémoire humaine de G. Donnadiu qui s'en est souvenu, car le titre exact *Fabriquer de l'auto-organisation*, ne laisse rien présager d'un contact von Neumann/Teilhard, donc inexploitable par les moteurs de recherche, toute recherche n'aurait débouchée que sur de la combinatoire insignifiante. À partir de là, tout a été simple, et sans le Web, je n'aurais jamais pu trouver dans un délai d'à peine deux mois les deux ouvrages mentionnés, dont le second était le but de ma quête, et me les faire livrer chez moi, en quelques clics.

QUELQUES ÉLÉMENTS DU COLLOQUE *THE UNITY OF KNOWLEDGE*

Il n'est pas question ici de résumer les actes de ce colloque qui réunissait 65 personnalités triées sur le volet, dont 18 conférenciers prestigieux. Je ne vais parler que de ceux qui ont un rapport direct avec la pensée de Teilhard. Il n'est pas lui-même conférencier, mais Julian Huxley, avec lequel il a noué des liens d'amitié, le citera nommément dans sa conférence à propos de la noosphère; le titre est *Man's place and role in nature*, un clin d'œil à Teilhard.

Pour ce qui concerne la phénoménologie, il y a Niels Bohr dont la conférence s'intitule *Science and the unity of knowledge*. C'est l'un des plus grands physiciens du xx^e siècle, prix Nobel de physique en 1922, auteur d'une interprétation de la mécanique quantique dite de Copenhague. Toutes les figures de la mécanique quantique sont passées par son Institut de Copenhague. Il reprend dans cette conférence un certain nombre d'idées concernant les notions de causalité et de complémentarité ondes particules déjà exprimées ailleurs, comme par exemple dans le N° spécial de la revue de Ferdinand Gonseth, *Dialectica*, en 1948. Le fait avéré par l'expérience qu'une entité énergétique puisse être en même temps onde ET particule montre qu'au niveau atomique ce n'est pas la logique d'Aristote qui fonctionne. Cette dualité est probablement l'idée la plus révolutionnaire du xx^e siècle dont on n'a peut-être pas encore tiré toutes les conséquences épistémologiques. Il y a au cœur du cœur de la matière une complexité insoupçonnée jusqu'alors!

HERMANN WEYL ET JOHN VON NEUMANN

Pour les mathématiques, il y a les deux plus grands mathématiciens de cette première moitié du xx^e siècle, Hermann Weyl et John von Neumann. Tous deux sont des élèves de David Hilbert, autre célébrité, l'égal d'Henri Poincaré décédé prématurément en 1912, directeur de l'Institut de mathématique de Göttingen. Là encore, toutes les figures de ce qui compte en physique sont venues se former au langage mathématique qui va permettre une expression rigoureuse de la théorie de la relativité et de la mécanique quantique, dont Einstein lui-même pour maîtriser le formalisme utilisé pour la relativité générale¹⁷.

L'élaboration de ces deux théories, ce chef d'œuvre de la science européenne, est un va et vient, une oscillation entre ces deux « centres », où tout s'est joué, avant de disparaître dans le suicide européen que fut la seconde Guerre Mondiale. Einstein, Weyl, von Neumann, Gödel... se retrouveront à l'*Institute for advanced studies*, l'IAS de Princeton, mais comme le dira Richard Courant, l'« Esprit » de Göttingen était resté à Göttingen. Dans sa conclusion, Weyl dira que : « ... finalement, à la base de toute connaissance, il y a d'abord l'intuition, l'acte de voir simplement ce qui nous est donné, dans la limite de ce que nous savons représenter, mais en l'étendant bien au-delà. ... »,

et il en soulignera le côté unique dans l'histoire¹⁸.

La conférence de von Neumann, celle qui nous intéresse le plus, est, replacée dans ce contexte, véritablement extraordinaire. Il nous rappelle les deux crises qui ont ébranlé tout l'édifice scientifique qui démarre par la crise des mathématiques suite aux travaux de Georg Cantor. La notion de vérité mathématique va vaciller, quant à la physique que certains croyaient « achevée », elle va s'écrouler sur place sur la base de deux expériences : l'invariance de la vitesse de la lumière et la quantification de l'énergie que Planck va être obligé d'admettre pour expliquer des mécanismes aussi basiques que le rayonnement, les raies spectrales, l'effet photoélectrique, etc. Comme dira von Neumann, le sauvetage tiendra du miracle, mais le miracle s'est produit ! Et tous deux y ont contribué, sous la houlette du Herr Professor Doktor Hilbert. Von Neumann va également rappeler d'entrer de jeu, *again and again* comme il dit, que « les sciences n'ont pas à essayer d'expliquer, qu'elles peuvent à peine essayer d'interpréter, mais que leur rôle est principalement de construire des modèles. ». Il tire donc un trait sur toute tentative de prouver quoique ce soit des « grandes questions », que ce soit en positif ou en négatif. Le faire, c'est ipso facto sortir du champ de la science. Et il va s'employer à expliquer qu'une même réalité phénoménologique peut donner

17. Son livre *Temps, espace, matière*, 1918-1922, reste une référence pour l'étude de la relativité générale.

18. Voir son livre *Philosophy of mathematics and natural science*, 1927, qui n'est pas disponible en français.

naissance à une pluralité de modèles, dont la mécanique quantique qu'il vient de mathématiser dans son livre de 1932, *Mathematische Grundlagen der Quantenmechanik*, – (*Les fondements mathématiques de la mécanique quantique*, à partir des notes du séminaire que Hilbert lui avait confié à Göttingen à partir de 1927, il a alors 24 ans) –, offre certainement le meilleur exemple du moment; il s'agit de la formulation de Heisenberg, dite «mécanique des matrices», suivie rapidement de la formulation de Schrödinger/Dirac. Deux modèles totalement différents dans leur expression, mais une même réalité physique sous-jacente.

Dans un monde normal, cela aurait du définitivement clore le débat sur le concordisme, car comme on dit «Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée» mais il renaîtra de plus belle avec la biologie moléculaire et le «tout ADN» dont certains tenants vont oublier tout bon sens.

Von Neumann va également faire jouer des critères de simplicité dans la formulation, et il dira qu'entre deux possibilités, mieux vaut choisir la formulation la plus simple, en expliquant au passage que l'idée de simplicité est quelque chose qu'il faut inscrire dans l'histoire, car le savoir scientifique est cumulatif et non pas l'objet de «révolutions», – on efface tout et on recommence – comme le proclamera bien à tort Thomas Kuhn dans un livre qui fera beaucoup de dégâts. Dans son langage à lui, c'est ce que Teilhard appelle une «additivité dirigée». Le modèle héliocentrique n'est pas plus vrai que le modèle géocentrique de Ptolémée, il est juste plus simple et

plus commode à utiliser; il faut «généraliser pour simplifier» dira Hilbert. En conséquence, il n'y a pas lieu de se jeter la vaisselle à la figure pour les départager; les faits, rien que les faits. Si on veut empiler les complexités, mieux vaut choisir de faire simple, ce que la nature semble faire avec une certaine maestria. La complexité/simplicité sera la grande affaire des dix dernières années de vie de von Neumann, mais cela, Teilhard ne le sait pas.

ÉTIENNE GILSON

Parmi les conférenciers invités, il y a Étienne Gilson, alors âgé de 70 ans. C'est une célébrité dans le monde du Thomisme. Nous savons par une lettre d'Étienne Gilson au Père de Lubac¹⁹, datée de 1962, qu'ils siègent tous deux à ce colloque dans une commission présidée par «l'insupportable» Julian Huxley, dicit Gilson. On connaît également grâce au Père de Lubac l'étendue des avanies que les milieux thomistes de la Curie, «pas tous romains» nous dit le Père²⁰, ont fait subir à Teilhard et entraîné son exil en Chine avec interdiction de publier hors de son champ scientifique. La conférence de Gilson s'intitule *Theology and the unity of knowledge*, est une dissertation philosophique dans le pur style thomiste, au bon sens du terme. Il y explique l'introduction de la notion d'infini chez Saint Thomas d'Aquin,

19. *Lettres de monsieur Étienne Gilson au père de Lubac*, Cerf, 1986; il s'agit de la lettre N°5, du 13 mai 1962, avec un commentaire du Père.

20. *Teilhard posthume, Réflexions et souvenirs*, Henri de Lubac, Fayard, 1977.

avec ses prolongement chez Nicolas de Cues, puis chez Descartes et chez Pascal. Gilson ne peut pas supporter des expressions comme « métachristianisme », « super-christ », etc. qui pour lui sont dénuées de sens comme il l'explique au Père de Lubac, suite à l'envoi par ce dernier de son livre *La pensée religieuse du Père Teilhard de Chardin*. Teilhard, dans ses Carnets de l'année 1954, disponibles à la Fondation²¹, classe Gilson dans la catégorie des théologiens « rétrogrades », et la métaphysique néothomisme de « puérilité » ; on notera cependant qu'il parle du néothomisme et non pas de la philosophie de saint Thomas. Entre eux, l'incompréhension est totale, mais sans agressivité, ce qui n'est pas le cas avec d'autres « thomistes » comme Jacques Maritain, signalé par le Père de Lubac²².

Etienne Gilson essaye de faire revivre la Chrétienté médiévale, avec un certain brio, il faut le dire. Son livre *La Philosophie au Moyen Âge* est un

monument ; son *Esprit de la philosophie médiévale* en est un autre sans parler du *Le Thomisme*. Il nous parle d'un monde à jamais disparu dont on peut encore admirer les Cathédrales, la Sainte Chapelle, les Arts Libéraux célébrés sur de nombreux vitraux, dans les porches, les fresques, ... avec admiration et émotion. Pour prendre conscience du gouffre qui les sépare il suffit de comparer les communications de Bohr, von Neumann et Weyl avec la sienne. Le monde que nous révèle les physiciens, dans le langage rigoureux prescrits par les mathématiciens, n'est pas un couper/coller du nouveau sur l'ancien, il le généralise, il monte en complexité en évitant de rater une marche. L'univers clos d'Aristote, rigidifié par les néo-thomistes, et même celui de Newton, vaut pour quelques décennies, éventuellement quelques siècles, mais certainement pas pour l'éternité. La séparation naturel/surnaturel qui a valu quelques déboires à de Lubac lui-même n'est pas aussi rigide que certains se sont employés à la décrire ; c'est plus d'un continuum qu'il s'agit, ce qui va jeter un pont entre ce que pensaient les Pères grecs pré-nicéens et les étranges relations que dévoilent cette nouvelle physique, et ce par-dessus la tête des néo-thomistes qui ne comprennent pas ce qui émerge.

La méthode qui a permis aux physiciens de sortir de l'impasse du positivisme et du déterminisme idéologique façon Laplace, à la toute fin du XIX^e siècle, a été parfaitement résumée par von Neumann, à l'occasion de ce colloque : travaillons à des modèles, pas à pas, sans vouloir brûler les

21. J'en profite pour remercier Chantal Amouroux qui me les a signalés, et Mercè Prats qui m'en a procuré une copie.

22. *Teilhard posthume*, Chapitre 7, page 113. Dans la lettre du 21 juin 1965 où il est à nouveau question de Blondel, de Teilhard, de Newman et du thomisme Gilson s'insurge à l'encontre du « thomisme frelaté » qu'on a fait ingurgiter aux clercs – note 25, p99 – au lieu du vrai thomisme du docteur Angélique. Mais la bonne question n'est-elle pas de se demander pourquoi passer tant d'années à étudier les philosophes Grecs, Platon, Aristote, les stoïciens, Plotin puis l'œuvre immense de Thomas d'Aquin, apprendre le grec et le latin, plutôt que la révolution qui ébranle toute la physique, et les mathématiques qui vont avec, cette « géométrie du cognitif ». Immense problème pédagogique qui reste plus actuel que jamais.

étapes dira-t-il dans d'autres textes. Et il en a lui-même donné plusieurs exemples ...

L'OBJECTIF DU COLLOQUE THE UNITY OF KNOWLEDGE EST-IL ATTEIGNABLE ?

Ce qui m'a le plus surpris en faisant ce travail, est le rapprochement entre :

1) les actes du colloque *The unity of knowledge*,

2) la question initiale de J-P. Dupuy dans son article du N°33, *L'humanité peut-elle et doit-elle diriger l'évolution ? Fabriquer de l'auto-organisation*, au paragraphe 2. Teilhard et von Neumann,

3) les Carnets XX et XXI qui couvrent toute cette période. La question de J-P. Dupuy, et la mienne, n'a pas de réponse dans les Carnets. Dès avril 1954 on trouve des références à la préparation du colloque, des contacts avec certains de conférenciers dont J. Huxley. Il reprend à son compte des propos de mathématiciens comme William Clifford, une figure de la géométrie algébrique de la deuxième moitié du XIX^e siècle, donc un géomètre, « Les mathématiques sont devenues un sens de plus pour percevoir », ou encore « La pensée scientifique n'est pas un accompagnement ou une condition du progrès humain, mais le progrès humain lui-même » ; chacun appréciera.

Mais il n'y a absolument rien dans ces deux Carnets sur Bohr, von Neumann et Weyl qui sont cependant trois des plus grands scientifiques du XX^e siècle qu'il vient de côtoyer. C'est d'autant plus étonnant qu'à la toute fin de sa

vie, le 2 janvier 1955 il dit « ... ne pas se sentir à l'aise dans les métaphysiques déductives mais dans les hyper-physiques inductives ... », c'est-à-dire, en langage mathématique, les méthodes constructives dont von Neumann est un maître incontesté, et quasiment la veille de sa mort, le 4 avril, il parlera du « ... salut par la Science » et de « ... la poussée providentielle de la Science ... ». L'intégration dont il parle dans les Carnets est fondamentalement une méthode constructive, mais apparemment, il ne fait pas le lien avec ce qu'il a appelé ailleurs l'« additivité dirigée », des Carnets qui fourmillent de signes, de symboles et de figures d'inspiration mathématique.

Dans le recueil des *Lettres de voyage* recueillies par sa cousine Claude Aragonès, sur la période 1923-1955, plusieurs font état de ce colloque dont celle du 25/11/1954 où Teilhard dit : « ... Cela n'a pas été du tout une Babel ; mais plutôt la manifestation, facilement prévisible, d'un clivage profond entre "scientistes" et soi-disant "humanistes", ceux-ci (à la différence de ceux-là) étant imperméable ou réfractaire à l'idée d'une ultra-évolution biologique de l'Humain. ... ».

La nature de l'incompréhension qui se manifeste dans tous ces débats sur l'unité du savoir est plus un problème de méthode que de contenu. Chaque science a son contenu spécifique, mais la méthode, quant à elle, peut être explicitée par des modèles, une pluralité de modèles comme le dit Jean-Paul II dans la citation du début, qui embarquent avec eux une logique qui leur est spécifique, et c'est une logique constructive pour laquelle on peut se

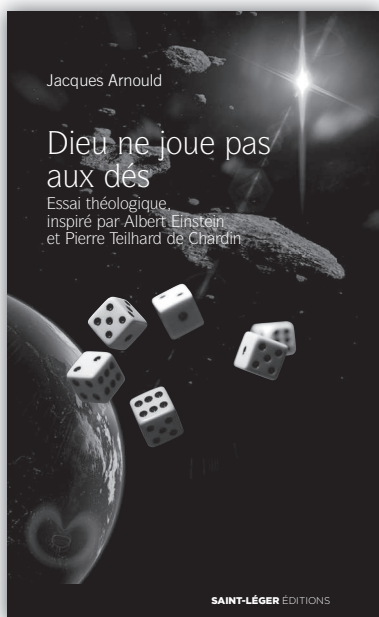
donner des critères d'efficacité et de validité. Sans modèle, la communication objective est impossible. C'est là le message profond de von Neumann, mais comme il le dit lui-même, cela prend du temps de s'en imprégner.

Pour extrapoler sans risque, comme Teilhard le préconise dans son opuscule de janvier 1954, il faut une méthode qui fasse référence. Et cela nous renvoie aux travaux de Ferdinand Gonseth, mathématicien et épistémologue, dont le nom a été associé à celui de Teilhard à l'occasion du colloque de l'UNESCO *Science et synthèse*, en 1965, travaux qui portent sur les référentiels

méthodologiques, à ceux du Cardinal Avery Dulles, comme *Models of revelation*, 1983, et *Craft of theology – From symbol to system*, 1992, mais ceci est une autre histoire ...

Pour l'Église Catholique, un tournant décisif sera accompli avec la grande encyclique de réconciliation *La foi et la raison*, de Jean-Paul II, en 1998, et de nombreux textes de Benoît XVI en accompagnement, pour finir avec *Loué sois-tu* et la logique du « Tout est lié » où l'apport de Teilhard de Chardin sera jugé décisif par le Pape François, au paragraphe N°83 de l'encyclique.

Pour en savoir plus



Spiritualité et religion

Le Symbole de la Lumière dans l'*Union Créatrice*

avec Pierre Teilhard de Chardin

Jean-Marie Mermaz

Remarque liminaire

Il est très difficile de visualiser des couleurs dans un espace noir et blanc, c'est pourquoi nous vous recommandons :

– *D'utiliser le diaporama en ligne sur le site de l'association à l'adresse suivante ou en flashant le QR figurant à fin de ce texte code avec votre smartphone.*

– *D'utiliser les références numérotées entre crochets [XX] qui apparaissent tout au long de cet exposé, et de vous y reporter en haut à droite dans les pages du diaporama²³.*

1. L'IDÉE D'ORIGINE.

C'est à la faveur de mon appartenance à deux associations, l'une centrée sur la pensée du père Teilhard de Chardin et l'autre sur les méthodes de développements photographiques, que d'heureuses circonstances se sont réunies pour que je puisse procéder à cet assemblage de *l'union créatrice* avec la lumière "*arc-en-ciel*".

Quelle ne fut pas ma surprise lorsqu'à l'analyse de cet habillage impromptu du cône de Teilhard par la lumière chromatique, je découvris toute la cohérence et la force symbolique que

cela pouvait apporter — cette lumière s'adaptait sans modifications aucunes de structure et de synthèses à toutes les notions physiques et métaphysiques présentées par Teilhard.

2. PRÉCAUTION.

Prudemment, Teilhard s'exprimait ainsi: «*L'Union créatrice n'est pas exactement une doctrine métaphysique. Elle est une explication empirique et pragmatique de l'Univers, un besoin de concilier les vues scientifiques de l'Évolution avec la tendance innée qui m'a poussé à chercher le Divin, non en rupture*

23. Teilhard.fr / Dossiers / Spiritualité et Religions

*du Monde physique, mais à travers la Matière, en union avec elle.*²⁴ »

Nous pouvons tous faire nôtre cette prudente recommandation, et plus particulièrement à propos de la symbolique ici présentée.

N.B. En dehors de l'analyse pratique de la physique du spectre de la lumière exposé ci-dessous, ce travail d'interprétation est personnel et strictement d'ordre symbolique. Il s'appuie essentiellement sur des citations choisies du père Teilhard de Chardin.

3. LA SYMBOLIQUE ICI PRÉSENTÉE.

Dans le *Dictionnaire des Philosophes*²⁵, Claude Cuénot nous présente le père Teilhard de Chardin comme un « Cosmo-mystique », point de départ d'une pensée synthétique et cohérente de l'évolution de l'univers vers l'homme. « *Chez Teilhard des notions comme celles de terre, de feu, d'eau, de centre, d'axe, etc. sont de nature symbolique, c'est-à-dire qu'au-delà de leurs rapports avec la géométrie ou avec les sciences de la nature elles visent un complexe sémantique, en dernier ressort transcendant, affranchi de la pure logique. C'est ainsi que la notion de centre, qu'on rencontre si fréquemment chez Teilhard, subsume essentiellement plus qu'une donnée courante de la géométrie ou de la physique [...]* »

« [...] *On est frappé par une relative pauvreté des images auditives et par la grande richesse des*

images visuelles-colorées et surtout lumineuses. »²⁶

Devant l'œuvre de Gauguin, Georges Albert Aurier²⁷ aurait écrit :

- « *L'œuvre d'art devra être :*
- *Premièrement **idéiste**, puisque son idéal unique sera l'expression de l'idée ;*
 - *Deuxièmement **symboliste**, puisqu'elle exprimera cette idée en formes ;*
 - *Troisièmement **synthétique**, puisqu'elle écrira ses formes, ses signes selon un mode de compréhension général ;*
 - *Quatrièmement **subjective**, puisque l'objet n'y sera jamais considéré en tant qu'objet, mais en tant que signe perçu par le sujet ;*
 - *Cinquièmement l'œuvre d'art devra être **décorative** ».*

Une quintuple signification du symbole suggérée par l'idée même de « l'Union Créatrice » !

Or, des similitudes apparaissent entre la structure du cône humano-cosmique de Teilhard, et la lumière dans sa synthèse des couleurs qui la compose, et nous évoque de fait la notion de *Symbalon*.

Dans l'antiquité grecque, le *Symbalon* est une poterie cassée en deux tessons, destinée à être recomposée de chacune de ses deux parties, par deux personnes différentes dans le but de se reconnaître, de se retrouver. Son

24. T10 - Comment je crois.

25. Claude Cuénot — Encyclopædia universalis — Dictionnaire des Philosophes — Pierre Teilhard de Chardin.

26. Ibid.

27. Georges Albert Aurier - 1865/1892 – Écrivain, poète, critique et théoricien de l'art.

analyse paraît ouvrir des horizons pour la compréhension et la mémorisation de la pensée du père. Alors nous vous invitons à recomposer ce *Symbalon* grec en appliquant la lumière arc-en-ciel sur le cône humano-cosmique de Teilhard.

L'analogie avec le mandala bouddhiste est possible: «*La carte d'un monde intérieur qu'il faut explorer et réaliser dans les règles. En lui règnent l'espace et le temps sacrés. La visée de son langage symbolique n'est pas esthétique, mais transformatrice. Cosmos orienté, son exploration se fait par une circumambulation dans le sens solaire...*»²⁸

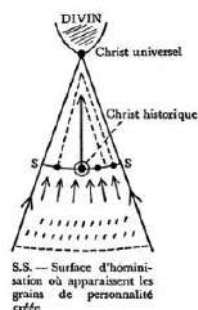
Comme un mandala, ce travail correspondra plus à un exercice spirituel qu'à une dérive de la raison.

Alors, explorons!

4. LE CÔNE ÉVOLUTIF DE PIERRE TEILHARD DE CHARDIN.

De façon figurative, la pensée synthétique et cohérente du père Teilhard pourrait donc être résumée sous la forme de son petit dessin du *Cône humano-cosmique*.

Sous une forme dynamique, le point de vue chrétien peut s'exprimer assez clairement sous la forme symbolique donnée ci-contre.

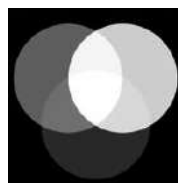


Le multiple (créé) converge graduellement vers l'Unité (en Dieu), le sommet du cône étant formé par le Christ en qui le Plural unifié rejoint le Centre actif de l'unification.²⁹

5. ASPECTS PHYSIQUES ET PRATIQUES DU SPECTRE DE LA LUMIÈRE POLYCHROMATIQUE.

Par convention, nous utiliserons dans cet exposé, le système «**T**einte, **S**aturation et **L**uminance» (**TSL**), une variante en 3 dimensions de la nature ternaire de la synthèse chromatique — voici la définition:

«*Le modèle TSL, pour teinte - saturation - luminance, est un système de gestion des couleurs en informatique. Il fait partie d'une famille de systèmes basés sur la perception des couleurs, basés sur les trois composantes définies par une approche psychologique et perceptuelle de la couleur: teinte, saturation et valeur ou luminosité.*»³⁰



28. Jean-Pierre SCHNETZLER — La circumambulation (du latin *circum ambulatio*, c'est-à-dire «marche autour») consiste à tourner autour d'un symbole ou à l'intérieur de celui-ci.

29. T10 – COMMENT JE CROIS.

30. Wikipédia.

1) **Teintes ou Couleurs** [1]. Dans la synthèse additive de la lumière, les trois couleurs primaires que sont le Rouge, le Vert et le Bleu forment la lumière blanche originelle. Il est donc possible ainsi de reconstituer l'ensemble infini de toutes les autres couleurs, par combinaisons subtiles de ces trois couleurs.

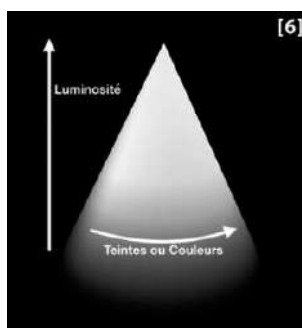
2) Saturation. [2] (Pureté, intensité de la couleur).

3) Luminosité. [3]

Du cercle chromatique [4] vers le cylindre [5], c'est dans le cône de révolution [6], que cette présentation des couleurs pourra s'exprimer pour nous sous sa forme symbolique tridimensionnelle et chromatique.

N.B. Une précision importante s'impose dans cette représentation: il s'agit bien du traitement des couleurs de la lumière et non des couleurs de colorants comme la peinture ou la teinture. Il sera donc question d'une synthèse additive des trois couleurs primaires du rouge, du vert et du bleu recomposant le blanc (et non d'une synthèse soustractive qui elle, aboutit à une couleur proche du noir).

Étonnamment, cette synthèse de la lumière polychromatique représente une triple triade, c'est-à-dire 9 combinaisons possibles distribuées à l'intérieur et en surface même du cône [6]:



1) Les teintes ou couleurs, par synthèse additive des trois couleurs primaires à la surface du cône:

- a. Rouge
- b. Vert
- c. Bleu

Et donc, recomposition de la lumière blanche d'origine et de l'infini de toutes les autres couleurs.

2) La saturation (pureté, intensité de la couleur) — donc désaturation des couleurs vers:

- a. Des valeurs lumineuses de gris neutres, sans en changer leurs luminosités à l'intérieur du cône.
- b. Le noir le plus profond en diminuant la luminosité (vers le plus sombre),
- c. Le blanc le plus pur en augmentant la luminosité (vers le plus pâle).

3) La luminosité,

- a. Noir le plus profond en bas à la base du cône (sans aucune lumière).
- b. Couleurs les plus saturées en surface et à mi-hauteur du cône, et donc gris à l'intérieur du cône.
- c. Blanc le plus pur en haut, à la pointe du cône.

Les technologies numériques nous offrent aujourd'hui des possibilités nouvelles de représentations tridimensionnelles, profitons-en. Nous pouvons supposer que Teilhard aurait été ravi !

6. ADAPTATION DU CÔNE POLYCHROMATIQUE TSL AU CÔNE ÉVOLUTIF DE TEILHARD. [7]

1) La luminosité tout d'abord.

- La base du cône noir représente les ténèbres, *le multiple pur, ou "Néant créable" qui n'est rien; et qui cependant, par virtualité passive d'arrangement (c'est-à-dire d'union), est une possibilité, une imploration d'être*³¹.
- En surface du cône à partir de la base et en montant du noir profond, les couleurs apparaissent en se saturant vers un maximum à mi-hauteur, puis en se désaturant et en devenant plus pâles en direction du blanc le plus pur au sommet du cône. Ainsi, elles marquent de facto à partir des ténèbres une évolution

différenciée vers le multiple dans un premier temps, puis d'une convergence du multiple vers l'Unité du blanc dans un deuxième temps.

- À la pointe du cône, ce blanc correspondra bien évidemment à la lumière la plus pure et la plus intense que Teilhard appelle: Oméga. Ainsi, le lien entre l'unité du blanc et la pluralité des couleurs devient évident. *À la lumière de l'Union créatrice, l'Univers prend la forme d'un immense cône, dont la base se distendrait indéfiniment en arrière, dans la nuit; tandis que le sommet s'élèverait et se concentrerait toujours plus dans la lumière.*³²

2) Les couleurs : en surface et à mi-hauteur du cône marquent l'exubérance de la pluralité avec toutes les combinaisons infinies possibles.

3) La saturation : les couleurs les plus saturées de la périphérie se désaturent vers le gris à l'intérieur du cône: une notion importante du processus spiritualisant. Ainsi

31. T 11 – LES DIRECTIONS DE L'AVENIR

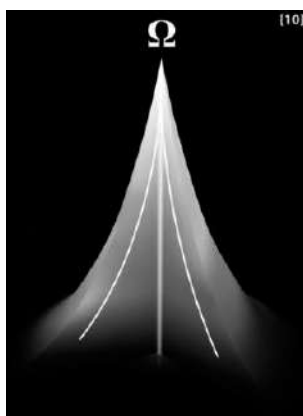
32. Ibid.

Synthèses	Mouvements permanents positifs de progrès, <i>Amorisant</i> .	Mouvements temporairement négatifs et régressifs
Lumière	Vertical — temporel et évolutif, convergent de l'univers, unifiant, conscientisant, complexifiant et COSMOGÉNIQUE	Divergent, destructif, pulvérisant...
Couleurs	Tangentiel (horizontal et circulaire) — diversifiant, fécond, et complexifiant... BIOGÉNIQUE	Conflictuel, opposition, destruction...
Saturation et désaturation.	Radial — <i>Centrifiant</i> , réfléchif, introspectif, spiritualisant... ANTHROPOGÉNIQUE	Centrifugeant, matérialisant, densifiant.

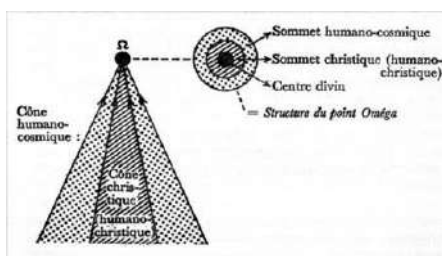
apparaît un *cône plus intérieur gris*. Jusqu'au milieu du XIII^e siècle, les vitraux cisterciens sont exclusivement des verrières dites en grisaille. Le gris, contre toute attente, marquerait un principe de spiritualisation par l'unification des couleurs. (Nous y reviendrons au point C suivant.)

Bien évidemment, sans trahir en aucune façon la pensée du père, il nous faudra procéder à de petits aménagements pratiques pour renforcer ses concepts. Voici les différentes réflexions que l'on peut faire à ce sujet, sachant qu'il y a sûrement mille idées et mille interprétations possibles :

- A.** La forme ployée du cône [8] par cette citation : *C'est la nappe inférieure du cône qui s'étale indéfiniment.*³³ Cette forme exprimera toute la dynamique évolutive du cône, de l'horizontalité vers la verticalité.
- B.** L'enroulement des couleurs à la surface du cône [9] [16] *une sorte de vortex cosmique, au sein duquel l'Étoffe du Monde, par utilisation préférentielle des chances, se tord et s'enroule de plus en plus étroitement sur elle-même en assemblages plus compliqués et centrés.*³⁴



- C.** Une coupe interne au cône [10] révèle de façon surprenante sa structure désaturée vers le centre, avec un *cône plus intérieur* aux valeurs de luminosité de gris ; du noir profond à la base, au blanc le plus éclatant au sommet : *le cône humano-christique*, comme nous le propose Teilhard dans ce petit dessin ci-dessous.



33. T7 – L'activation de l'énergie - Le point Oméga.

34. T7 – L'activation de l'énergie - La convergence de l'Univers.

De façon stupéfiante, c'est la *centrologie* **[15]** qui s'invite à l'intérieur même du cône, mais complétée par le point D suivant :

D. Nous adapterons sur l'axe interne du cône en position médiane, un rayon de cristal lumineux **[11]**, puisqu'en effet : *L'Univers [...] Il (le Dieu des chrétiens) le pénétrera comme un rayon fait d'un cristal; et, à la faveur des nappes immenses du créé, Il se fera pour vous universellement tangible et actif; tout proche et très lointain tout à la fois.*³⁵ *.../ Non plus simplement l'Église enseignante, mais l'Église vivante: germe de super-vitalisation déposé au sein de la Noosphère par l'apparition historique du Christ-Jésus: non pas organisme parasite, doublant ou déformant le cône évolutif humain, mais cône plus intérieur encore, imprégnant, envahissant et soutenant graduellement toute la masse montante du Monde, et convergeant concentriquement vers le même sommet.*

D'où pour finir, par remontée ultime vers le moins connu, une dernière et suprême définition du point Oméga: foyer à la fois un et complexe, où, cimentés par la personne christique, trois centres emboîtés (pourrait-on dire) se découvrent de plus en plus profonds:

[12]

- 1) extérieurement, le sommet immanent (« naturel ») du cône humanocosmique;
- 2) plus en dedans, au milieu, le sommet immanent (« surnaturel ») du cône « ecclésiastique » ou christique;

3) *et, tout-à-fait au cœur, enfin, le centre transcendant trinitaire et divin. Le Plérôme complet se rejoignant sous l'action médiatrice du Christ-Oméga.*³⁶

N.B. Le rayon fait d'un cristal est la médiatrice des 2 cônes!

Pierre Teilhard en avait fait sa devise : *Tout ce qui monte converge*

Une fois la lumière polychromatique appliquée sur ce cône il deviendra loisible d'analyser toutes les combinaisons et relations possibles dans tous les domaines physiques et métaphysiques proposés par Teilhard.

7. LES TROIS MOUVEMENTS SPIRITUELS ET PHYSIQUES COMBINÉS SUR LES TROIS AXES AU SEIN DU CÔNE.

Dans *L'ACTIVATION DE L'ÉNERGIE*, nous pouvons lire : *.../ nous nous éveillons collectivement à la conscience de trois mouvements à la fois si lents qu'ils avaient échappé jusqu'ici à notre attention; et si universels qu'ils intéressent et entraînent les profondeurs réputées jusqu'ici les plus métaphysiques, et donc les plus inchangeables, de notre être.*

- 1) *Un mouvement cosmique (ou Cosmogénèse),*
- 2) *Se précisant en un mouvement organique (ou Biogénèse),*
- 3) *Lui-même s'achevant dans un mouvement réflexif (ou Anthropogénèse).*

^{36.} - T7 *L'ACTIVATION DE L'ÉNERGIE. L'église vivante et le Christ-oméga*

^{35.} T4 – *Le milieu divin* Introduction.

Trois mouvements, je répète; ou plus exactement trois phases d'un seul et même mouvement /...³⁷

À ces mouvements internes dans le cône cosmique nous pourrions en déduire le tableau en bas de page.

Sur ces trois axes s'effectuent les trois synthèses de luminosités, de couleurs et de saturation :

1) Synthèse verticale temporelle, ascendante de l'évolution vers l'Esprit par alliance et synthèses des couleurs produisant une luminosité grandissante. Du noir en bas, vers le blanc le plus pur en haut du cône, la saturation maximale des couleurs entre les deux évoque l'idée de *socialisation d'expansion* puis de la *socialisation de compression*. L'Oméga à la pointe du cône traduit l'inexprimable, le mystère qui disparaît à notre vue derrière le point singulier où tous les axes convergent.

Le *rayon fait d'un cristal* anime directement tous les étages du cône par son flux unique et transcendant.

À la base même du cône et vue de dessous, apparaît de façon surprenante cette lumière entourée de ténèbres: «*Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue.*» Jean 1.5. **[13]**

2) Synthèse circulaire *tangentielle* (horizontal et en surface du cône) des couleurs sur chaque étage du cône: trois couleurs primaires rouge-vert-bleu forment par synthèse additive les couleurs secondaires jaune-magenta-cyan

et tous les dégradés indéfinis de la diversité cosmique, minérale, végétale, animale et humaine. *Solidaires tangentiellement d'abord, dans la mesure où ils se tiennent et sont liés chacun à chacun, à la surface de l'isosphère n, sur laquelle ils se placent en vertu du degré de centro-complexité auquel ils sont parvenus.*³⁸

3) Synthèse *radiale*, et donc interne au cône (désaturation des couleurs vers le centre jusqu'au blanc pur du *rayon fait d'un cristal*). Du coloré vers le blanc le plus pur, au travers des gris colorés jusqu'aux plus neutres. Un mouvement du multiple qui s'unifie au centre. *Solidaires radialement ensuite, dans la mesure où, à travers les noyaux de centro-complexité inférieure que leur unité englobe et organise, ils participent à la somme de toutes les liaisons tangentielles particulières aux isosphères (n1, n2 etc.), auxquelles ces noyaux subordonnés appartiennent.*³⁹

Triple synthèse donc que l'on retrouve dans les trois vertus théologiques de foi, d'espérance et de charité⁴⁰ — mais aussi parce que c'est en Elle (la divinité) que « nous avons la Vie, le mouvement, et l'être ».⁴¹ Sous cet aspect, grâce au *rayon fait d'un cristal* en position médiane (axiale) du cône, n'aurions-nous pas intégré toute la

37. - T7 L'ACTIVATION DE L'ÉNERGIE - Probabilité scientifique et nature de l'ultra-humain -

38. - T7 L'activation de l'énergie - Centrogénèse

39. - Ibid.

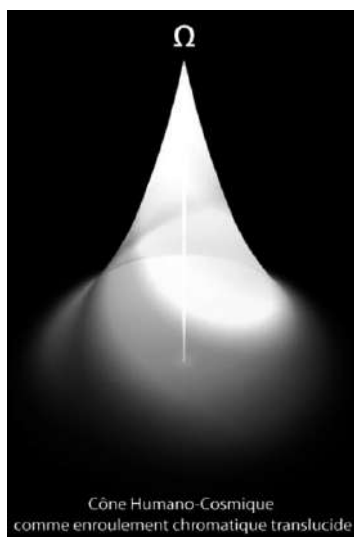
40. Corinthiens 1,13

41. Actes des Apôtres 17,28

Centrologie [15] dans laquelle chacune des représentations des cercles se resserre [14] en montant vers Oméga ?

8. LA MONADE⁴² SOUS LA FORME D'UN PIXEL⁴³, LA DIAPHANIE DIVINE

C'est à une invitation au voyage à l'intérieur du cône que nous sommes ainsi appelé : pour naviguer sur les trois axes à l'intérieur de ce cône, nous revêtirons l'habit du pixel de trois couleurs potentiellement rouge-vert-bleu. Ce pixel contrairement aux pixels d'un écran, serait donc mobile au sein même du cône et prendrait tour à tour le rayonnement de la lumière colorée locale et changeante du cône.



42. - T9 *Science et christ* – «Chaque unité du Monde, pourvu qu'elle soit une unité naturelle, est une monade»

43. En informatique et en photo numérique, une image est constituée d'un ensemble de points appelés *pixels*. Expression anglaise "*picture element*", qui signifie «élément d'image» composés de 3 points rouge, vert et bleu.

Notre pixel (ou monade dans ce cas), ne serait donc pas l'émetteur de cette lumière, mais serait plutôt en quelque sorte, le reflet coloré allégorique⁴⁴ changeant du milieu de lumière dans lequel il baigne.

*S'il est permis de modifier légèrement un mot sacré, nous dirons que le grand mystère du Christianisme, ce n'est pas exactement l'Apparition, mais la Transparence de Dieu dans l'Univers. Oh! oui, Seigneur, pas seulement le rayon qui effleure, mais le rayon qui pénètre. Pas votre Épiphanie, Jésus, mais votre diaphanie.*⁴⁵

En mouvement interne et dans les limites physiques de sa liberté, ce pixel prendra tour à tour les couleurs multiples saturées, non saturées, grises puis blanches, localement générées à partir du sommet du cône.

Ainsi en interne au cône, une exploration plus poussée peut nous faire saisir les phénomènes complexes de convection et d'ébullition sur ces trois axes de l'ensemble des pixels-monades, par boucles de rétroaction interactives :

- 1) Convergent-divergent en mode ascendant et/ou rabattant (comme dans un nuage d'orage convectif),
- 2) Tangentiellement dans le sens du vortex ou en sens contraire,

44. Il en est de même d'un coquelicot rouge qui sous le soleil, est tout sauf rouge puisque ce sont les pigments de ses pétales qui ont la caractéristique physique particulière de réfléchir la longueur d'onde spécifique du rouge.

45. T4 *Le milieu divin - Le goût de l'être et la Diaphanie de Dieu.*

produisant les frictions naturelles des choses et des êtres.

- 3)** Radialement par centration ou excentration cyclique (sous forme d'une respiration spirituelle).

De ce fait, le bien et le mal sont si bien intriqués, que le phénomène de l'union créatrice se présentera à notre intelligence bornée sous sa forme amonale et contradictoire.

Libre à nous en toute conscience, de coopérer ou non à l'Union, à l'Œuvre Divine.

L'Union Personnalise.

« Tout tient par en haut »

Pour en savoir plus



<https://www.teilhard.fr/le-symbole-de-la-lumiere-dans-l-union-creatrice-par-jean-marie-mermaz>

Teilhard.fr / dossiers / spiritualité et religions

Pierre Teilhard de Chardin et Paul Claudel

ou l'invitation à la foi spacieuse

par le Frère François Cassingena-Trévedy, osb

Enseignant à l'Institut Supérieur de Liturgie (Institut Catholique de Paris)

RENCONTRES

Il est de ces coïncidences auxquelles une actualité trop étourdie d'elle-même nous empêche de prêter attention, il est de ces délicatesses de l'histoire – car elle en a aussi parfois – que nous manquons de méditer, parce que nous ne prenons pas le temps de regarder les événements dans la sérénité de leur jour véritable et que, trop consciencieusement sceptiques, nous doutons que des constellations d'existences aussi puissent s'écrire dans le ciel, de celles-là qui prennent paradoxalement naissance à l'instant même où s'éteignent ici-bas ceux qui doivent les composer. Le 23 février 1955, à Paris, s'éteignait Paul Claudel : c'était un Mercredi des Cendres. Le 9 avril de la même année, à New York, s'éteignait Pierre Teilhard de Chardin : c'était un Samedi Saint. Pour le premier, le signe des cendres ne rejoignait-il dans une même nudité celui de la semence, cette « semence » explicitement indiquée pour l'avenir, sur son tombeau ? Pour le second, n'était-ce pas l'ultime acquiescement au désir, exprimé peu de temps auparavant à un

cousin diplomate, de rejoindre, au jour même de la Résurrection et comme l'Oméga de sa propre vie, ce Christ qu'il aimait à considérer dans le mystère irradiant de la Transfiguration dont la liturgie quadragésimale fait mémoire comme d'un essai de Pâques et sous le signe duquel était né, en 1868, le « poète catholique »⁴⁶ ? Apôtres l'un et l'autre d'une « catholicité », au-delà de toute concertation et de toute entente déclarée, Pierre Teilhard de Chardin et Paul Claudel (Pierre et Paul...) sont morts « *d'une rive du monde jusqu'à l'autre* »⁴⁷, chacun à une extrémité du même Carême, du même Exode, tous deux réunis, finalement, dans l'orbite de la même célébration pascale. Sans succomber à un concordisme facile ou à un providentialisme schématique, on reconnaîtra tout simplement que cela donne à penser. Davantage, cela

46. Cf. Étienne Gilson, « Paul Claudel, poète catholique », dans *La pensée religieuse de Claudel*, Desclée, 1969, p. 31-44.

47. CLAUDEL, *La Messe là-bas (In principio erat Verbum)*, Pléiade Œuvres Poétiques, p. 513 (toutes les références claudéliennes du présent article sont données d'après l'édition de la Pléiade.)

provoque, car l'on ne saurait nier qu'il y a toujours quelque chose de provocant dans la confrontation de ces deux figures.

Fait intéressant, dans son Journal, en date du 9 mars 1955, le Père Teilhard avait pris soin de consigner les *ultima verba* de Claudel: «*Laissez-moi tranquille, je n'ai pas peur.*», suggérant discrètement par là qu'il souhaitait quelque chose de comparable pour sa propre fin qu'il sentait imminente. Ultime rencontre avec Claudel, pleinement aboutie celle-là, encore que posthume. Curieusement, c'est à New York que les deux hommes s'étaient rencontrés pour la première fois en 1931 (Claudel était alors ambassadeur à Washington), qu'ils s'étaient estimés l'un l'autre à une distance respectueuse que seule, semble-t-il, la Pâque commune de la fin devait annuler. Teilhard dresse de leur entretien le bilan suivant: «*...il a été surtout question de religion. Le grand poète a été charmant et confiant [...] Aucune difficulté pour Claudel dans l'immensité des mondes: ils jonglent pour notre plaisir. Aucune difficulté dans la représentation historique de la Bible; ne suffit-il pas qu'elle alimente prodigieusement notre pensée? Aucun adversaire en vue, présentement, au christianisme, n'est-il pas seul à influencer sur les esprits de bonne volonté?*» Le poète charmant et confiant est, somme toute, «*le pur poète en qui tout se résout en esthétisme.*»⁴⁸ Le rapport officiel entre les personnes n'ira sans doute guère plus

loin. Ceci est dû à la différence des esprits, des tempéraments humains et spirituels, des préoccupations foncières, des tâches entreprises et, très particulièrement, sans qu'entre en ligne de compte la moindre jalousie, celle des situations respectives dans l'Église; situation établie et consacrée, dans le cas de Claudel, situation précaire, frontalière et douloureuse jusqu'à la fin, dans le cas de Teilhard, si exemplaire et profonde qu'ait été sa filialité ecclésiale. Mais, par delà ce rapport problématique des personnes et comme malgré lui, il reste possible, le temps – un demi-siècle – ayant fait son œuvre de révélateur, d'en découvrir *a posteriori* un autre: celui des œuvres dans leur efficacité propre qui ne cesse de s'attester et dans ce que nous pouvons légitimement déchiffrer aujourd'hui comme une véritable synergie, si improbable, voire si impossible qu'on l'eût dès l'abord estimée. C'est que, échappant finalement à ceux qui les ont mises au monde, les œuvres – les grandes œuvres – possèdent une espèce d'énergie nucléaire dans l'ordre de l'esprit et un don étonnant de collaborer entre elles pour infléchir et orienter l'histoire. C'est cette synergie dans la différence que nous analyserons très modestement ici.

Ce que, nous semble-t-il, Teilhard et Claudel ont évidemment en commun, c'est la même grâce, tout à fait prévenante et fondatrice, de la mobilité, la même vocation au dépaysement. L'un et l'autre sont – donnée dont nous ne devons pas sous-estimer la nouveauté en ce xx^e siècle à son début – des hommes planétaires. Par ce trait,

48. TEILHARD, *Lettres de voyage*, Paris, 1956, p. 136.

par ce train de vie, ils sont immédiatement des nôtres et préfacent certainement le monde qui est le nôtre. L'un et l'autre ont acquis une « *connaissance de l'Est* »; pour l'un et l'autre la Chine en particulier fut un lieu de réflexion et d'épreuve.

J'espère que petit à petit nous allons vers les temps où les hommes seront capables de n'aimer rien que la Terre. Tout le reste est trop petit pour nous, voyez-vous. Et même la Terre, quand nous l'aurons encerclée de notre union, elle nous renverra à l'amour de plus grand encore. – J'ai passé tout mon mois de décembre à Pékin, occupé à voir des Américains, Australiens, Hollandais, etc., revenant du congrès pan-pacifique de Tokyo. Vous ne sauriez croire combien cette plongée dans un internationalisme choisi est dilatant, – à condition d'être par ailleurs fortement enraciné dans son milieu natif.⁴⁹

Et n'est-ce pas le voyageur Claudel qui s'exprime à travers cet aveu d'Anne Vercors :

Je ne suis pas seul. Les voilà tous en marche avec moi, toutes ces âmes, les unes qui nous poussent et les autres qui m'entraînent et les autres qui me tiennent la main (...). Tout est en branle, qui sait si je ne gêne pas l'ordre de Dieu en restant à

cette place où le besoin qui était de moi a cessé ?⁵⁰

À la faveur de leurs déplacements géographiques (et surtout du déplacement fondamental, intérieur celui-là, que les premiers ont développé et entretenu en eux), ces deux hommes de terroir ont puissamment contribué à un déplacement de nos propres perspectives, placés l'un et l'autre au tournant d'un « *siècle nouveau* » pour nous forcer à voir du monde – à voir le monde – et, par là, à aérer le réduit de notre existence et de notre foi. Il y a chez Claudel une perception à la fois bienheureuse, enfantine et conquérante de l'espace, une manière tout à fait primitive d'appréhender et de prendre l'espace dont nous n'en finissons pas de relever dans son œuvre les vestiges, au point que nous reconnâtrions là volontiers une clef majeure de son univers. On se souviendra évidemment de l'indication scénique qui accompagne *le Soulier de satin*, caractéristique de « l'ambition » claudélienne, vierge, au demeurant, de tout prométhéisme : « *La scène de ce drame est le monde...* » Tout à fait symptomatique de cette espèce de « catholicisme incarné » est l'identité de geste et de posture dans les trois textes suivants :

LOUIS LAINE, *les bras écartés de toute leur longueur*. – Je vole dans l'air comme un busard, comme Jean-le-blanc qui plane !

Et je vois la terre apparaître sous les flammes du soleil et j'entends

49. TEILHARD, *Lettres à Léontine Zanta*, Tien Tsin, 10 janvier 1927.

50. CLAUDEL, *L'Annonce faite à Marie*, Act. I, sc. I, Théâtre II, p. 152.

Le craquement de l'illumination
gagner!⁵¹

Je vais avoir le soleil même, j'ouvre
les bras à votre dimension.

Je regarde au plus haut du ciel un
point d'or comme au jour de votre
Ascension.

J'accepte ce monde tel qu'il est et
je n'ai rien à y changer.⁵²

Que c'est bon entre mes bras, la
terre ronde! Que c'est beau, le che-
min vers l'Occident! Qui me donnera
tout cet or là-bas pour que j'y enfonce
les mains! Ah, combien de temps
encore tarderai-je à suivre l'appel
de ce soleil qui m'invite à le suivre!⁵³

L'expérience claudélienne de l'es-
pace-monde conjugue l'aisance et
l'exil:

Ah! que le monde est beau et que
je suis heureuse!⁵⁴

Dites, qui me rendra l'espace libre
et cet âpre coup de vent de la liberté
qui vous enlève comme un garçon
brutal qui fait sauter sa danseuse
entre ses deux mains!

Ah, qui me parle de liberté? Mais
pour comprendre ce que c'est,

Il faut avoir été captif, et hors la loi,
et avoir fui!

51. CLAUDEL, *L'Échange*, Act. I, Théâtre I, p. 729.

52. CLAUDEL, *Corona benignitatis anni Dei (Prière pour le dimanche matin)*, Œuvre poétique, p. 369.

53. CLAUDEL, *Le Livre de Christophe Colomb*, Première partie, 11-12, Théâtre II, p. 1139-1141.

54. CLAUDEL, *L'Annonce faite à Marie*, Prologue, Théâtre II, p. 141.

Et me voici comme un oiseau
blessé, tombé de la horde migratrice,
qui fait son nid dans la basse-cour
sous une charrette!

...Et exilé pour comprendre la
patrie!⁵⁵

LA MESSE

Si différents que se révèlent à
l'examen, chez Teilhard et Claudel,
les ingrédients d'un même sens cos-
mique, il n'en reste pas moins que,
pour l'un et l'autre, c'est sur fond pla-
nétaire que se célèbre la Messe, c'est
dans l'Espace-Monde que se produit
la Messe, comme événement. Aussi,
pour mettre les deux hommes en
accolade, dirions-nous volontiers:
« Teilhard et Claudel ou l'Eucharistie
dans l'espace », la notion d'espace
relevant simultanément ici de l'ordre
physique et de l'ordre théologique.
Bien sûr, nous rencontrons ici – ou
plutôt nous écoutons se rencontrer
– deux œuvres majeures dont la simi-
litude d'intitulé ne manque pas d'être
suggestive à elle seule: *La Messe
sur le monde* du premier (1917) et *La
Messe là-bas* du second (1923). Dans la
genèse de ces deux écrits se retrouve,
déterminante, la même condition exi-
lique, qu'il s'agisse de Rio-de-Janeiro
pour le ministre plénipotentiaire de 2^o
classe, ou des Ordos pour le paléonto-
logue. Circonstance ou élément impor-
tant à bien apercevoir: la Messe dont
il est question chez l'un comme chez
l'autre (même si c'est par absence
en l'occurrence chez Teilhard) est en

55. CLAUDEL, *La Cantate à trois voix (Cantique du peuple divisé)*, Œuvre poétique, p. 341.

toute rigueur une messe basse, suivie ou célébrée privément⁵⁶, ce qui n'en stimule que plus puissamment encore, semble-t-il, l'énergie cosmique.

Puisque, une fois encore, Seigneur, non plus dans les forêts de l'Aisne, mais dans les steppes d'Asie, je n'ai ni pain, ni vin, ni autel, je m'élèverai par-dessus les symboles jusqu'à la pure majesté du Réel, et je vous offrirai, moi votre prêtre, sur l'autel de la Terre entière, le travail et la peine du monde.⁵⁷

Ce prêtre paradoxal et isolé n'entre-tiendrait-t-il pas quelque parenté spirituelle avec le fameux Père Jésuite sur lequel s'ouvre le rideau du *Soulier de satin* ?

Je prends, je me sers de toute cette œuvre indivisible que Dieu a faite toute à la fois et à laquelle je suis étroitement amalgamé à l'intérieur de Sa sainte volonté, ayant renoncé à la mienne,

De ce passé dont avec l'avenir est faite une seule étoffe indéchirable (...)

56. Pour peu que l'on veuille bien prolonger la perspective, on pointera bientôt de ce côté-là la lacune, et finalement peut-être le drame personnel de Teilhard. Eût-il effectivement célébré la messe, en effet, que le prêtre de *La Messe sur le monde* fût demeuré seul ; si communiant à la Matière qu'il se déclare, si porteur de l'Humanité qu'il se sente, il n'a pas d'assemblée, et peut-être même n'en a-t-il pas vraiment le sens. Le peuple chrétien sera présent d'une manière autrement fraternelle et charnelle à Claudel, ce plébéien de la foi, chrétiennement originaire d'une expérience communautaire et liturgique, dans la cathédrale.

57. TEILHARD, *La Messe sur le monde (L'offrande)*, dans *L'Hymne de l'univers*, Paris, 1961, p. 17.

Et maintenant voici la dernière oraison de cette messe que mêlé déjà à la mort je célèbre par le moyen de moi-même.⁵⁸

« Mêlé à la mort », Teilhard l'avait été effectivement maintes fois, durant la Première Guerre Mondiale. Nul doute, en tout cas, qu'un même tropisme eucharistique caractérise en profondeur le poète de la Conversion et le prophète de l'Évolution, indubitablement conditionné chez l'un et l'autre, il est vrai, par les modalités liturgiques concrètes de leur époque⁵⁹. Mais surtout ce tropisme fonctionne respectivement dans deux sens différents. Chez Claudel, l'Eucharistie apparaît surtout comme le Terme tangible et nuptial d'une quête de sens dont Rimbaud assume symboliquement le rôle de protagoniste dans *La Messe là-bas*, quête que l'homme d'avant la conversion a d'abord partagée avec son siècle ancien, pour mener finalement à bien, si l'on peut dire, l'illumination manquée de son prédécesseur spirituel et illuminer lui-même *a posteriori* ce dernier, dans un acte de charité qui postule évidemment une communion transhistorique des saints... et des poètes.

58. CLAUDEL, *Le Soulier de satin*, Première journée, sc. I, Théâtre II, p. 667-668.

59. Obvie et tranquillement affichée chez Claudel, cette solidarité de la théologie eucharistique avec la pratique, voire avec les ustensiles liturgiques se vérifie également chez Teilhard, jusqu'à une dépendance subtile qu'il vaudrait la peine d'approfondir : le cas des « *Trois histoires comme Benson* » qui composent *Le Christ dans la Matière* est à cet égard tout à fait significatif : *Le tableau, L'ostensoir, La custode*.

Gardons ce serment entre nous !
scellez-moi de peur que je ne me
dissipe.

Humanité de Dieu sur ma langue,
consignez mon cœur et mon
principe.⁶⁰

Ce que tu (Rimbaud) cherchais si
loin, l'Éternité dès cette vie accessible
à tous les sens,

Lève les yeux et tiens les fixés
devant toi, c'est là, et regarde l'Azyme
dans la monstrance (...).

Cet objet entre les fleurs de papier
sec, c'est cela qui est la Suprême
Beauté,

Ces paroles si usées qu'on ne les
entend plus, c'est en elles qu'était la
vérité (...)

Ce que tu cherchais si loin derrière
la Forêt, au-delà de la Mer et des Iles,

Ta mère et tes sœurs le savaient,
sans qu'elles eussent à bouger de
Charleville.⁶¹

Chez Teilhard, le Christ eucharis-
tique est un point focal, un épïcetre,
l'origine incandescente d'une sacra-
mentalisation expansive et capillaire,
pour ainsi dire, de tout le cosmos ;
Eucharistie dont on peut se deman-
der parfois si, malgré toute la ferveur
exprimée, elle n'est pas davantage
une réification qu'une présence, l'em-
bryon analogiquement et subtilement
« matérialisé » d'une cosmogénèse

plutôt que l'Acte constitutif de la com-
munauté ecclésiale, autrement dit si
elle n'est pas plus considérée avec une
sorte de fascination que concélébrée.

Au centre de votre poitrine, je
n'aperçois rien d'autre qu'une four-
naise ; et plus je fixe ce foyer ardent,
plus il me semble que, tout autour,
les contours de votre Corps fondent,
qu'ils s'agrandissent au-delà de toute
mesure jusqu'à ce que je ne distingue
plus en Vous d'autres traits que le
figure d'un Monde enflammé.⁶²

Seigneur, c'est Vous qui, par l'ai-
guillon imperceptible d'un charme
sensible, avez pénétré dans mon
cœur pour faire écouler sa vie en
Vous. Vous êtes descendu en moi à
la faveur d'une petite parcelle des
Choses ; et puis, soudain, vous vous
êtes déployé, à mes yeux, comme
l'Universelle Existence... L'intuition
mystique fondamentale vient d'aboutir
à la découverte d'une Unité supra-
réelle, diffuse dans l'immensité du
Monde.⁶³

Mais Teilhard et Claudel se ren-
contrent dans la mesure où, pour
l'un comme pour l'autre, la Messe est
matinale, œuvre matinale au lever – au
levier – du Monde, où la Messe inves-
tit, assume, construit le Monde, en
sous-main. Dans cette grande affaire,
les deux hommes sont pareillement

60. CLAUDEL, *Corona... (Prière pour le dimanche matin)*, Œuvre poétique, p. 371 ; on remarquera ici le terme « serment », doublet expressif de « sacrement » (*sacramentum*).

61. CLAUDEL, *La Messe là-bas (Consécration)*, Œuvre poétique, p. 501-502.

62. TEILHARD, *La Messe sur le monde (Prière)*, op. cit. p. 34.

63. TEILHARD, *Pensées choisies*, XVIII, extraite du *Milieu Mystique*, op. cit. p. 97.

éveillés, éveilleurs et actifs: ils sont officiants.

Je crois que Dieu est ici bien qu'il me soit caché.

Comme il est au ciel avec tous ses anges et dans le cœur de la Vierge sans péché,

Il est même ici, dans la gare de chemin de fer et l'usine, dans la crèche, dans l'aire et dans le chais.⁶⁴

Debout! de ce lieu où j'étais pour aller à celui où je ne suis pas encore,

Quand la lampe du ciel pâlit, c'est pour cela que je me suis levé avant l'aurore...⁶⁵

...je monterai, ce matin, en pensée, sur les hauts lieux, chargé des espérances et des misères de ma mère (la Terre); et là, – fort d'un sacerdoce que vous seul, je crois, m'avez donné, – sur tout ce qui, dans la Chair humaine, s'apprête à naître ou a périr sous le soleil qui monte, j'appellerai le Feu.⁶⁶

Le prêtre Teilhard et le laïc Claudel exercent en vérité tous deux un sacerdoce, l'un comme chercheur et l'autre comme poète, car au poète aussi un sacerdoce original a été donné.

64. CLAUDEL, *Processionnal*, Œuvre poétique, p. 297.

65. CLAUDEL, *La Messe là-bas*, *Introït*, Œuvre poétique, p. 487.

66. TEILHARD, *La Messe sur le monde (Offrande)*, op. cit. p. 19. Soit dit en passant, il y aurait toute une théologie bien spécifique de l'épiclese à reconstituer à travers l'œuvre de Teilhard.

LA JOIE

Tandis que la cosmologie de Teilhard est sous le signe privilégié de la Terre et du Feu, celle de Claudel s'épanouit sous celui de l'Eau et de l'Esprit⁶⁷. Teilhard soulève le monde avec effort⁶⁸, Claudel s'ébroue dans le monde, dans son monde, avec bonheur. Claudel le scolastique et le baroque est à l'aise dans la Bible, dans les formes ordinaires de la liturgie, dans le dogme: tout cela, au fond, c'est sa « Matière » à lui. Le catholicisme de Claudel est de bien-être, là où celui de Teilhard est de souci et d'excès:

O credo entier des choses visibles et invisibles, je vous accepte avec un cœur catholique! (...)

67. « L'Esprit et l'Eau »: c'est le titre significatif de la seconde des *Cinq grandes Odes*, texte-clef quant à la cosmologie claudélienne. La mer est un élément porteur, remarquons-le, d'un bout à l'autre de *La Messe là-bas*; « Mon esprit n'a plus de repos que la mer, c'est la même douleur démente! » (*Introït*) « La mer des hommes et des feuilles, il ne cesse de la brasser et de la remuer, la mer des peuples et des eaux. » (*In principio...*). Élément matriciel dans l'univers claudélien et qui mériterait qu'on lui consacre une anthologie: « Rien que la mer éternelle pour toujours, et tout à la fois d'un seul coup! La mer et nous sommes dedans! » (*Feuilles de Saints. Ballade*, Œuvre poétique, p. 598). « Et alors la mer! On se connaît bien tous les deux, la mer, on s'aime bien tous les deux, c'est comme du lait de vache pour moi! » (*L'Échange*, Act. I, Théâtre I, p. 728).

68. Le concept d'effort est typiquement teilhardien: « ...la réussite de l'effort universel dont nous sommes à la fois les collaborateurs et l'enjeu... » (TEILHARD, *Pensées choisies*, XLII, extraite de *La Signification et la Valeur constructive de la Souffrance*, op. cit. p. 124).

Je vous salue, ô monde libéral à mes yeux!

Je comprends par quoi vous êtes présent,

C'est que l'Éternel est avec vous, et qu'où est la Créature, le Créateur ne l'a point quittée.

Je suis en vous et vous êtes à moi et votre possession est la mienne.⁶⁹

Je vois devant moi l'Église catholique qui est de tout l'univers!

O capture, ô pêche miraculeuse! ô million d'étoiles prises aux mailles de notre filet (...).

Nous avons conquis le monde et nous avons trouvé que Votre Création est finie (...)

Tout est à moi, catholique...⁷⁰

Le Christianisme m'apparaît maintenant beaucoup moins comme un ensemble fermé et constitué que comme un axe de progression et d'assimilation. Hors de cet axe, je ne vois au monde aucune garantie, aucune issue. Mais autour de cet axe, j'entrevois une immense quantité de vérités et d'attitudes auxquelles l'orthodoxie n'a pas encore fait de place. Si j'osais employer un mot qui peut avoir des sens inacceptables, je me sens irréductiblement « hyper-catholique ».⁷¹

Je tends à croire que la source de la plupart de nos faiblesses est à chercher dans ce fait que nous ne

« croyons », ni jusqu'au bout, ni sur assez large : s'arrêter de croire une seconde trop tôt, ou croire à un objet de pas assez, peut suffire à ruiner tout l'édifice que nous construisons.⁷²

Il y a quelque chose de foncièrement conquérant chez ces deux hommes, mais tandis que l'un est un conquérant béat, l'autre demeure un conquérant inquiet pour lequel la « Maison », justement, n'est pas et ne pourra jamais être « fermée ». Mais surtout – et c'est là que la confrontation des deux hommes nous conduit – qu'il soit de confort ou d'inconfort, de possession tranquille ou d'exploration fervente, ce catholicisme est identiquement, chez l'un comme chez l'autre, un catholicisme de plénitude : les deux œuvres sont sous-tendues, les deux pensées sont vivifiées par un profond et puissant optimisme, au sens le plus fort du terme ; optimisme de tempérament chez Claudel, optimisme paradoxal, chèrement acquis et entretenu chez Teilhard, vérifié à travers l'apparente dénégation historique que lui apportaient les deux conflits mondiaux, à travers l'incompréhension ou l'hostilité manifestée au sein même de l'Église et de sa hiérarchie. Les deux œuvres, en somme, sont filles de la difficile joie pascale. C'est avec le même appétit, la même ivresse, la même ardeur de volontaires que Claudel et Teilhard entreprennent le monde, se portent sur le chantier d'un monde d'autant plus passionnant qu'il est

69. CLAUDEL, *Cinq grandes Odes, III, L'Esprit et l'Eau*, Œuvre poétique, p. 240-241.

70. *Cinq grandes Odes, V, La Maison fermée*, ibid. p. 289.

71. TEILHARD, *Lettre au Père Valensin*, 27 juin 1926.

72. TEILHARD, *Lettre à Léontine Zanta*, Pékin, 15 avril 1929.

essentiellement à rassembler⁷³ pour le premier, à promouvoir⁷⁴ pour le second, en tout état de cause parce qu'il est à venir. Mystiques ascendantes, actives, toniques s'il en est, mystiques «à pied d'œuvre», cette œuvre qui consiste à élaborer le monde et à collaborer à lui; mystiques susceptibles d'entrer en conjonction, en synergie dans l'histoire, parce que toutes deux instinctivement positives, sans un mouvement de recul, sans une once de nostalgie, et pour autant intrinsèquement chrétiennes. Celle de Claudel pourrait être symbolisée par un cercle, celle de Teilhard par une droite orientée.

C'est un tel catholicisme de plénitude (à la fois acquise et toujours à conquérir) qui continue de nous interroger aujourd'hui. En effet, alors qu'un mondialisme facile et sans conscience risque de nous donner le change de l'universel véritable, alors aussi que nous cédon parfois, en Église, à de nouveaux réflexes de tristesse, de repli et de raidissement, une double leçon de catholicisme est à prendre ou à reprendre auprès de ces deux grandes figures: l'une qui consiste à

73. « Mon désir est d'être le rassembleur de la terre de Dieu! » (CLAUDEL, *Cinq grandes Odes*, V, *La Maison fermée*, Œuvre poétique, p. 280).

74. « Plus je m'analyse, plus je découvre cette vérité psychologique que nul homme ne lève le petit doigt pour le moindre ouvrage sans être mû par la conviction, plus ou moins obscure, qu'il travaille infiniment (au moins d'une manière détournée) pour l'édification de quelque Définitif, c'est-à-dire à l'œuvre de Vous-même, mon Dieu. » (TEILHARD, *Pensées choisies*, LV, extraite du *Milieu Divin*, op. cit. p. 140).

habiter à plein et magnifiquement la «Maison fermée», l'autre à accueillir comme une grâce, avec l'aventure qu'elle comporte, cette ouverture qui n'est pas simplement une donnée épisodique et accidentelle, mais une donnée constitutive de la Maison elle-même. Autrement dit, pour réaliser un catholicisme qui ne soit ni de réduction ni d'exclusion, mais d'embrassement et de pointe, il nous faut conjuguer à la fois le cercle et la droite orientée que nous suggèrent respectivement ces deux esprits. Si étrangers que Claudel et Teilhard demeurent, malgré tout, à bien des préoccupations théologiques – ecclésiologiques en particulier – qui se font impérieusement jour au temps même où ils disparaissent de la scène, ils n'en ont pas moins joué l'un et l'autre un rôle singulièrement bienfaisant qui autorise à les considérer tous deux comme des «annonciateurs» (pour reprendre un terme spécifique de la dramaturgie claudélienne) d'un grand renouveau dont il semble que nous déméritons parfois un peu aujourd'hui. Ils ont dilaté chacun à leur manière le concept de catholicité; avec des grâces propres, qu'elles fussent d'enthousiasme ou d'audace, ils nous ont appris l'un et l'autre à croire spacieusement: ils peuvent encore nous l'apprendre, car leurs œuvres ne cessent d'être motrices.

Un demi-siècle nous a appris à ajuster – dans tous les sens du terme – notre regard sur Teilhard et à reconnaître en lui aussi un très grand poète – un poète en qui tout se résout, non en esthétisme sans doute, mais en vues

ardentes. Claudel, quant à lui, nous a laissé une prodigieuse « matière » biblique et, avec elle, une méthode d'exégèse inventive, libre et cohérente qui, sympathisant allègrement avec la tradition patristique, s'avère susceptible de revigorer notre bien-être en l'Écriture⁷⁵. Il y a dans le ministère de Paul Claudel quelque chose de pétrinien :

Ô point de toutes parts autour de moi où s'ajustent les fins indivisibles ! univers indéchirable ! ô monde inépuisable et fermé !

C'est la vision de saint Pierre quand l'ange lui montra dans un linge tous les fruits et les animaux de la création, afin qu'il en fît librement usage.

Et moi aussi, toutes les figures de la nature m'ont été données, non point comme des bêtes que l'on chasse et de la chair à dévorer,

Mais pour que je les rassemble dans mon esprit, me servant de chacune pour comprendre toutes les autres...⁷⁶

Quant à l'ascendance paulienne de Pierre Teilhard de Chardin, elle n'est pas à prouver. Complices jusqu'à travers leur différence, Claudel et Teilhard échangent désormais dans la communion de toute l'Église et la même Pâque du Seigneur ; leur « dialogue » n'est pas un dialogue des morts artificiellement reconstitué, mais bien un dialogue de vivants et pour les vivants. Claudel et Teilhard nous demeurent ; mieux, ils nous poussent. *Je ne suis pas seul. Les voilà tous en marche avec moi, toutes ces âmes, les unes qui me poussent et les autres qui m'entraînent et les autres qui me tiennent la main. Tout est en branle...* Après tout, ne faut-il pas, n'est-il pas bon que les apôtres même soient différents pour promouvoir le monde, appariés par un dessein plus haut, que le temps rend lisible ?

Pour en savoir plus



https://www.teilhard.fr/de_claudel_a_teilhard

Teilhard.fr / dossiers / spiritualité et religions

75. Cf. François L'Yvonnet, « Rabbi Claudel », dans *L'approbation sacrée. Claudel et la Bible*, Revue « Question de », n° 94, 1993, p. 112-123.

76. CLAUDEL, *Cinq grandes Odes, V, La Maison fermée*, Œuvre poétique, p. 281.



— Maguelone —
Hérault

AIMER LE MONDE,
DONNER ENVIE DE LE COMPRENDRE,
PARTAGER LA JOIE DE VIVRE
ET DE CROIRE.

RETROUVONS-NOUS

MONTPELLIER / **98.3** BÉDARIEUX / **94.3**
BÉZIERS / **98.5** GANGES / **90.4** LODÈVE / **96.3** SÈTE / **98.3** ST-PONS / **92.2**



FM



MOBILE



INTERNET



PODCAST

rcf.fr

RCF Maguelone Hérault 31 ter, av. Saint Lazare 34060 Montpellier @ rcfmaguelone@rcf.fr

À lire

Lettre à un Inuit de 2022

par Jean Malaurie

Ce livre est un cri d'alarme sur les méfaits de la civilisation occidentale depuis plus de 3 siècles.

Si on devait trouver un point de convergence entre Jean Malaurie et Pierre Teilhard de Chardin il serait illustré par la phrase de ce dernier dans ses *Lettres de voyage*, 8 septembre 1935: «Le passé m'a révélé la construction de l'avenir». Recherche archéologique et géologique pour ces deux hommes de terrain qui révèle une émotion, trouble dit Malaurie, face à l'ordre de la nature qui nous permet de remonter à plus de 500 millions d'années par les fouilles du sol.

Les Chamanes Inuit ne sont pas en reste: en «murmurant à l'oreille des cailloux» ils entrent en communion géologique avec l'histoire de la terre et de l'humanité et par conséquence du Cosmos. Notre Terre a enregistré son Histoire dans son sol. Les Inuit «déchiffrent l'alphabet de la matière dans un esprit Confucéen» dit Malaurie.

L'auteur nous initie aux fondements de la civilisation Inuit, ses croyances, dans un continuum Esprit-Matière qui ne déplairait pas à Teilhard de Chardin.

C'est, certes, un réquisitoire terrible contre une certaine église, en l'occurrence luthérienne, qui en a oublié la charité des évangiles. Le désastre total fut évité grâce aux frères moraves, frères ouvriers venus de Saxe.

Paradoxalement, c'est l'installation après la guerre des bases Américaines qui introduit la notion de libération des peuples et d'autonomie.

La volonté de plaquer nos coutumes et croyances occidentales au peuple Inuit n'a pas fonctionné. L'obsession du mélange des cultures, des traditions et des religions est illusoire. Tout comme l'huile et l'eau, on a beau agiter vigoureusement le flacon on retrouvera toujours les deux constituants; si on veut que le mélange soit homogène il faut supprimer l'un des deux ingrédients. Ce qui fut presque fait. Ces peuples chamaniques, à l'instar des Aztèques, Quechuas ou Aymara indiens d'Amérique finissent pas sombrer dans une schizophrénie culturelle imposée par le monde occidental; cette schizophrénie ne peut disparaître qu'en recouvrant leurs autonomies respectives. Mais malheureusement cette autonomie et cette «civilisation obligatoire» ne fonctionne pas et conduit au désastre:

alcoolisme, drogue, suicide sont le lot de toutes les populations Inuit.

C'est un plaidoyer pour le respect du chamanisme et l'animisme, «une Métaphysique complexe» orchestrée par le Cosmos.

L'attitude de l'église catholique envers l'approche cosmologique et biologique Teilhardienne, toute scientifique, et celle de l'église Luthérienne envers une perception plus intuitive des Chamanes Inuit et leur science est identique: ces églises ont peur de cette approche constitutive d'un univers en perpétuelle évolution au mépris de l'enseignement du Christ. Pour autant les anthropologistes de cette même époque qui se bornent à constater que les civilisations écologiques ne résistent pas à l'Occident ne sont pas non plus épargnés. Prendre acte et ne rien faire, tel est leur crédo.

Malaurie établit un diagnostic de la maladie qui frappe la civilisation Inuit en mettant en exergue la confusion entre la pédagogie utile et l'évangélisation latente, toutes deux pratiquées par les pasteurs luthériens, sans pour autant nier leur dévouement. Il distingue pédagogie et enseignement. Le second sans la première ne fonctionne pas.

On constate aujourd'hui au sein de la population Inuit soit un vide anthropologique pour les plus faibles soit une révolte pour les plus hardis. Ne pas opter pour l'une ou l'autre option conduit au suicide.

Quel avenir pour ces peuples? Jean Malaurie nous révèle que des carnassiers de tout poil et de tout bord lorgnent sur les richesses minières du Groenland comme ils ont lorgné sur celles des Amériques et de l'Afrique.

Il exhorte ses amis Inuit éminents à ne pas tomber dans le piège où les richesses profitent à quelques notables au détriment des plus nombreux. L'aliénation des responsables Inuit n'est pas loin.

Jean Malaurie est a n'en point douter un chrétien qui milite pour que le devenir de ce peuple soit pratiqué dans la vérité. Ses solutions apparaissent tardivement dans l'ouvrage. Je ne les révélerai pas. Je laisse le lecteur les découvrir.

Il nous rappelle aussi que plaindre les populations originelles en voie de disparition est louable. Cela nous donne bonne conscience. S'y intéresser et apporter une solution est un tout autre engagement. Se battre pour ces peuples qui sont l'origine de notre humanité est un combat primordial. Après le désastre de l'éradication des espèces animales, allons-nous assister à celui de la disparition des peuples historiques?

Mais il faut aussi que les Inuit prennent leur destin en main. Il n'est pas encore trop tard.

Livre remarquable de réconciliation du vrai Christianisme et d'un animisme entrevu et compris par les jésuites Nord-Américains avec les indiens Cree qui connaissaient Teilhard de Chardin et la notion d'Esprit-Matière.

Jean-Philippe Selles

Fayard, 2015

15 € – 168 pages

Les portes du ciel, Chemin de vie spirituelle vers la Sagesse

Par Christophe Gripon

Nous connaissons déjà Christophe Gripon pour son article, *L'Éternel Féminin de Teilhard* dans le numéro de mars 2017 de cette revue et son livre de théologie spirituelle, *L'éros, un chemin vers Christ-Sophia*⁷⁷. Ce livre a reçu des appréciations particulièrement positives de plusieurs théologiens, notamment des jésuites Christoph Theobald et Dominique Salin.

Christophe Gripon prolonge dans ce nouvel ouvrage les chemins de pensée qu'il avait déjà ouverts sur ces questions très sensibles du désir et du féminin. Ce livre, aux accents poétiques, présente ainsi de façon très accessible les résultats de ses recherches bibliques et théologiques. La force et la sainteté de l'attraction que le féminin peut exercer est un thème important pour Pierre Teilhard de Chardin, tout particulièrement dans son célèbre poème *L'Éternel Féminin*. Deux chapitres lui sont consacrés dans ce livre : « Pierre Teilhard de Chardin, la subjuguante beauté de Christ » et « *L'Éternel Féminin*, l'amour qui mène à Dieu ».

Le désir humain et le féminin ont souvent été « diabolisés » à certaines

périodes de l'histoire de l'Église et nous en portons encore un poids qui peut gravement inhiber l'épanouissement spirituel, non seulement des femmes mais aussi des hommes. L'auteur propose un chemin de réconciliation avec nos propres profondeurs en s'inscrivant dans une tradition spirituelle très stimulante. Il s'appuie sur la redécouverte de la beauté fascinante de la Sagesse biblique, Sophia, celle-là même qui a inspiré Pierre Teilhard de Chardin pour son *Éternel Féminin*. Ce livre de spiritualité est ainsi une invitation à célébrer la face féminine de Dieu qui se reflète dans la beauté du Christ et à contempler sur son visage la Sagesse divine vers laquelle aspire toute la création. La beauté et la sagesse du féminin sont ainsi honorées à travers la redécouverte d'un reflet trop souvent méconnu, et pourtant si sensible, du Christ. Cet ouvrage apporte des ouvertures spirituelles audacieuses et fécondes pour tous les chercheurs de Dieu.

Gérard Donnadiou

**Editions Médiaspaul, 2019
14 € – 156 pages**

77. Christophe Gripon, préface de François Nault, *L'éros, un chemin vers Christ-Sophia, Approches bibliques et théologiques*, Paris/ Montréal, Médiaspaul, 2016.

Un si petit territoire

Marc Bressant

Quatre kilomètres carrés sont-ils suffisants pour créer au cœur de l'Europe un état ayant seulement deux atouts : sa formidable richesse minière et sa totale neutralité face à ses belliqueux voisins ?

À cet énoncé un peu sévère, certains crieront « Sauve qui peut » et n'iront pas plus loin. Ils auraient grand tort et manqueraient de découvrir une pépite littéraire. Ce si petit territoire où ne vivent que cinq mille habitants devient, dès sa création en juin 1816, l'un des lieux les plus enviés du continent européen.

Cette bizarre tache blanche sur la carte de l'Europe doit sa naissance et son destin à deux jeunes hommes, l'un Prussien, l'autre Néerlandais qui l'ont négociée pour leurs souverains respectifs. Tous deux aiment avec passion, s'enrichissent, se perdent ou se blessent sans que jamais la partie ne connaisse de répit. Dire qu'ils ont l'allant et la fougue de héros de Stendhal ne serait pas leur rendre suffisamment justice. Ils incarnent la vie aventureuse, le goût de l'immédiat qui n'exclut pas la réflexion, le plaisir des sens autant que celui de l'esprit. Et le lecteur les suit, page après page, dans ce livre qui tient du conte philosophique et des sagas comme on les aime.

Quelques morts ici et là, des enfants qui disparaissent, un amour qui s'émousse ou renaît, des dialogues à

l'emporte-pièce et le tour est joué en 404 pages.

Impossible de distinguer dans ce livre où se cache la vérité et où s'épanouit le romanesque. Mené de main de maître par Marc Bressant, ce très subtil ballet sur fond d'ambition et de haute politique a la finesse et l'imprévisibilité d'une partie d'échecs entre Carlsen et Kasparov. On galope dans des chapitres de trois pages qui nous font, à chaque fois, regretter qu'ils soient si courts. Du coup, on les dévore comme on le fait de l'ensemble de ce récit fort et tendre où se croisent l'aventure, l'amour et le pouvoir.

Les jeunes filles y surgissent sans que l'on puisse savoir dans quels bras elles tomberont ni quelle sincérité il convient d'attacher à leurs aveux ou leurs serments. Pas une once de passéisme ou d'impression de déjà vu dans ce roman où l'élégance de plume de l'auteur et son humour font mouche sans ostentation. Ceux qui imagineraient cette Europe d'hier bien éloignée de la nôtre feraient fausse route. Elle est la même avec ses jeux politiques où les peuples comptent si peu, ses déroutes, la pesante morgue de ses hommes d'état et, couronnant heureusement le tout, le panache des aventures individuelles.

L'auteur, est ancien ambassadeur de France en Suède. Marc Bressant,

À LIRE

de son vrai nom Patrick Imhaus, a été président de TV5 Monde, la chaîne de télévision francophone par satellite. Il a derrière lui une carrière littéraire couronnée par le prix Giono en 2003 pour «L'anniversaire» et par le grand prix du roman de l'Académie française en 2008 pour «La dernière conférence».

Parmi ses derniers titres La Citerne (2009), Assurez-vous de n'avoir rien

oublié (2010), Les deux Raoul et les autobus blancs (2012), Brebis galeuses et moutons noirs (2014), Désir d'enfant et autres nouvelles (2016). Un si petit territoire est son quatorzième livre.

Présentation de l'Editeur

Editions de Fallois, 2017

22 € – 413 pages

Demeure

François Xavier Bellamy

Derrière l'accélération partout constatée de nos vies individuelles et de notre existence sociale, il est un phénomène plus essentiel encore, qui est devenu l'horizon absolu de la conscience occidentale : le changement était, à l'âge classique, une transition entre deux moments de stabilité. Mais notre civilisation semble entrée, avec la modernité, dans une nouvelle ère, qui fait du mouvement la loi universelle. Si la vie est évolution, si l'économie est croissance, si la politique est progrès, tout ce qui ne se transforme pas doit disparaître. S'adapter, se réformer, rester dynamique, voilà nos vertus cardinales ; la mode remplace tous nos critères, le flux prend la place de l'être, et le chiffre de la lettre.

Alors que la crise contemporaine qui touche le monde occidental porte le symptôme d'une forme d'épuisement intérieur, et alors que notre rapport

à l'accélération actuelle des innovations technologiques sera le grand défi politique des années à venir, il importe d'interroger, de façon à la fois approfondie et concrète, le déséquilibre créé par cette incapacité au repos, par cet oubli des stabilités les plus nécessaires à nos vies. Afin de redécouvrir ce que notre fascination pour le mouvement nous avait fait oublier : l'essentiel de nos existences se trouve peut-être bien plus dans ce qui est reçu et transmis, que dans ce qui est transformé. Et ce qui donne sens aux changements que nous pouvons apporter, ce ne peut être que la stabilité d'un but qui seul mérite notre effort. Il n'est pas de création spontanée qui s'épanouisse sans racines, pas de voyage vers l'ailleurs qui ne suppose un domaine familier, pas de société qui s'améliore sans chercher le bien dans ce qu'il a d'éternel. Ce qui

rend possible le mouvement de toute vie, et ce qui lui donne un sens, c'est toujours ce qui demeure.

François-Xavier Bellamy est normilien et agrégé de philosophie. Enseignant dans le secondaire, il est par ailleurs élu (sans étiquette) à Versailles, et intervient régulièrement dans le débat public. Il a créé les Soirées de la Philo, un cycle de philosophie pour le grand public, qui se développe à Paris et dans une dizaine de villes. Il poursuit avec

cet ouvrage une réflexion commencée avec Les Déshérités (Plon, 2014), un premier ouvrage dans lequel il se penchait sur la rupture de la transmission caractérisant la crise éducative actuelle, et sur la nécessité de retrouver dans la culture comme héritage la source de toute liberté.

Présentation de l'Éditeur

Grasset, 2018
25 € – 272 pages

Les Japonais

Raphaël Languillon-Aussel

Si le Japon fascine, les japonais semblent insaisissables. Sans jugement ni interprétation, Raphaël Languillon-Aussel est allé à la rencontre de ce peuple que l'on croit à tort homogène. Il nous entraîne avec lui dans les rues des grandes métropoles de l'île de Honshu comme sur les petites îles reculées. On y rencontre Kotaro et son parcours singulier de *salaryman*, Mme Jitsuo et sa discrète communauté de chrétiens, ou M. Nakasato qui nous parle, depuis Okinawa, des peuples colonisés par les japonais.

Surpeuplé ou dépeuplé, ce pays des extrêmes offre une diversité infinie avec ce peuple qui semble toujours hésiter entre repli sur soi et ouverture sur le monde.

Ce livre est une invitation à rencontrer les Japonais, à entendre leurs

témoignages et, surtout, à poursuivre le voyage au pays du Soleil Levant par soi-même.

Ancien élève de l'école normale supérieure de Lyon, Raphaël Languillon-Aussel a passé de nombreuses années au Japon, étudiant dans les universités de Tokyo et de Chuo. Il est à présent chercheur à l'université de Genève et poursuit ses travaux sur le Japon avec de fréquents séjours dans l'archipel.

Présentation de l'Éditeur

Editions Henri Dougier, 2017
Collection les lignes de vie
d'un peuple
14 € – 150 pages

D'une révolution à l'autre

Philippe Herzog

Philippe Herzog fait revivre, dans ces Mémoires, cinquante ans d'histoire politique. Pudique et touchant son histoire familiale, il dévoile les ressorts et les raisons de son engagement politique. On découvre un polytechnicien atypique et passionné de cinéma, à la fois rebelle et négociateur, utopiste et réaliste, voulant d'un même geste changer la France et construire l'Europe.

Rejoignant le PCF peu avant le reflux de la vague révolutionnaire, il est l'un des principaux acteurs de l'Union de la Gauche, autour du Programme commun de gouvernement. Il veut alors, avec ses camarades, donner le pouvoir au peuple. Réinventant cette utopie quand s'effondre le monde communiste, il s'engage dans la construction européenne.

Il crée *Confrontations*, un mouvement civique inédit, et régénère l'idée d'une communauté politique qui respecterait ses nations, créerait des solidarités concrètes, transformerait le capitalisme et civiliserait la mondialisation. Cette seconde révolution est pour lui la seule façon de vaincre l'euroscpticisme. Fort de cette ambition et de son expérience politique, il peut analyser sans complaisance le réformisme du président Macron.

Ce parcours riche et surprenant, qui l'a mené de Georges Marchais à Michel Barnier, dans un dialogue jamais interrompu avec Michel Rocard, est celui

d'un intellectuel engagé, qui aura constamment cherché à instituer le peuple en force collective de pensée et d'action. Cette énergie militante, Philippe Herzog la met encore au service de l'Europe, conscient que tout doit ici recommencer par la culture.

Philippe Herzog est professeur honoraire de sciences économiques à l'université de Nanterre. Il a été dirigeant du PCF de 1972 à 1996. Président-fondateur de l'association Confrontations Europe, membre du Conseil d'analyse économique auprès du Premier ministre, il a été député européen de 1989 à 2004, puis conseiller spécial auprès de la Commission de 2009 à 2014. Il est l'auteur de nombreux ouvrages, parmi lesquels : *Prévisions économiques et comptabilité nationale (1968)*, *L'Europe après l'Europe (2002)* et *Une tâche infinie (2010)*.

Présentation de l'Éditeur

Editions du Rocher, 2018

21,90 € – 400 pages

Homo Artificialis

Plaidoyer pour un humanisme numérique

Guy VALLANCIEN

L'auteur, chirurgien oncologue, a été pionnier de l'introduction en France de la robotique médicale. D'expérience il en sait tous les apports, et nous encourage avec flamme dans le développement de telles assistances. Mais il en sait aussi les limites. Pour des opérations complexes demandant un jugement immédiat « in situ », le robot ne remplacera jamais l'homme.

Appuyé sur cette expérience et ses connaissances, ce médecin développe dans des pages passionnantes un regard, particulièrement pertinent et étayé, sur ce qui « fait » l'homme.

En voici quelques traits :

- La pensée humaine ne peut se réduire à une simple capacité logique. Bien souvent notre créativité opère, non sur un mode logique, mais dans un fourmillement d'idées sans liens ; c'est par intuitions et fulgurances qu'elle procède alors.

- Notre force ne tient pas à des performances mais à notre plasticité cérébrale

- Être humain, c'est souffrir, aimer, savoir se donner à une cause contraire à son intérêt, s'aventurer vers l'inconnu... C'est notre fragilité qui nous rend plus humain : le handicap nous fait nous dépasser, le malheur nous ouvre aux autres, l'amour nous entraîne à donner...

- Nous sommes fruit de l'évolution et en renouvellement permanent. Notre ADN (quasi-identique chez les vivants) est en nous comme une mémoire morte de l'évolution du vivant.

- Certes la liberté de déroger aux règles naturelles s'observe chez l'homme (libre arbitre). Mais elle serait un caractère essentiel de l'Évolution. Ainsi les modifications épigénétiques dues à l'environnement, la transmission jamais intégrale de notre ADN à nos enfants...

- Une sorte d'éthique nous est structurelle. Nos neurones miroirs ont besoin de la présence physique des autres - La bonté fait partie de nos êtres : nous préférons les visages heureux et voulons aider les autres - le monde s'est adouci parce que l'homme l'a voulu.

Alors, le projet transhumaniste... ?

Un projet bien ambitieux, alors que nous restons un tel mystère pour nous mêmes.

Les NBIC ne pourront nous permettre qu'une grossière imitation d'une infime fraction de ce qui fait notre « être au monde ». Et cela dans quel but ... ?

Alors prudence... Attention de ne pas commettre l'irréparable, sans autre idéal

Ce livre finit par un appel

Le transhumanisme pose à l'homme des questions fondamentales :

À LIRE

« Qu'est-ce qu'être un homme ? – Quel homme demain ? ». Après la COP pour le climat, il nous faut d'urgence ouvrir la WORLD CONSULTATION ON HUMANKIND.

On ressort ébloui de cette lecture. Elle étaye de façon si concrète tout ce qu'on voudrait dire de la grandeur de l'être humain, et rejoint beaucoup

l'anthropologie chrétienne comme la pensée de Teilhard sans malheureusement que l'auteur, athée, ne se dise éclairé par leur horizon de sens.

Jacqueline Barthes

Edition Michalon, 2017

17 € – 195 pages

L'immortalité, un sujet d'avenir

Ouvrage collectif

Sommes-nous immortels ou le serons-nous un jour ? Entre utopie et réalité, des spécialistes abordent les différentes facettes de l'immortalité.

Depuis toujours, l'Homme rêve de la vie éternelle, comme en témoignent de nombreux récits, mythes, légendes, croyances et rites anciens, mais aussi beaucoup plus modernes. Aujourd'hui, dans un monde où l'on voudrait être éternellement jeune, l'Homme se tourne volontiers vers la science dans l'espoir de mener à bien sa quête d'immortalité.

Les éditeurs du livre ont réuni autour de cette énigme une vingtaine d'auteurs venus de différents horizons. Qu'ils soient professeur de médecine ou de littérature, dessinateur, biologiste, psychiatre, avocat, architecte, mathématicien ou alpiniste, ils proposent, chacun à leur manière, en sortant parfois de leur réalité professionnelle, une

réflexion en lien avec ce thème vaste, incertain et intemporel.

Sommes-nous immortels ou le serons-nous un jour ? Entre utopie et réalité, des spécialistes abordent les différentes facettes de l'immortalité.

Jean-Daniel Tissot, médecin chef d'un service de transfusion sanguine, Olivier Garraud, professeur et praticien hospitalier à Saint-Étienne, et Jean-Jacques Lefrère, hématologue parisien, ont réuni autour du thème de l'immortalité une vingtaine d'auteurs, spécialistes dans des domaines aussi divers que la médecine, l'histoire, la littérature, le droit ou les mathématiques.

Présentation de l'Editeur

Éditions Favre, 2014

26 € – 700 pages

Survivrons-nous à la technologie ?

Jacques Printz

Professeur Emérite du CNAM.

Professeur associé à l'université Catholique de Lille et aux facultés Jésuites de Paris

Face au transhumanisme qui ne propose pas moins de modifier les bases biologiques de notre humanité avec les moyens des sciences et des techniques ou de lui adjoindre quantités d'adjuvants prothétiques dans le but explicite d'en augmenter indéfiniment les capacités, Jacques Printz nous propose, *dans son ouvrage*, une visite guidée de l'histoire de l'informatique et des sciences de l'ingénieur.

Le parcours est orienté par un but précis : mettre en évidence les conditions humaines complexes et les limitations fondamentales qui encadrent la marche du progrès scientifique et de l'innovation technologique.

Une telle entreprise est salutaire face aux confusions du possible et du plausible, du fantasme et du faisable, de l'imaginaire et du réel, et au discours souvent hors sol qui caractérise la nature des propositions transhumanistes. Celles-ci font en effet souvent l'économie d'une réelle prise en compte des « résistances » du réel auxquelles la recherche scientifique se confronte et des conditions sociales et systémiques requises par l'innovation technologique.

Jacques Printz nous enseigne qu'il existe des obstacles majeurs à la prétention d'une modification illimitée des bases de notre humanité. Certains

obstacles ne sont peut-être que temporaires et sont liés à l'insuffisance actuelle de nos capacités d'organisation, de nos connaissances et de nos savoir-faire techniques mais que d'autres, comme l'auteur s'attache à le mettre en lumière, sont beaucoup plus fondamentaux. Il s'agit de limitations fondamentales qui tiennent tantôt aux lois de la systémique qui conditionnent la réalisation des projets humains, tantôt à la structure profonde du réel, que ni la science ni l'art ne sauraient prétendre pouvoir transformer sans passer du domaine du réel au registre de l'imaginaire.

Il est donc essentiel de se demander où s'arrête la réalité et quand commence le fantasme du « sans limite ». Cette exigence s'impose à toute pensée qui cherche à « mordre » sur le réel, y compris aux transhumanisme lui-même s'il attache à être autre chose qu'une illusion ou une idéologie.

Devant la thèse transhumaniste d'une réalité infiniment flexible, offerte à toutes les modifications imaginables dans la mesure de nos pouvoirs techniques, l'idée que développe cette étude est que, malgré les apparences d'une puissance illimitée, les limites technologiques et les limitations plus fondamentales auxquelles les ingénieurs et les scientifiques sont toujours

À LIRE

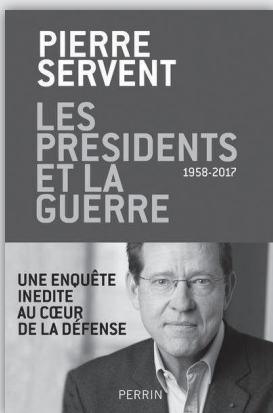
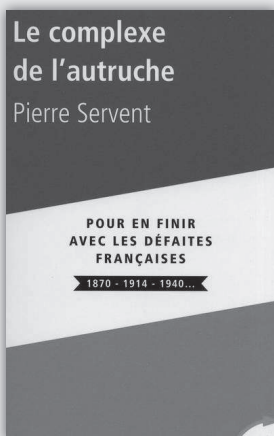
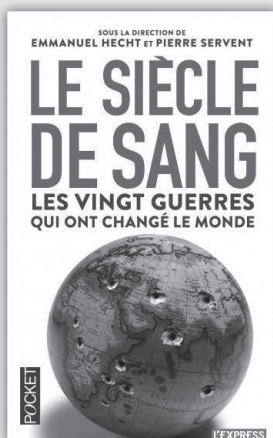
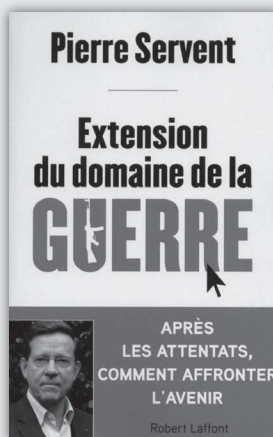
confrontés sont plus présentes que jamais.

En développant avec érudition et pédagogie cette idée tout au long de son enquête, Jacques Printz propose une information scientifique et des ressources critiques permettant à chacun d'évaluer le transhumanisme pour ce qu'il est, ni plus ni moins.

David Doat

Les acteurs du savoir, 2018
24 € – 353 pages

Cinq livres de Pierre Servent



À voir

La Machine de Turing

Cette machine a été imaginée par Alan Turing en 1936, en vue de donner une définition précise au concept d'algorithme ou de « procédure mécanique ».

Alan Turing, ce nom évoque immédiatement le succès de décodage du système crypté *Enigma* des allemands pendant la guerre de 39-45. Grâce au succès de ce décryptage, Churchill a pu interrompre l'hécatombe des trafics maritimes des approvisionnements américains vers l'Angleterre. Ce succès fût déterminant pour la suite de la guerre.

Génie mathématicien, au caractère très personnel et peu sociable, Alan Turing, est quasiment l'inventeur de l'informatique, tout du moins au niveau des concepts présidant à la décidabilité en arithmétique. Il présente en 1936 une expérience de pensée que l'on nommera ensuite machine de Turing et des concepts de programme et de programmation, qui prendront tout leur sens avec la diffusion des ordinateurs, dans la seconde moitié du xx^e siècle. Son modèle a contribué à établir la thèse de Church qui définit le concept mathématique intuitif de fonction calculable.

Cette pièce jouée par son auteur, Benoît Solès, est magnifique. Très bien jouée à deux voix, celle de Turing et celles des personnes qui ont rencontré

Turing mais incarnées par un seul acteur « caméléon » entrant dans la personnalité des différents personnages, cette pièce constitue d'abord une performance physique par le rythme soutenu et les jeux de retour dans le passé alternés et rapides, puis intellectuelle par le langage, les échanges parfois violents, mais aussi tendres, poétiques et philosophiques.

Les thèmes déployés entre en une résonance particulière avec les préoccupations d'aujourd'hui. On retrouve effectivement la bataille et la concurrence entre États pour décoder les informations secrètes mais également le débat sur la raison d'État. Pour masquer le fait d'avoir découvert le code *Enigma*, Churchill, tout en ayant la connaissance, grâce à ce décryptage, laisse encore des navires américains avec leur équipage être envoyés par le fond par le U-boat allemands. Enfin, en filigrane, tout le développement de l'IA et de la relation à la conscience sont exprimés lors des réflexions parfois délirantes de Turing sur les potentiels des machines par rapport au cerveau.

Mais, la problématique de son homosexualité est un thème central de la pièce. Précisément, la présentation de ses amours et les tensions violentes auxquels cela donne lieu, tant avec ses partenaires qu'avec son entourage, créent un climat dramatique intense,

À VOIR

très bien représenté. Le paroxysme est atteint par son suicide qui clôt la pièce.

L'obscurantisme vis-à-vis de l'homosexualité a privé l'humanité d'un génie pour le développement des algorithmes en particulier et de l'informatique en générale.

La reine Elisabeth II le reconnaît comme héros de guerre et le gracie à titre posthume en 2013.

Les acteurs proposent, à l'issue de la pièce, de dialoguer avec les spectateurs.

Hilaire Giron

**La Machine de Turing
de Benoît Solès,
mis en scène
par Tristan Petitgirard,
théâtre Michel, Paris**

COLLOQUE



Centre Sèvres, du vendredi 29 novembre à 14h au 30 novembre 18h

Repenser la conscience dans le sillage de Pierre Teilhard de Chardin

ASSOCIATION DES AMIS DE PIERRE TEILHARD DE CHARDIN
en partenariat avec les FACULTÉS JÉSUITES DE PARIS
et UP FOR HUMANNES

Depuis le siècle des Lumières, la conscience a quitté le statut de simple loi morale encadrée par les religions, pour devenir un sujet philosophique, scientifique puis psychanalytique par le biais de l'inconscient.

Les nouvelles avancées des neurosciences, enrichies notamment par la physique quantique, nous font progresser plus avant encore dans sa compréhension et nous incitent à « repenser la conscience ».

Cette exploration du ^{xxi}^{ème} siècle apporte, aux intuitions du jésuite Pierre Teilhard de Chardin, une résonance nouvelle sur l'origine, la place et les limites de la conscience dans l'évolution de notre humanité.

- La conscience est-elle un simple processus neuronal ? Notre cerveau serait-il l'expression, dans la réalité, de notre inconscient ? Est-il le récepteur d'une conscience externe, délocalisée et autonome ?
- Où place-t-on l'apparition de la conscience au ^{xxi}^{ème} siècle ? Quels

sont les êtres considérés comme conscients dans le monde animal ? Est-ce judicieux de parler de « l'intelligence des plantes » ?

- L'*Esprit-Matière*, intuition de Teilhard, est-elle une réponse à ces nouvelles interrogations sur la conscience et sur ses limites ?
- Le concept de *Noosphère*, proposé par Teilhard, peut-il être considéré comme étant une « conscience collective » planétaire ?
- Le problème ne réside-t-il pas finalement dans le fait que c'est notre conscience qui tente de se penser elle-même ?

VENDREDI 29 NOVEMBRE
2019 14 h – 18 h / 20 h-21 h 30

et SAMEDI 30 NOVEMBRE
9 h – 18 h
au centre Sèvres à Paris

AGENDA



Informations complémentaires sur notre site www.teilhard.fr ou par téléphone au **01 42 84 13 71**, les lundis, mardis et jeudis

L'Assemblée Générale de notre Association se tiendra le samedi 6 avril 2019, de 14 h à 16 h. Elle aura lieu cette année, dans les locaux du Secrétariat National du MCC, situés 18 rue de Varenne – Paris VIIe. À 16 h 30, Pierre SERVENT nous parlera des enjeux géopolitiques actuels avec une conférence ayant pour titre: « Comment recoller un monde en morceaux... »

Enseignements sur la pensée de Teilhard de Chardin

PARIS / Centre Sèvres

Gérard Donnadiou et **Jacques Printz** - *Teilhard de Chardin et la phénoménologie*
Séminaire de recherche, un jeudi sur deux, du 14 mars au 16 mai (17 h / 19 h)

Événements sur la pensée de Teilhard de Chardin

MONTPELLIER / Centre Lacordaire

J. 4 avril 2019 (20 h 30)
Conférence de Hilaire Giron – *Liberté de chercher et de croire chez le Père Teilhard de Chardin*

LYON / UCLY

Ma. 9 avril (18 h 30)
Conférence de Remo Vescia – *Les Dialogues de Gabriele Allegra avec Pierre Teilhard de Chardin*

Abbaye de SAINT-JACUT-DE-LA-MER

S. 13 et D. 14 avril
Retraite spirituelle avec le P. François Euvé – *Le cosmos spirituel selon Teilhard de Chardin, un parcours dans les premiers écrits.*

TRÉGUIER / salle Saint Yves

Ma. 23 avril (20 h 30)
Méditation avec Jacqueline Barthes - *L'humain en question...* "L'Amour est la plus mystérieuse des énergies cosmiques" – P. Teilhard de Chardin.

LILLE / MOUVAUX

S. 27 avril (14 h 30-22 h)
Conférences Jacques Printz, Jean-Luc Fournier et Guy-André Loeuille - *L'Évolution est-elle orientée ?*

LILLE / MOUVAUX

S. 12 octobre (9 h 30)
Journée Marguerite Teilhard-Chambon à l'occasion du 60^e anniversaire de son décès – *"Un regard novateur sur le Féminin"* avec Pierre Teilhard de Chardin.

PARIS / Centre Sèvres

Vendredi 29 (14 h-21 h 30) et samedi 30 novembre (9 h-18 h)
Notre colloque annuel – *Repenser la conscience, dans le sillage de P. Teilhard de Chardin.*

Autres événements

NANTES / Maison Saint-Clair

S. 2 et D. 3 mars
Colloque du Réseau Balise Pascal - *ÉCOLOGIE, entre chaos et espérance.*

PARIS/ Collège des Bernardins

S. 30 mars (9 h 30-16 h)
Colloque de l'Association des Scientifiques Chrétiens - *La mort: Sciences et techniques à l'heure du grand passage.*

PARIS / IPH

Les mardis 12 mars – 14 mai – 10 sept. – 12 nov.
Cycle de conférences *Origines et avenir de l'humanité*

DISTINCTION

Notre Président d'honneur **Gérard Donnadieu** vient d'être coopté membre de l'Académie Internationale des Sciences des Systèmes et Cybernétique (IASCYS: International Academy for Systems and Cybernetic Sciences).

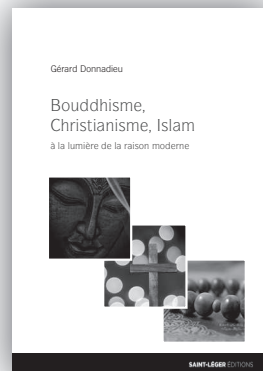
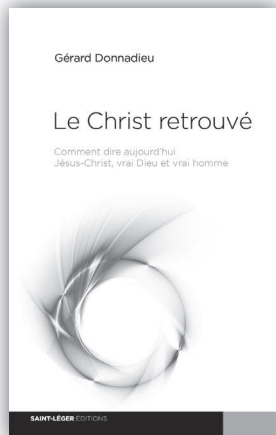
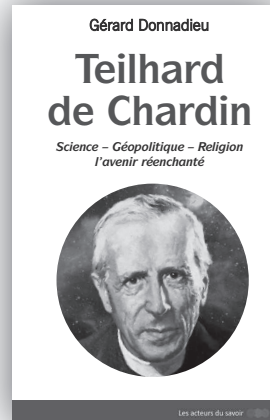
Ses travaux sur l'application de la théorie des modèles aux sciences sociales et aux sciences religieuses, en particulier à la phénoménologie intégrale de l'évolution de Teilhard de Chardin, se trouvent ainsi internationalement reconnus.

Toutes nos félicitations à Gérard Donnadieu.

Le cours audio MP3 donné au Bernardins



Le nouveau livre de Gérard Donnadieu



Achévé d'imprimer
par Isiprint (France)
en mars 2019
pour le compte de

SAINT-LÉGER ÉDITIONS

Dépôt légal : mars 2019